This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 153

LETTRES
DE
STÉPHANIE,
ROMAN HISTORIQUE,
EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Rue de Tournon, au Bureau du *Journal des Dames*, vis-à-vis l'hôtel de Nivernois, s'adreſſer à M. DÉRIAUX:
ET
Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXVIII.

Ceux qui desireront, en province, se procurer cet Ouvrage, le recevront, franc de port, au même prix qu'il se vend à Paris, en s'adressant à M. DERIAUX seulement, qui le leur fera passer. Son adresse est : *Au Bureau du* Journal des Dames, *rue de Tournon, vis-à-vis l'hôtel de Nivernois.*

INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OXFORD
LIBRARY

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LA perſonne qui m'a confié ces Lettres, & qui en eſt l'auteur, m'avoit laiſſé le maître de les inſérer dans mes Mélanges. Empreſſé de les y faire connoître, j'ai profité de cette permiſſion; &, en effet, la premiere partie s'y trouve, quoique très-différente de celle qui paroît aujourd'hui. On y a fait les changemens les plus heureux, & des augmentations conſidérables.

Quoi qu'il en ſoit, les premieres Lettres furent lues avec avidité; mais enſuite l'intérêt devint ſi vif & ſi preſſant, qu'on ſouffrit de le voir ſuſpendu. Il falloit ſe rappeller, d'un mois à l'autre, le fil des événemens qu'on avoit lus; & ce travail de la mémoire affoibliſſoit encore une émotion qu'il falloit perdre, au moment même que le cœur ne demandoit qu'à s'y livrer.

De toutes parts, on m'invitoit à ſupprimer ces Lettres, par la raiſon qu'elles étoient trop attachantes, pour être lues ſéparément. Je ſouſcrivis au vœu du Public: mais, à peine en fut-il privé, qu'il parut regretter de ne les plus avoir, même dans la forme qu'il avoit condamnée. J'ai gardé plus de cent lettres, où l'on me les redemande avec inſtance. C'eſt donc, afin de concilier cette contradiction, ſi honorable pour l'Ouvrage, que

je prends le parti (toujours autoriſé par l'Auteur) d'en faire imprimer la totalité. La premiere ſenſation qu'il a faite, eſt, en quelque ſorte, le garant de ſon ſuccès.

Quel qu'il puiſſe être, il y a long-temps, ce me ſemble, qu'il n'a paru une production d'un ton plus élevé, plus noble & plus ſenſible; où les caracteres ſoient plus fiérement deſſinés, où la vertu ſoit plus touchante, où le langage des paſſions ait, à la fois, plus de chaleur & de délicateſſe. Je ne parle que de ce qui tient à l'ame. Quant à l'invention, à la marche, à l'intrigue, aux combinaiſons ſans nombre, dont l'Auteur a eu beſoin pour ménager toutes les vraiſemblances, je n'ai garde de prévenir le jugement du Public; l'Auteur lui-même m'impoſeroit ſilence. Il a trop de talent pour préſumer de ſes forces; mais, malgré ſes précautions & les miennes, je crains bien que l'éclat de ſon ouvrage ne trahiſſe enfin ſa modeſtie.

STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

LETTRE PREMIÉRE,

De Miſs CLARENCE, *à la Marquiſe* DE NORSEY.

J'EN conviens; vos lettres reſtées ſans réponſe, vos lettres, ô mon amie! vos reproches ſi touchans pour mon cœur, vos inſtances, vos inquiétudes, votre amitié même; eh bien! oui, tout m'accuſe: cependant, ſuis-je ſi coupable? ai-je pu vous le paroître? Non; je n'ai pas été à moi: comment mon ſilence ne vous l'a-t-il pas dit? & comment aurois-je eu la force d'entreprendre plutôt le récit que je vais eſſayer de vous faire? Stéphanie, dont je

vous ai entretenue si souvent, & que déjà vous aimez sans la connoître, Stéphanie n'habite plus l'Angleterre. Elle est malade; elle est en danger, peut-être. Je respire à peine. Plaignez-moi. C'étoit peu d'en être séparée; je l'ai vue accablée de chagrin, sans pouvoir lui offrir que des vœux impuissans, des larmes inutiles, qui ne servoient qu'à déchirer davantage cette ame tendre & délicate. Je n'ai rien fait pour une amie : que nous sommes infortunées, l'une & l'autre! Je n'ai point son courage; je n'en veux point : de sa part, il est sublime; le mien seroit cruel. Ne me condamnez point. Je pourrois m'élever au-dessus des coups du sort, s'ils ne tomboient que sur moi : mais une autre en est la victime; & quelle autre! un Ange, une créature céleste, si digne d'être heureuse; celle qui me faisoit supporter votre éloignement; la seule qui pût me tenir lieu de vous. Et je ne détesterois pas le destin qui la poursuit, qui l'accable! Stéphanie devoit lui être un objet sacré; elle me l'est, du

moins. Apprenez, mon Adélaïde, combien d'obligations je lui ai. Votre cœur, j'en ſuis sûre, ſe rappelle, preſque autant que le mien, la peine que nous éprouvâmes, lorſqu'il me fallut quitter l'abbaye de..... où nous étions élevées enſemble, ces lieux où je vous voyois ſans ceſſe, où les jours de notre enfance, les plus heureux de tous peut-être, s'écouloient trop vîte; ces jours précieux, dont on ne connoît les jouiſſances que par les ſouvenirs, & les biens que lorſqu'ils échappent.

Votre famille vous deſtina au Marquis de Norſey. Mes parens me ramenerent dans ma patrie; & mon attachement pour eux, ni votre antipathie pour le cloître, ni votre tendreſſe pour les auteurs de vos jours, ne purent nous fortifier contre l'amertume de nos adieux: près de trois ans n'en ont point effacé l'impreſſion. Votre nation, plus aimable que la mienne, eſt auſſi plus légere. Paris eſt le ſéjour des plaiſirs, du tumulte; &, ſi je ne fus pas oubliée, jugez ſi vous avez dû être préſente

au cœur d'une Angloiſe ! Loin de vous, je m'abandonnai aux regrets. Je me crus certaine de ne retrouver, à l'avenir, rien qui pût vous reſſembler. Conduite dans les cercles les plus brillans, toutes celles que j'y rencontrai, me confirmerent dans cette opinion. Jamais on ne fut plus étrangere au milieu de ſes compatriotes ; & je leur ſerois devenue, de jour en jour, plus inſupportable, ſi, quelques mois après mon arrivée, je n'avois eu occaſion de voir Stéphanie. Le même charme nous attira l'une vers l'autre ; & bientôt mon cœur fut partagé entre elle & vous. Elle n'avoit que quinze ans alors ; j'en avois deux de plus. Mais combien ſes avantages ſur moi me frapperent ! Quelle ſimplicité ! quelle modeſtie intéreſſante ! quels exemples je lui dois ! Une indulgence vraie, une généroſité ſans oſtentation, l'amour de ſes devoirs, le courage joint à la ſenſibilité ; malgré une imagination ardente, un caractere plein de force, d'élévation & de nobleſſe ; une douceur inaltérable ; l'eſprit le plus juſte,

le plus fin, le plus cultivé; un ſon de voix enchanteur, une figure charmante, une taille parfaite; la réunion des graces, des talens & des qualités; voilà ce qu'étoit déjà Stéphanie. Elle me devint un modele, & je l'en aimai plus. Quelles preuves, toutefois, lui en ai-je données? Que la dépendance eſt affreuſe! J'oſe en gémir avec vous. Mais accuſerai-je celui dont l'autorité paternelle a ſur moi des droits que je révere? Je dois plutôt, je dois plaindre ſon inflexibilité, qu'il regarde comme une vertu.

D'autres que moi ont joui du bonheur de remettre le calme dans le cœur déſeſpéré de Stéphanie; mais quels orages, quels tourmens avoient précédé! A quelles épreuves fut miſe ſa tendreſſe pour un pere auſſi malheureux qu'il eſt coupable, qu'elle adore, qu'elle a eu la douleur de voir déteſter ſon exiſtence, & ſur-tout l'uſage qu'il en a fait, prêt à s'immoler, abandonné de ceux qui lui devoient le plus, ſans eſpoir, ſans reſſource, ſans conſolation,

ne trouvant que des ingrats, & n'oſant accuſer que lui..... Mais on m'apporte une lettre..... Ce ſont des nouvelles de Stéphanie. Ce n'eſt point ſon écriture. Je tremble. Que va-t-on me dire? Si j'appreнois..... Si le Ciel, dans ſa colere..... O mon amie! mes craintes me trompoient. Cette lettre, cette bienheureuſe lettre..... Le mieux ſe décide. Je la reverrai donc! Je vais répondre. Adieu; je vous quitte: mais demain, s'il m'eſt poſſible, ſi je ſuis raſſurée tout-à-fait ſur le compte de Stéphanie; demain, vous ſaurez quels événemens funeſtes viennent de me la ravir: & puiſſent-ils ne m'en avoir pas privée pour long-temps!

LETTRE II.

De Miſs CLARENCE, *à la même.*

JE rends graces au Ciel. Quoique foible encore, elle-même m'écrit : elle me conjure d'être tranquille, heureuſe..... Moi, heureuſe ! Ah ! tant que je ne ſerai pas ſûre de ſon bonheur, peut-elle en eſpérer pour moi ? Eh ! que deviendrai-je, ſi je ne ſuis pas conſolée par vous, ſi vous gardez le ſilence ? Adélaïde, j'aurois le droit de m'en plaindre. Mon cœur eſt toujours exigeant, puiſqu'il vous aime toujours : un mot de plus ſeroit peut-être un reproche. En parlant de moi, je développe mes défauts. C'eſt de Stéphanie qu'il faut vous entretenir, de Stéphanie qui n'en a point, & qu'une fatalité inconcevable a pourſuivie dès l'âge le plus tendre.

La perte de ſa mere en fut la premiere époque. Elle n'avoit pas trois ans, lorſque

Milédi Roſemont expira, la couvrant de ſes larmes, & demandant au Ciel de préſerver une fille qu'elle adoroit, de tous les maux que ſa tendreſſe alarmée lui faiſoit prévoir. La vie n'avoit pour elle aucun charme : mais, en ſongeant que Stéphanie alloit être privée d'une mere, de la mere la plus tendre, ſes forces l'abandonnerent. Cette ſéparation lui devint horrible. Que n'éprouvoit point alors Milord-Roſemont ! Un ſpectacle ſi cruel, le déchirement de ſon cœur, les reproches ſecrets d'une indifférence abjurée trop tard, l'amertume & la violence de tous ſes mouvemens, penſerent lui être funeſtes.

Pour le malheur de tous deux, il étoit trop jeune, & n'attachoit de prix qu'à la liberté, lorſqu'un pere diſpoſa de la ſienne. Uni à une femme belle, ſenſible, riche & vertueuſe, Roſemont ne trouva point ſon bonheur dans ce lien. Cependant, un être dont le ſort étoit en ſon pouvoir, devint ſacré pour lui. Jamais les attentions, les ſoins, les égards, l'eſtime & la confiance

qu'elle méritoit, ne ſe démentirent. Mais ſe flattoit-il que l'honnêteté de ſes procédés lui feroit prendre le change ſur la froideur de ſes ſentimens ? Quelle ame tendre & ſenſible n'eſt pas avertie ſur ce qu'elle inſpire ? Milédi, trop éclairée pour ſon repos, ne ſut s'abuſer, ni ſe plaindre. Il vouloit qu'elle fût heureuſe ; elle eut la généroſité de le paroître.

Une ſeule perſonne, ſon intime amie, ma proche parente, recueilloit ſes pleurs, & partageoit des peines dont Roſemont ne ſe doutoit pas. Il n'apprit même à quel point il en étoit aimé, que lorſqu'elle fut ſûre qu'elle alloit ceſſer de vivre ; lorſqu'elle lut dans ſes yeux attendris, le retour dont elle étoit condamnée à ne jouir, qu'à l'heure fatale où tout va diſparoître.

Les regrets de Roſemont, pendant un intervalle qui ſeroit immenſe pour la plupart de vos François, l'éloignerent de la diſſipation où juſques-là il avoit vécu. Sa fille étoit l'unique objet de ſes ſoins. Mais, hélas ! il ne tarda pas à être reſſaiſi par les

flatteurs. Des passions impérieuses, & son ardeur naturelle pour les plaisirs, se joignirent à eux. Malgré l'ame la plus belle, une noblesse, une loyauté de sentimens rare, de très-grands talens militaires & politiques, tout fut immolé, & Stéphanie même, à des goûts dont le repentir seul lui reste. Les devoirs de citoyen & de pere, s'ils se firent sentir au milieu du tourbillon où l'on est si loin de soi, le rappellerent en vain à leur attrait, à leurs plaisirs touchans. Ses retours étoient aussi cruels que momentanés. Il fut le jouet, l'esclave, la victime de sa foiblesse. Tout, jusqu'aux circonstances, sembla concourir à sa perte; & celle de l'auteur de ses jours en précipita le moment.

Devenu un des premiers Pairs du Royaume, possesseur, par droit de succession, de trésors & de dignités, dont, à ce prix, il eût voulu ne jamais jouir, Rosemont éprouva trop tôt, que dans une extrême opulence, les écueils se multiplient. Toutes les séductions l'environ-

nerent. Chaque jour, leur aſcendant ſur lui acquéroit plus d'empire. Un faſte outré, la paſſion du jeu, ſon penchant pour les femmes, parmi leſquelles on dit que les graces ne ſont pas toujours incompatibles avec l'intérêt, la baſſeſſe & l'intrigue; que ſais-je? ſes vertus même tournerent à ſon déſavantage. Né généreux, il prodiguoit la bienfaiſance; & ſon excès lui en faiſoit perdre le prix.

La plus grande partie de ſa fortune étoit déjà diſſipée, & l'autre ſurchargée de dettes, lorſque je connus Stéphanie. Quoiqu'il fût ſouvent entraîné loin d'elle, il n'avoit pu ſe réſoudre à s'en ſéparer. Elle étoit chez lui, n'ignorant rien, renfermant tout, & s'affligeant pour lui plus que pour elle. Ladi Baltimore, mere de Milédi Roſemont, par tendreſſe pour ſa petite-fille, pour veiller à ſon éducation, pour ne la point perdre de vue, logeoit avec ſon gendre, dont le dérangement l'épouvantoit. Stéphanie prévenoit ſes plaintes, calmoit ſes inquiétudes: elle partageoit ſes ſoins

entre Roſemont & Ladi, en qui elle retrouvoit une mere, dont elle chériſſoit la mémoire.

Malgré la contrainte qu'elle s'impoſoit en leur préſence, un fond de mélancholie peu naturelle à ſon âge, qui ne tenoit point à ſon caractere, me parut avoir une cauſe, & fit naître mes alarmes. Je la preſſai, mais en vain, de n'en pas faire un ſecret à l'amitié. Sa confiance en moi ne lui arracha point ce qu'elle auroit voulu pouvoir ſe cacher à elle-même. Le Public me l'apprit. Le déſordre inoui du malheureux Lord, parvenu à ſon comble, éclata. Ses terres, & pluſieurs hôtels qu'il avoit à Londres, ſucceſſivement ſaiſis & vendus, ne ſuffirent pas pour payer ſes dettes. Stéphanie s'engagea : ce fut à l'inſu de Ladi Baltimore, de Roſemont ſur-tout, qui s'y ſeroit oppoſé. Les créanciers s'appaiſerent, & elle s'applaudit. Celui à qui elle venoit de faire, avec tant de joie, le ſacrifice d'une moitié de ſa fortune, lui paroiſſoit le ſeul à plaindre. En effet, ruiné par ſa

faute, conſervant à peine quelques légers débris d'une fortune auſſi mal employée qu'elle avoit été conſidérable, accablé de remords, du blâme public, & commençant à voir que l'infortune éloigne toujours ceux que la proſpérité attire; amis, maîtreſſes, droits aux conſolations, il avoit tout perdu. Que n'employoit point Stéphanie, pour le diſtraire de ces idées cruelles, au moins pour les lui adoucir! Jamais, jamais on ne fut auſſi ſenſible, auſſi déſintéreſſée, auſſi courageuſe; mais c'étoit inutilement qu'elle eſpéroit le calmer: tout, juſqu'aux vertus de ſa fille, lui faiſoit plus vivement ſentir combien il étoit coupable envers elle.

Cependant, depuis quelques jours, nous goûtions une ſorte de ſécurité. Roſemont étoit, en apparence, aſſez paiſible: il ſortoit davantage, & rentroit avec l'air moins ſombre. Sa fille, que je ne quittois point, penſoit que le moment étoit venu de lui parler de quelques arrangemens néceſſaires dans ſa ſituation. Formée par le malheur,

quoiqu'elle n'eût pas dix-ſept ans, elle étoit parvenue, à force de réflexion & de ſenſibilité, juſqu'à l'intelligence des affaires. L'hôtel que, malgré ſon déſaſtre, Roſemont n'avoit point ceſſé d'habiter, étonnoit par ſa magnificence : c'étoit le ſeul effet qui fût échappé à des créanciers avides ; mais cet effet étoit conſidérable.

En cas que Milord pût conſentir à s'en défaire, & qu'il voulût enſuite paſſer quelques années avec elle, dans une terre à quelques milles de Londres, l'unique poſſeſſion de Ladi Baltimore, (ſon douaire y étoit aſſigné,) Stéphanie projettoit d'y conſacrer le bien dont elle avoit hérité de ſa mere, à rétablir la fortune de Roſemont, & de ſe refuſer à tous les partis qui ſe propoſeroient, juſqu'au jour où elle auroit exécuté ſon deſſein. Combien cette idée avoit de charmes pour ſon cœur ! Celui de Ladi Baltimore, ce cœur vraiment maternel, pénétré, attendri, conſolé par la fille des égaremens du pere, quoiqu'elle reſſentît de vives alarmes ſur le ſort de l'un & de

l'autre, remercioit le Ciel d'avoir fait naître Stéphanie ſi digne d'être heureuſe. Nous l'admirions enſemble, & elle ne croyoit pas le mériter.

Déjà nous formions le plan de vie le plus doux. Une retraite tranquille, embellie par l'amitié, nous enchantoit d'avance; un avenir plus riant ſembloit ſe préparer pour elle. Qu'un eſpoir ſi trompeur dura peu! Ce fut un rêve, hélas! Trop tôt évanoui, le réveil fut horrible. On vint demander Stéphanie: on ne diſoit point de quelle part. Ladi Baltimore donna ordre qu'on s'en informât: un vieux domeſtique de confiance ſe préſente, avec l'air triſte & embarraſſé. Stéphanie craint qu'il ne ſoit arrivé quelque nouveau malheur à ſon pere. Ladi veut éloigner cet homme. Stéphanie le retient, le preſſe, l'interroge d'une voix tremblante; & il lui apprend enfin, que le Banquier ſur lequel les biens libres de Stéphanie (c'eſt-à-dire, ceux qu'elle n'avoit pas engagés pour Milord,) étoient placés, venoit de faire banqueroute. Eh! quoi!

s'écrie Ladi Baltimore, une moitié de sa fortune ne lui appartenoit plus, & elle perd l'autre!.. Malheureuse enfant! elle tombe évanouie.

Stéphanie, qui n'est inquiete que de son état, la ranime par les plus tendres soins, ne se repent point de n'avoir consulté qu'elle en s'engageant, obtient son pardon du mystere qu'elle en a fait, & paroît tranquille pour ce qui la regarde, dès qu'elle est rassurée sur ce qui lui est cher. Je fondois en larmes; je les mêlois à celles de Ladi Baltimore. Stéphanie, toujours à ses pieds, n'en versoit que de reconnoissance, serroit mes mains dans les siennes, nous supplioit de l'épargner. Par compassion pour moi, nous disoit-elle, ne vous affligez point: c'est alors que je suis vraiment à plaindre. J'ai fait mon devoir: vous m'aimez: ce bien me reste. Rien ne peut m'accabler, que votre douleur & celle d'un pere.

Ladi Baltimore ne pouvant répondre, l'approchoit de son sein avec un attendrissement mêlé de crainte, comme si, pour

comble de maux, elle avoit appréhendé qu'elle ne lui échappât.

Mais ce jour devoit les raſſembler tous ſur Stéphanie. Elle venoit enfin d'obtenir de Ladi, qu'elle eſſaieroit de prendre quelque repos : elle nous avoit priées de la laiſſer ſeule. L'heure de quitter mon amie étoit venue ; & nous allions nous ſéparer, lorſque nous apperçûmes Milord Roſemont. Il rentroit : il paſſa devant nous, ſans nous voir, défait, abattu, hors de lui : tout, dans ſa perſonne, exprimoit une fureur concentrée, l'égarement le plus ſiniſtre, l'affliction la plus farouche. Dieu ! s'écria Stéphanie, avec l'accent du déſeſpoir ; Dieu ! que vous ai-je donc fait ? O mon pere ! que vous eſt-il arrivé ?— Il ne l'entendit point. Ses inquiétudes augmenterent. Dès qu'elle put ſe ſoutenir, elle ſe traîna juſqu'à l'appartement de Roſemont : je la ſuivis. Il nous ſembla qu'il écrivoit. Dans ſon trouble, il avoit laiſſé la porte entr'ouverte. N'oſant l'interrompre, nous y reſtâmes quelques inſtans dans l'état le plus hor-

rible. Celui de Stéphanie ne peut ſe concevoir. De profonds ſoupirs, des mots interrompus, des exclamations qui annonçoient l'événement & les deſſeins les plus funeſtes, nous rempliſſent de terreur. Sa tendreſſe l'emporte : elle entre, accourt vers Milord, au moment même où, ſe croyant loin d'elle, il prononçoit ſon nom. Quel ſpectacle ! quel ſouvenir affreux !.. La tête appuyée ſur l'une de ſes mains, l'autre armée... Une minute plus tard, il n'étoit plus tems... Elle jette un cri, s'élance : Dieu ! ah ! Dieu ! commencez donc par m'ôter la vie ; frappez, cruel ! ou rendez-moi mon pere : & elle ſuccombe... Il reſte quelques inſtans immobile, muet, l'œil égaré ; mais bientôt un mouvement involontaire l'entraîne aux genoux de Stéphanie. Elle veut ſe précipiter aux ſiens. Que faites-vous, s'écrie-t-il ? Vous aux pieds d'un barbare qui s'abhore, qui n'a plus de droits à votre tendreſſe ! Ces droits ſi chers, ces droits ſacrés, je les ai violés tous. J'ai mérité qu'ils vous devinſſent odieux : ils ne ſont plus que le

ſupplice d'un coupable.—Ce coupable eſt un pere, un pere adoré, s'écrie-t-elle, qui ſupporteroit la vie & ſes peines, & même ſes torts, s'il m'aimoit.— S'il vous aime, reprend-il, en lui ouvrant ſes bras, & la ſerrant contre ſon ſein! Mais, au comble de l'horreur, des remords & des tourmens, après les excès où m'a livré le déſeſpoir, je ſerois condamné à vivre!.. Ces mots lui rendent ſa fureur: il veut fuir; ſa fille ſe jette à ſon paſſage, les bras tendus vers lui, les yeux noyés de pleurs. Il retombe anéanti..... Une lettre qu'il tenoit à ſa main, lui échappe : c'étoit celle qu'il venoit de finir, lorſque nous l'avions ſurpris. Stéphanie voit qu'elle lui eſt adreſſée : elle l'ouvre. En voici les termes :

« Je voulois réparer mes pertes : je viens » de jouer, de tout riſquer. Cette maiſon » ne m'appartient plus; rien ne me reſte. » L'heure de me faire juſtice eſt arrivée. Je » hâte le terme de mes jours; je le dois : » c'eſt le ſeul moyen de ceſſer d'être criminel envers vous. J'épargne à votre cœur

» le tableau de mon repentir : mais, après » mes fautes, oſeriez-vous me pleurer ? Je » vous coûterois encore des larmes !.. O » Stéphanie ! croyez que ma tendreſſe pour » vous m'eût donné la force de ſouffrir tous » les maux, ſi les vôtres n'étoient pas mon » ouvrage !.. Je m'arrache à vous ; la tombe » me préſente un aſyle ; j'y repoſerai lorſ- » que vous recevrez ma lettre ».

Pendant la lecture de cette lettre effrayante, que les ſanglots interrompirent mille fois, Roſemont étoit reſté dans l'accablement le plus profond ; mais, tout-à-coup, rompant le ſilence : Tout eſt connu, lui dit-il. Les biens qui vous appartenoient, & dont je n'étois que le dépoſitaire, je les ai tous diſſipés : jouiſſez, du moins, &, s'il ſe peut, paiſiblement, de ceux que ma rage n'a pu vous ôter.— Eh bien ! pourſuit-elle, oſez m'abandonner : je ne l'ai plus, cette fortune ; un revers inattendu m'en enleve une partie.— Et l'autre ? interrompt Roſemont.— O mon pere ! reprit Stéphanie, d'une voix timide, tremblante, & ſe ca-

chant dans ſon ſein, je vous l'ai ſacrifiée; j'en ai joui. Vous me reſtez ſeul.—Stéphanie, Stéphanie! s'écrie-t-il alors, en verſant un torrent de larmes, quel pere les Dieux vous ont donné!— Il ne réſiſte plus à ſa fille; & pour elle ſeule, il conſent de ſupporter la vie... Je ne puis écrire davantage: tout ce qu'a éprouvé mon cœur pendant cette ſcene de douleur & d'effroi, s'y renouvelle. J'acheverai, le plutôt qu'il me ſera poſſible, un récit fait pour vous intéreſſer. Dieu! aimez-moi, aimez Stéphanie.

LETTRE III.

De la même, à la Marquise de Norsey.

MON amie, je cede à mon impatience, à la vôtre, ſans doute. Je reprends la ſuite de cette ſcene à laquelle l'attendriſſement m'avoit arrachée, & qui sûrement vous eſt encore préſente.

Les regrets les plus affreux ſuccéderent aux premiers tranſports de Roſemont. La ſanté de Ladi Baltimore, qui s'affoibliſſoit de jour en jour, achevoit de le déſeſpérer. Il s'attribuoit ſon état; il frémiſſoit de lui-même, & ne pleuroit que ſur ſes victimes. Le courage de Stéphanie étoit ſurnaturel. Je la voyois devant ſon pere dévorer ſes inquiétudes, & cacher les larmes que lui arrachoit la crainte d'une perte qui ne devoit être que trop prochaine. Hélas! quoiqu'on eût pris ſoin de taire à Ladi Baltimore le dernier événement, des ſoupçons

qu'elle n'osoit approfondir, & le revers dont Stéphanie avoit appris la nouvelle en sa présence, & l'effroi d'un avenir plus horrible peut-être, lui avoient porté le dernier coup : elle le sentoit avec amertume. Qu'alloient devenir Stéphanie & son malheureux pere ? A cette pensée qui l'accabloit, venoit se joindre la peine mortelle de ne pouvoir que gémir sur leur sort. Ladi Baltimore étoit loin d'être riche. La fortune que Stéphanie avoit eue de sa mere, venoit du Lord Baltimore, son aïeul ; & sa veuve n'avoit dû qu'à la générosité de Rosemont, la très-grande opulence où elle avoit continué de vivre depuis la perte de son époux. Mais, si les bienfaits de son gendre ne l'avoient point empêchée de s'exposer à lui déplaire, en lui faisant des représentations, tant qu'elles purent être utiles ; dès que son malheur parut être sans ressource, il trouva en elle toutes celles de l'amitié : elle crut même lui devoir jusqu'au retour de sa santé, lorsqu'il accepta le séjour de sa terre. Leur

retraite ne pouvoit être trop prompte; leur départ fut arrêté : mais il ne leur reſtoit rien, & il falloit ſe réſoudre à lui être à charge. Mon cœur preſſentit ce qu'ils ſouffroient; & ce cœur qui en étoit déchiré, le fut encore par les refus de mon pere. C'eſt en vain que j'oſai l'implorer. O mon amie! pouvois-je penſer que, ſur le bien qu'il me deſtine, une ſomme digne de leur être offerte ne me ſeroit pas accordée? Je priai, je preſſai; je lui peignis ce que j'avois vu, ce que je reſſentois : mes inſtances, mes pleurs, mon déſeſpoir, ne purent rien obtenir. L'auſtere vertu de Milord Clarence lui permit à peine de plaindre un homme qu'il avoit toujours déſapprouvé. Lui faire des ſacrifices, diſoit-il, ſeroit un vol à ceux qui en méritent. En lui parlant de Stéphanie, de Stéphanie même qui l'intéreſſoit, je ne pus qu'émouvoir ſon ame, & non la fléchir. Perſuadé qu'elle ne conſentiroit à cet emprun, que pour le conſacrer à l'auteur de ſes jours, & qu'ainſi, promptement diſſipé, il ne

tourneroit

tourneroit au profit ni de l'un ni de l'autre, il s'applaudit de réſiſter à ſon cœur. Eſt-il donc d'autres devoirs que ceux qu'il dicte? Ah! quand il eſt honnête, & le ſien le fut toujours, comment oſe-t-on ne pas lui obéir? O mon Adélaïde! il fut inflexible, & moi déſeſpérée. Jamais on n'a ſi cruellement reſſenti le chagrin de ne rien avoir. Ce ne fut pas tout: ceux que j'avois vus chez Roſemont, que j'y avois vus le plus ſouvent, qu'il aimoit, qui devoient tout à ſon crédit, ne lui offrirent pas même les ſoins de l'amitié. Le plus profond mépris leur eſt dû; je ne leur ai point diſſimulé celui qu'ils m'inſpirent. Stéphanie n'a fait que les plaindre. Je n'ai point ſon indulgence: je n'en ai point, ſur-tout pour ceux qui aſpirerent à ſa main, que ſes refus affligeoient, & qui s'en félicitent depuis ſon infortune. Indignée contre mes ſemblables, que j'avois eſtimés; déſolée de ne pouvoir être utile à mon amie, je reſſentis toutes les peines, excepté le découragement. Je trouvai enfin de la ſen-

ſibilité, de l'énergie, & le plus tendre intérêt, dans l'ame de cette parente dont je vous ai déjà entretenue, dont j'étois aimée, dont Ladi Roſemont étoit l'amie, qui chériſſoit ſa fille, & que le Ciel avoit, depuis ſix mois, ramenée en Angleterre, ſa patrie, dont elle s'étoit éloignée pour ſuivre un époux établi en Eſpagne, dont il eſt originaire.

Dom Almanza (c'eſt le nom de cet Eſpagnol), d'une ancienne famille, mais ſans fortune, ſans faveur, ſans illuſtration, diſtingué par ſon ſeul mérite, lui avoit paru préférable à des partis brillans qui s'étoient offerts pour elle; & ils s'en félicitoient tous deux. L'Eſpagnol, attaché au lieu où il avoit vu le jour, & plus encore à un pere dont il conſoloit la vieilleſſe, ne s'en ſéparoit qu'avec peine. Cette fois, des affaires l'avoient exigé; & ma parente & ſon époux étoient, pour quelque temps encore, à Londres.

Les amis ſuivent la fortune: Roſemont malheureux les avoit vus diſparoître avec

elle. Almanza (il n'étoit pas fait pour être déterminé par de ſemblables motifs), Almanza, le ſeul qui osât lui parler avec courage, pendant ſa proſpérité, fut le ſeul que ſes revers n'éloignerent point. Malgré les fautes de Milord, il démêloit ſes qualités : il étoit l'admirateur de ſa fille ; il ſe voua à leurs intérêts. De toutes ſes offres, on n'agréa que ſon amitié ; & ce fut, de la part de Roſemont, avec la reconnoiſſance la plus touchante & la plus noble. Combien la dignité de ſon repentir le relevoit à nos yeux ! Enfin, ils partirent tous, avec Ladi Baltimore, pour ſa terre. Une ſeule femme de Stéphanie, qui l'avoit vu naître, & un des valets-de-chambre de Roſemont, demanderent la grace de ne point les quitter.

J'allai bientôt les rejoindre chez Ladi. O mon Adélaïde ! quel ſurcroît de maux ! Ladi, leur unique ſoutien, la malheureuſe Ladi, étoit expirante : hélas ! j'arrivai pour être témoin de ſa mort. Je n'eſſaierai point de vous peindre l'état de Roſemont. Stéphanie raſſembloit inutilement ſes forces

pour le conſoler. Des cris involontaires lui échappoient, en ſongeant qu'elle venoit de perdre celle qu'à ſi juſte titre elle regardoit comme une mere, & qui en avoit ſi bien les ſentimens. Dona Almanza, ſon époux & moi, partagions leur chagrin, & ne pouvions nous réſoudre à les quitter.

Cependant, le pere d'Almanza le redemandoit ſans ceſſe. Il falloit auſſi que je ſuiviſſe Milord Clarence à Oxford. Roſemont & ſa fille eux-mêmes ſe voyoient obligés d'abandonner un ſéjour où la douleur ſembloit encore les attacher. Baltimore n'avoit pu diſpoſer de cette terre en leur faveur: trois cents livres ſterling de rente revenoient ſeulement à Stéphanie ſur cet effet, qui alloit appartenir à une de ſes tantes, ſœur aînée de Ladi Roſemont.

Milord, conſumé de chagrins, ne pouvoit plus ſoutenir l'aſpect de ſa patrie, où tout l'accuſoit, ni de ſes amis les plus chers, dont il venoit d'éprouver l'ingratitude. Dévoré de la plus noire mélancolie, il nous fit trembler pour ſes jours. Stéphanie

cherchoit en vain les moyens de l'arracher à des objets triſtes, importuns ou cruels. Dom Almanza fut inſpiré par ſon cœur. Voyant l'abattement de Milord & l'affliction de Stéphanie, il ne craignit point de leur offrir, ſous un ciel étranger, un aſyle peu brillant, mais tranquille. Cette offre partoit d'une ame généreuſe; Roſemont eut le courage de l'accepter: mais, déterminé à demeurer inconnu en Eſpagne, n'y pouvant ſoutenir la ſplendeur de ſon nom, il prit celui de Sidley. On me cacha ce projet. Stéphanie vouloit ſupporter ſeule l'inſtant de notre ſéparation. Hélas! je le preſſentis. Combien de fois, lorſque je m'éloignai d'elle pour aller à Oxford, quoique cette abſence ne dût pas être longue; combien de fois, ô Ciel! nous revolâmes dans les bras l'une de l'autre! Je la vois encore, baignée de ſes larmes & des miennes, me quitter avec un trouble qui auroit dû m'inſtruire. Quel fut le mien, en apprenant ſon départ pour l'Eſpagne!

& dans ce moment encore!..... Elle eſt pourtant dans une poſition moins agitée. Ecrivez-moi donc. Je vous embraſſe : adieu!.... adieu, mon amie!

LETTRE IV.

De la Marquiſe DE NORSEY, *à Miſs* CLARENCE.

J'ARRIVE : je reçois vos lettres ; & ne croyez point pour cela, mon amie, que j'en ſois moins en colere. Il falloit me connoître, m'écrire, me répondre. Non, encore une fois, votre ſilence n'a point d'excuſe : vous aviez des chagrins ; j'avois des droits à vos épanchemens. Je vous dis que je ſuis furieuſe. Je ne tolere point les torts de l'amitié, & j'ai un cœur qui n'entend pas raiſon. Si je m'en croyois, je vous gronderois pendant des ſiecles ; mais je veux avoir, une fois dans ma vie, l'orgueil de pardonner. Abrégeons. Fatiguée d'attendre inutilement de vos nouvelles, je partis pour la campagne. Je n'y ſongeois pas la veille, & je me crus le lendemain dans l'obligation de m'en aller. Je boudois l'univers, vous ſur-tout. J'avois défendu que l'on m'en-

voyât mes lettres ; me voilà revenue, on me les remet; & vous vous croyez juſtifiée. Ne revenons point ſur les reproches : convenez ſeulement, ſauf l'orgueil national, que vous méritez les miens. Je ſuis trop bonne ; car je vous aime : j'aime Stéphanie. Moi qui ne tremble guere, j'ai tremblé pour elle; & ſans qu'il y paroiſſe, je ſouffre avec vous. Cruelle, quoi ! vous n'avez pas eu le beſoin de chercher dans mon cœur, des conſolations que vous étiez sûre d'y trouver ! Vos regrets, votre douleur, votre amitié pour Stéphanie, tout cela fait votre éloge. En général, je me paſſionne peu pour les femmes que je ne connois point ; mais votre amie m'inſpire de l'admiration. Je me ſuis ſentie émue de vos récits ; cependant, je vous avertis que je ne pleure point ; je ſuis plus ſujette aux défauts de mon ſexe qu'à ſes habitudes. Stéphanie me confirme ce que j'ai toujours penſé, qu'il n'y a de courageuſes que les ames ſenſibles. Quant à Milord Roſemont, je le plains d'autant plus que je le blâme. Il n'a

pas eu le ſens commun, de ſe ruiner : mais c'eſt une affaire faite ; & il faut bien qu'on s'y intéreſſe, malgré qu'on en ait. Je ſuis loin de voir, comme votre pere. Roſemont, dites-vous, eſt bienfaiſant : il eſt ſenſible. Il y a de la reſſource avec ces caracteres-là. Les êtres froids, qui calculent tout, qui n'aiment rien, ſans enthouſiaſme, ſans paſſions, ſages parce qu'ils ſont perſonnels, voilà les gens qui me révoltent. A l'égard des flatteurs qui ont perdu Milord, ils ont fait leur métier : ces monſtres-là s'en éloignent, après l'avoir trompé. Rien n'eſt plus conſéquent. Eh ! bon Dieu ! ne voilà-t-il pas que je m'aviſe de réfléchir preſque autant qu'une habitante des trois Royaumes. Ah çà, parce qu'il y a des lâches & des méchans dans le monde, ne vous mettez pas, s'il vous plaît, à déteſter le genre humain. Il eſt un compoſé de bien & de mal. La peine que fait l'un, ne doit pas détruire le charme de l'autre. Comme vous voyez, on penſe quelquefois, dans ma patrie, un peu vîte, il eſt vrai, mais, pas

LETTRE V.

De Miſs CLARENCE, *à la Marquiſe* DE NORSEY.

TANDIS que vous formiez le projet le plus digne de vous, le ſort mettoit le comble à ſes perſécutions. Ces deux lettres vous inſtruiront : ne pouvant écrire, je vous les envoie..... peut-être, lorſque vous les recevrez, Stephanie ne ſera plus ! & moi, moi..... Adélaïde, ma chere Adélaïde ! je me meurs.

De Milord ROSEMONT, *à Miſs* CLARENCE.

JE frémis du coup que je vais porter à votre ame ; mais je dois vous connoître, épargner votre ſenſibilité, lorſque d'elle ſeule peut-être vont dépendre les jours de votre amie, ce ſeroit vous outrager.....

Ce n'eſt plus Roſemont, que décoroient les titres, qu'environnoit le faſte, qui s'oublioit au ſein des honneurs & de l'opulence : c'eſt Sidley obſcur, prêt à perdre la vie ; Sidley dans les chaînes, qui vous appelle au ſecours de ſa fille... de ſa fille qu'il a perdue..... Elle n'apprendra que trop tôt.... Ah ! malheureux ! quoi ! toujours déchirer ſon cœur.... j'aurois dû me commander, me contraindre : mais, hélas ! l'homme aigri, égaré par l'infortune, peut un inſtant perdre de vue qu'il eſt toujours ſous l'œil de la Providence. Dans un de ces momens, où l'ame fatiguée des maux qu'elle a ſoufferts, ſe reporte ſur les fatalités du ſort, il devoit m'être permis de le trouver injuſte, impitoyable envers Stéphanie. Oui, oui, je l'accuſois d'aveuglement, de cruauté : ne me connoiſſant plus, je croiois preſque (& je m'en repens) qu'il y eût une Puiſſance protectrice de la vertu. D'odieux émiſſaires d'un Tribunal, qu'on appelle ſacré, & qui n'eſt que deſtructeur, oſent m'impoſer ſi-

lence. Un Anglois, un ami de la liberté, un homme enfin, ne peut ſouffrir la tyrannie, celle ſur-tout qui déshonore le nom d'un Dieu, par des attentats contre l'humanité. On m'arrête, on m'entraîne; ma ſentence ſe prépare. Une ſeule fois puni, ſans être coupable, je bénirois le trépas, & même le ſupplice: mais Stéphanie, Stéphanie!... une priſon, des fers, la mort la plus affreuſe; voilà ce qui me reſte! O Clarence; je mourrois dans la rage & le déſeſpoir, ſi je n'étois pas certain que vous n'abandonnerez jamais l'être ſacré que j'ai rendu malheureux.

Adieu; je garderai, juſqu'à mon dernier inſtant, le ſouvenir de vos vertus, ſur-tout de vos ſentimens pour Stéphanie..... Ah! qu'elle trouve à jamais un aſyle au fond de votre cœur; elle n'a plus de pere, elle a beſoin d'une amie.

LETTRE VI.

De Dom ALMANZA, *à Miſs* CLARENCE.

DIEU! qu'ai-je fait en les amenant dans ma patrie? Je les ai entraînés à leur perte; & je m'en applaudiſſois!

Nos inquiétudes venoient de ſe diſſiper; la ſanté de Stéphanie ſe rétabliſſoit : ſon pere, qui avoit reſſenti les plus vives alarmes, jouiſſoit, avec attendriſſement, de ſa convaleſcence; l'air de la campagne nous parut devoir achever ſa guériſon. Nous allâmes à quarante lieues de Madrid, chez une de mes ſœurs. Après un mois de ſéjour, des bruits de guerre entre l'Eſpagne & l'Autriche firent naître à Milord le deſir d'illuſtrer, par des actions d'éclat, le nouveau nom qu'il avoit pris. Il nous quitta pour chercher les moyens de ſervir en qualité de volontaire : ſa fortune ne lui en permettoit pas d'autre; l'inaction

peſoit à ſon courage. Enfin, il étoit parti pour ſolliciter lui-même; & ſon abſence commençoit à nous donner de l'inquiétude, lorſque je vis paroître, avec la plus grande conſternation, le ſeul de ſes gens qu'il avoit gardé. Il m'aborda avec myſtere, & demanda à me parler ſans témoins. Dès que nous fûmes ſeuls, ſes larmes m'apprirent qu'il venoit d'arriver à ſon Maître quelque événement funeſte; & ſon récit me le confirma. Milord étoit au pouvoir de l'Inquiſition, plongé dans un cachot, peut-être déjà condamné. Cet homme avoit marché jour & nuit pour m'en apporter la nouvelle. Hors de moi, renfermant mon trouble, j'ordonnai mon départ, & je crus l'avoir annoncé avec aſſez de calme; mais les mouvemens de mon ame me trahirent : celle de Stéphanie l'éclaira. Excepté Milord, tout ce qui vous intéreſſe eſt ici, me dit-elle : vous cherchez en vain à cacher votre agitation; elle eſt extrême. Vous nous quittez : mon pere ne revient point! Mon pere! Almanza,

je vous ſuis : n'eſpérez pas m'en détourner. Je le voulus en vain. Nous partîmes ; & ma femme nous accompagna. Pendant la route, les queſtions de Stéphanie ſe ſuccéderent : mes réponſes ne la raſſurerent point. Mon pere eſt malade, me diſoit-elle ; par pitié, éclairciſſez mes doutes. Je vis qu'elle appréhendoit tout : je ſaiſis ce moment pour la preſſentir ſur l'affreuſe nouvelle dont il falloit qu'elle fût enfin inſtruite. Stéphanie reſta mourante dans nos bras, & ne reprit ſes forces que pour ſe livrer au déſeſpoir. Lorſque nous entrâmes à Madrid, un délire de douleur s'empara de ſes ſens. Qu'on arrête, s'écria-t-elle ; qu'on arrête..... A ces mots, elle ouvre elle-même la portiere, s'élance, ſe précipite. Avec des yeux qui peignoient l'égarement, elle demande à tous ceux qu'elle trouve ſur ſon paſſage, où eſt le ſéjour de l'oppreſſion, que jamais ne devoit habiter l'être libre & vertueux qu'on oſoit y renfermer ? On l'entoure. Sa beauté, ſes larmes, ſon déſordre attirent tous les regards. Nous

perçons la foule ; nous arrivons. L'homme qui veille ſur ces cachots ſe préſente. Que je voie Sidley, s'écrie-t-elle, en tombant à ſes genoux ; qué je le voie : ne refuſez pas à une fille le bien d'expirer près de ſon pere. Il réſiſte ; mais, attendri pour la premiere fois peut-être, il cede au cri du ſentiment, à celui de la nature : la crainte même ne l'emporte point dans ſon ame ſur la compaſſion. Le jour baiſſoit ; la nuit vient : il l'attend pour n'être point découvert. La fatale porte s'ouvre : Milord s'offre à nos yeux, étendu ſur une pierre humide, à la lueur d'une lampe, qui n'éclaire ce lieu effroyable, que pour en redoubler l'horreur. Roſemont déjà défiguré par l'excès du chagrin, accablé ſous le poids des chaînes, & toutefois dans la contenance d'un homme qui n'eſt pas fait pour en porter ; Roſemont, dis-je, apperçoit Stéphanie : Stéphanie..... Quel moment pour tous deux ! Elle tombe dans ſes bras, y reſte ſans mouvement. Leurs ſanglots ſe confondent ; ils ne s'expliquent que par des

regards douloureux, des ſoupirs & des larmes; & l'inſtant de ſe ſéparer, arrive avant qu'ils aient pu ſe parler. Mais lorſqu'on annonce à Stéphanie qu'il faut ſe retirer : Barbare, s'écrie-t-elle, malgré vous, je veillerai ſur ſes jours. Mon pere, ils n'oſeront point vous arracher à moi! Milord, alors, retrouve tout ſon courage pour la raſſurer, pour montrer un eſpoir qu'il n'a point. Je me joins à lui : nous uniſſons nos prieres, nos efforts, nos inſtances; Stéphanie n'écoute rien. Je lui repréſente qu'elle augmente les périls de ſon pere, & elle ſe rend enfin à l'aſſurance que nous lui donnons, que ce n'eſt qu'en s'éloignant, qu'elle pourra le ſauver. Les cris perçans de Stéphanie, lorſque la porte eſt prête a ſe refermer, auroient retenti dans le cœur le plus farouche. Les momens étoient chers. Nous volons chez les Chefs de l'affreux Tribunal. Les cruels! aucun ne fut ému. Un d'entr'eux oſa dire à Stéphanie déſeſpérée, baignée de larmes, qu'il n'étoit plus tems, & que la juſtice du

Ciel devoit être inflexible. C'en eſt trop, reprit-elle; c'eſt devant ce Ciel même que vous répondrez des jours de mon pere : mais je le ſauverai ſans vous, ou je ne lui ſurvivrai pas. Après ces mots, elle revole à la priſon : on ne lui permet plus d'y pénétrer. Almanza, me dit-elle, une derniere reſſource me reſte. Allons implorer votre Souverain; ſes vertus m'inſpirent de la confiance : ſi elle eſt trompée, je n'ai pas longtems à gémir. Je l'accompagne alors juſqu'au Palais; mais le Prince y fut inacceſſible à nos regards. Craignant qu'on ne hâtât l'horrible exécution *, elle me ſupplie de reſter, m'échappe. Dona Almanza la rejoint : Stéphanie l'entraîne, & court, emportée par un mouvement dont elle n'eſt pas la maîtreſſe, vers les lieux impies où tout étoit déjà préparé. Déjà les flammes s'élevoient au-deſſus des bûchers qu'entou-

* On ne ſait pourquoi, dans l'occaſion dont il s'agit, cette ſorte de procédure, la plus lente de toutes, fut ſi précipitée. On n'en pourroit point citer un autre exemple.

roient les malheureuſes victimes. Stéphanie écarte la foule, pénetre, s'en approche au moment où l'une d'elles y eſt précipitée. Elle croit que c'eſt ſon pere : elle jette un cri, & déjà s'élance ſur la tombe de feu. Le malheureux Roſemont l'apperçoit : Ma fille, s'écrie-t-il, ma fille ! Dieu ! ô Dieu !... C'eſt dans les bras de ſon pere qu'elle ſe retrouve.

Malgré les horreurs qui l'environnent, elle reſſent ce bonheur. Ah ! mon pere, lui dit-elle d'une voix éteinte, ah ! du moins nous périrons enſemble : tous les cœurs s'attendriſſent ; les larmes coulent. Un de ces infâmes exécuteurs d'une loi plus exécrable encore, s'approche : il veut arracher Roſemont des bras de ſa fille ; elle alloit ſe voir enlever un pere : un murmure d'indignation s'éleve ; & de loin, une voix impoſante s'écrie : Arrêtez, arrêtez.... * N'im-

* Quoique, par les loix de l'Inquiſition, les Rois même ne puſſent faire grace à ceux qu'elle avoit condamnés, Ferdinand le Catholique & Iſabelle, qui la reçurent (ils régnoient alors),

porte : déjà Roſemont touche le bûcher fatal. De la part du Roi, monſtres, arrêtez ! reprend un jeune Héros charmant, & plus ſenſible encore ; c'eſt Dom Fernand Ximenès, l'illuſtre deſcendant de nos anciens Rois de Navarre, favori de Ferdinand, & ſi digne d'en être aimé ; c'eſt lui qui, cédant à un mouvement généreux, s'expoſant à tout, vient ſauver Roſemont & Stéphanie, qu'il appercevoit pour la premiere fois. Sa noble aſſurance, l'air de grandeur répandu ſur toute ſa perſonne, ajoutent encore à l'enthouſiaſme ; des cris de joie retentiſſent de toutes parts : le peuple le preſſe, l'entoure, l'exalte, ſe range de

---

ſe réſerverent cependant le droit de l'adoucir ; & c'eſt leur ſeule excuſe. Qu'objecter d'ailleurs à un fait ? La révolte des Eſpagnols, dans cette circonſtance, n'eſt pas moins certaine, & eſt vraiſemblable. L'Inquiſition étoit parmi eux, comme par-tout ailleurs, l'objet du mépris & de l'averſion des Grands & du Peuple. Pluſieurs Rois d'Arragon avoient tenté vainement de l'établir ; & elle ne le fut ſolidement en Eſpagne, que vers la fin du regne où tout ceci s'eſt paſſé.

ſon côté; le ſoulevement eſt général : on traite les Juges d'aſſaſſins; on les menace, s'ils réſiſtent; &, dans leur effroi, le ſeul parti qu'ils aient à prendre, c'eſt d'échapper à l'horreur qu'on a pour eux. Fernand toutefois s'étoit emparé de Roſemont, & l'avoit ramené près de ſa fille, évanouie dans les bras de Dona Almanza. Frappé de ſa beauté, inquiet, attendri, déjà il tremble pour ſes jours. Dans ce moment la Marquiſe de Céléria s'offre à ſes regards: il fait arrêter ſa voiture : lui-même y tranſporte la mourante Stéphanie, & elle la reçoit avec tout l'intérêt que ſa poſition devoit inſpirer. Ximenès enſuite, ſans perdre de tems, emmene l'infortuné Roſemont, & ſe fait conduire chez le Monarque. Quelle fut ma joie. Je l'implorois pour mon malheureux ami : j'étois enfin parvenu juſqu'à ce Prince. Je viens, Sire, vous livrer un coupable : puniſſez-moi d'avoir oſé me ſervir de votre nom; mais daignez protéger l'innocence & le malheur. Il lui apprend ce qu'il a vu, le ſpectacle dont ſes

yeux ont été témoins, ce qu'il a fait, & combien lui en a paru digne celui qu'à ces mots, il préſente à Ferdinand. Ce Monarque l'interroge avec bonté. Les réponſes de Milord, la nobleſſe de ſon maintien, ſemblent prévenir en ſa faveur le Roi, & même le Comte Félici, proche parent du Cardinal *, premier Miniſtre, & tout puiſſant ſous ſes ordres. Félici, dis-je, quoique l'un des hommes le moins porté à la clémence, paroît s'attendrir. Roſemont ne ſe fait connoître que ſous le nom de Sidley. Etes-vous donc criminel, lui dit Ferdinand, avec tant d'apparence de vertus? oui, je le ſuis, reprend-il, d'avoir livré à toutes les peines une fille, l'unique objet de ma tendreſſe, & qui, ſans mes égaremens, jouiroit du ſort qu'elle mérite. Le Comte Félici devient plus attentif, &

* Le Cardinal Ximenès, premier Miniſtre d'Eſpagne, ne deſcendoit point de la maiſon royale de Ximenès : ſa naiſſance, dont je parlerai, étoit commune ; ſon mérite ſupérieur lui en tint lieu, & le fit parvenir à tout.

le

le Prince lui marque plus d'intérêt. Sidley, avec une franchiſe courageuſe, inſtruit Ferdinand des plaintes que lui avoient arrachées les rigueurs du deſtin, ſur-tout celui de Stéphanie. Sidley, lui dit Ferdinand, vous ne pouvez reſter libre : je deſire vous abſoudre ; les loix en décideront. Si vous n'êtes pas coupable, vos délateurs & vos juges doivent être punis. Il commande alors, avec regret, qu'on remene Sidley dans ſa priſon, & lui promet de ne point abandonner ſa fille. Je dois encore un exemple, dit-il, en regardant Ximenès. Vous avez oſé, ſans mon aveu, vous prévaloir de mon autorité : le Souverain vous exile, attendez que l'ami vous rappelle. Ximenès demande la permiſſion de prendre congé de la Marquiſe de Céléria, dont il alloit épouſer la fille unique : il obtient cette grace, ſe retire, & le Comte Félici l'accompagne. Stéphanie venoit enfin de rouvrir les yeux à la lumiere : pour premier objet, la Marquiſe lui préſente ſon libérateur. A peine l'apperçoit-elle ; ſes

forces ſont encore prêtes à l'abandonner : elle les raſſemble pour lui rendre graces, & lui recommander ſon pere. Il la conjure de ſe calmer, & lui apprend que le Roi lui-même daignera prendre ſoin de ſes jours. Jamais Stéphanie ne me parut ſi belle & ſi touchante. Ximenès paroît s'arracher avec peine à un objet ſi intéreſſant. Céléria l'aſſure qu'elle traitera comme ſa propre fille la charmante Stéphanie, & elle n'a point manqué à ſon engagement. Juſqu'ici on l'a trouvée trop foible pour être tranſportée; elle eſt toujours chez la Marquiſe. Deux jours ſe ſont paſſés, depuis cet affreux événement; & ſa vie paroît dépendre de celle de ſon pere. Que n'êtes-vous ici! votre amitié ſeule pourroit la calmer. L'eſpérance de vous voir, que nous cherchons à fortifier, eſt le ſeul moyen d'adoucir ſes maux.... On m'interrompt; Céléria me demande : ſont-ce de nouveaux malheurs? Faſſe le Ciel que mes craintes me trompent! Je ſuis forcée de vous quitter....

Ce n'eſt qu'aujourd'hui qu'il m'a été poſſible de reprendre ma lettre, commencée depuis quatre jours....

O Miſs! s'il en eſt tems, gardez-vous de partir;... ces lieux ne vous offriroient que le déſeſpoir. Stéphanie!... Stéphanie touche à ſa derniere heure, & le malheureux Roſemont..... hélas! il n'eſt plus : on l'a trouvé dans ſa priſon percé de coups : il a oſé nous laiſſer dans l'abyme, & ſe ſouſtraire à un avenir qui pouvoit encore être heureux. Stéphanie, malgré les précautions qu'on a priſes pour lui cacher ce malheur, en a été inſtruite par l'imprudence de Florizene, fille de Céléria. Depuis cet inſtant, des évanouiſſemens longs & multipliés ont fait tout craindre pour ſa vie : une fievre brûlante vient de s'y joindre ; & ſans un miracle, elle ne peut nous être rendue. Je ne ſais où j'en ſuis : je prévois votre douleur; la mienne eſt à ſon comble. Encore une fois ne venez point dans ces lieux funeſtes!.... Stéphanie, Stéphanie! vous

méritiez un autre ſort. Infortuné Roſemont, ami trop malheureux, que de larmes vous allez coûter!

N. B. On ſe ſouviendra que cette lettre fut envoyée par Clarence à Madame de Norſey, avec celle de Milord Roſemont.

LETTRE VII.

De la Marquiſe DE NORSEY, *à Dom* ALMANZA.

L'ÉTAT affreux où eſt Clarence depuis votre lettre, l'empêche de vous écrire; ce ſoin me regarde : on n'eſt point étranger l'un à l'autre, lorſqu'on s'eſtime; & ſans vous avoir jamais vu, je ne balance point à vous implorer pour elle. Ah! du moins, Monſieur, du moins n'épargnons rien, pour la conſerver. Son affliction eſt inexprimable. Je paſſe ſur l'imprudence que vous avez commiſe. Dans le trouble où vous étiez, vous ne lui diſſimulâtes point vos craintes, ni le danger de ſon amie : elle n'eut que la force de m'envoyer votre lettre. Je ſentis ſes alarmes; je ne réſiſtai point aux miennes; je partis pour Londres, où je ſavois qu'elle alloit arriver. Nous y ſommes enſemble; & plus je la

vois, plus je crains, pour elle, l'événement que vous ſemblez annoncer : mais, quel qu'il ſoit, ne lui ôtez pas entiérement l'eſpérance ; & s'il faut qu'un ſort funeſte nous enleve Stéphanie, n'en inſtruiſez que moi. Vos lettres ne parviendront à Miſs Clarence, qu'autant qu'elle n'y pourra trouver rien qui mette le comble à ſon déſeſpoir ; je ſaurai, juſques-là, les lui ſouſtraire.

Cependant, Monſieur, votre ſilence l'inquiéteroit ; & je vous demande de lui écrire, de l'abuſer, s'il eſt néceſſaire, pendant quelque temps. Je ne veux point qu'elle reçoive, de la main d'un autre, le coup horrible que, s'il ſe peut, mon cœur adoucira au ſien. Je conſens qu'elle vous doive les plaiſirs d'une nouvelle ſatisfaiſante : je ne me réſerve que la peine de lui annoncer les autres ; & c'eſt à moi ſeule que le droit en appartient. Je la crois cependant très-mécontente, de ce que je me ſuis jointe à Milord Clarence, pour l'empêcher de voler au ſecours de ſon amie.

Il avoit conſenti au départ de ſa fille : la lettre de l'infortuné Roſemont l'avoit déterminé à la conduire en Eſpagne ; & avec raiſon, la vôtre l'a fait changer d'avis. Mon Dieu ! que ſeroit-elle devenue, ſi ces lieux ne lui avoient offert que le deuil le plus affreux ? Stéphanie, trop intéreſſante Stéphanie !

Quelle deſtinée cruelle ! . . . que lui ont ſervi les avantages de la fortune, ceux d'une naiſſance illuſtre, les dons de la nature ? En vain toutes les faveurs du ſort lui ſont dues : à dix-ſept ans, elle a connu toutes les peines, ſouffert tous les maux ; elle expire peut-être, & ſon malheureux pere ! c'en eſt donc fait ! . . . pour la premiere fois de ma vie, je ſuis profondément triſte. L'extrême douleur d'une amie digne de m'être chere, les chagrins, les dangers de celle qui vous intéreſſe, mes craintes, mes réflexions, tout oppreſſe mon cœur ; à peine il oſe eſpérer. Que cet état eſt pénible ! mais, ce n'eſt pas moi que je plains. . . .

Ah ! ma pauvre Clarence ! elle reſſent ce que j'éprouverois, ſi elle étoit dans l'état de Stéphanie. Je l'entends ; elle approche.

Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE VIII.

De Dom FERNAND XIMENÈS, *à Dom* LOPE.

COMBIEN j'étois impatient d'épancher mon ame dans la vôtre! qu'ai-je vu?.... Comment ſur-tout vous exprimer ce que j'éprouve? ah! mon agitation ne peut être trop vive..... Ecoutez! je ſuis exilé; il eſt même juſte que je le ſois: cependant je ſerai approuvé par Dom Lope; je dois connoître ſon ame: ſoyez certain auſſi, ſoyez le plus que jamais, qu'avec le témoignage de la vôtre & votre eſtime, je braverois tout. Eh! que feroient ſur moi la diſgrace, le blâme général, & l'injuſtice, & la perſécution? Un être qui, ſatisfait de ſoi, peut ſe refugier au ſein d'un ami vertueux, eſt sûr de ſon courage: apprenez, toutefois, quels événemens ont rendu ma retraite néceſſaire, autant que la cauſe m'en eſt précieuſe?

Je venois de quitter Florizene & ſon aimable mere, c'étoit le jour d'une de ces exécutions horribles, aviliſſantes, qui couvrent de honte ma patrie, rempliſſent d'indignation tous les cœurs ſenſibles, & qui (je dois cette juſtice à mon maître) affligent le ſien ; il voudroit n'y avoir jamais conſenti *. Une heureuſe deſtinée m'entraîne près de ce lieu de déſaſtre, où devroient être exterminés ces fanatiques, ces monſtres, qui me feroient rougir d'être homme, s'ils ne m'avoient appris qu'ils ne ne ſont pas mes ſemblables, par la haine, par le mépris qu'ils m'inſpirent, & les indignités qu'ils commettent. Des cris effroyables ſe font entendre. Saiſi d'horreur j'allois retourner ſur mes pas ; les cris redoublent ; un charme funeſte m'attire ; le Ciel permet que je n'y réſiſte point. O Dieu ! ô mon ami ! une étrangere, une jeune beauté,

* Fernand étoit trop attaché au Roi Catholique, pour mettre en doute ſes regrets, en voyant les ſuites horribles de l'entrée du Tribunal qu'il avoit ſouffert dans ſes Etats.

un être divin, s'offre à mes yeux : éperdue, baignée de larmes, prosternée devant des tigres, leur demandant la vie d'un pere qui paroissoit ne frémir que pour elle ! tout ce qui l'environne ressent ce qu'elle éprouve ; tout s'émeut, tout s'attendrit, tout... excepté des barbares qui ne connoissent la voix de la nature, ni celle de la compassion. Ce souvenir fait renaître ma rage : tous mes sens se soulevent. Les infâmes ! sans pitié, sans terreur, ils osent arracher, des bras de cette infortunée, l'auteur de ses jours, un pere que ses bras défaillans leur disputoient ! Mais, mon cœur, déchiré par ce qu'il voit, par ce qu'il entend, mon cœur, où ses cris retentissent encore, m'inspire de leur opposer les ordres de leur Souverain. La faveur dont il m'honore, fit croire qu'en effet j'étois envoyé par lui. J'eus le bonheur de sauver deux victimes.

Ferdinand, dont l'ame est vraiment digne du trône, Ferdinand, qui dut me punir, daigna me consoler, en marquant de l'intérêt à cet étranger malheureux, chez qui

tout annonce la nobleſſe des ſentimens ; & de ſes bontés pour moi, il n'en eſt pas de plus vivement ſentie : mais, ce qui peut-être ne vous ſurprendra pas moins que tout le reſte, c'eſt que le caractere farouche du Comte Félici a été déſarmé par Sidley (c'eſt le nom de l'Anglois), & par la tendreſſe héroïque de ſa fille. Je l'ai confiée à la Marquiſe Célétia, qui ſeroit mon amie, quand elle ne ſeroit pas mere de Florizene. Je ſerai informé exactement de tout ce qui regarde la belle étrangere, & celui à qui elle doit le jour. J'en attends des nouvelles, avec une impatience & une inquiétude que j'aurois de la peine à vous exprimer. L'état où je l'ai vue, me pénetre ; celui où je l'ai laiſſée, m'alarme. Je crains, malgré la protection & l'équité de notre Monarque, je crains l'atrocité de ceux auxquels Sidley a été ſouſtrait. Ah ! Dom Lope, qu'ils ſont impérieux & puiſſans, les droits de la vertu & du malheur ! .... L'amour même l'amour en a-t-il de plus chers .... L'amour ! eh ! que m'importe ? je n'appar-

tiens qu'à la gloire, qu'à l'amitié..... Oui, la nôtre, ce rapport des caracteres, plus encore, des ſentimens, qui, dès les premiers jours de notre vie, nous attacha l'un à l'autre : ce lien volontaire aura toujours, pour moi, une douceur inexprimable & plus ſolide, je crois le ſentir, que celle de l'engagement que je vais contracter..... Peut-être auſſi dois-je attribuer à la ſolitude, ce trouble inconnu, cette foule de réflexions qu'au milieu du tumulte de la Ville & de la Cour, j'étois ſi loin de faire. Inceſſamment, trop tôt, ſans doute, je ne ſerai plus libre. O mon ami, pourquoi donc redoutai-je cet inſtant plus que jamais? n'eſt-ce qu'un effet de l'ardeur & des écarts d'une imagination que la ſageſſe de la vôtre eut peine quelquefois à réprimer? Que dis-je! ah! c'eſt en vain que je voudrois m'abuſer davantage. Mon cœur ceſſe enfin d'être une énigme pour moi.

Né pour aimer avec idolatrie, ce n'eſt point ainſi que j'aime l'objet auquel on va m'unir. A vingt-trois ans, ſe charger d'une

chaîne qui, trop ſouvent, n'eſt qu'accablante!.. Mais, quoi? n'ai-je pas ſouſcrit, avec reconnoiſſance, avec empreſſement, au choix de mon Souverain, aux vœux d'un pere? Florizene n'eſt-elle pas belle, recherchée par ce qu'il y a de plus grand en Eſpagne? ſon alliance peut-elle être dédaignée? ſerois-je inſenſible à la préférence qu'elle me donne? Je ne puis encore me rendre compte de mes véritables impreſſions..... On m'annonce un courier de Madrid; je brûle de l'entretenir: j'interromps ma lettre, pour quelques inſtans....

Dieu! qu'ai-je appris? tous mes ſoins ont été inutiles, mes vœux trompés: mes frayeurs ſeules ne m'abuſoient point. Pouvant leur être utile, j'euſſe été trop heureux. Sidley, le cruel Sidley, a voulu perdre la vie, & va peut-être la coûter à ſa fille: elle ſe meurt..... Madame de Céléria me le mande: elle en parle avec admiration, elle eſt au déſeſpoir. Eh! qui pourroit l'avoir vue, & ne pas la pleurer?..... Mais, quoi! le pere le plus aimé, aimé d'une

créature parfaite, d'une fille auſſi tendre, a pu attenter à ſes jours? .... rien n'eſt moins naturel. J'eſpere que des gens à moi, chargés de veiller à ſa conſervation, pourront, du moins, m'inſtruire. Je ne fus jamais dans une ſituation ſi affreuſe; mon exil me devient un ſupplice; je frémis: elle ſe meurt! ... Elle ſe meurt, & je ſuis enchaîné! quelle étrange, quelle inconcèvable révolution ſon danger fait en moi!

Ces yeux ſi touchans, ſi beaux, je crois les voir ſe remplir de larmes; après quelques inſtans d'un modeſte embarras, je crois voir l'attendriſſement & la reconnoiſſance les ranimer, les fixer ſur moi. Hélas! déjà peut-être ils ſont fermés pour toujours..... Pourquoi, pourquoi l'ai-je connue? La Marquiſe cependant a quelques lueurs d'eſpoir, fondées ſur l'extrême jeuneſſe de Stéphanie, & ſur l'effet qu'on attend de la criſe même où elle ſe trouve. Se pourroit-il que le Ciel n'eût fait que la montrer à la terre!.... il ſeroit impitoyable! Mais, quoi! ne l'eſt-il pas, lorſqu'avec

l'exiſtence il nous donne la ſenſibilité? L'homme alors, l'homme qui porteroit le poids de ſes peines, eſt accablé ſous celles de ſes ſemblables. Environné de malheureux, d'objets funeſtes ou révoltans, c'en eſt fait, je ceſſe de prétendre au bonheur; mais, je ne ceſſe point de deſirer le vôtre. Combien de temps encore vos affaires vous retiendront-elles en Caſtille? Jamais, jamais je n'eus autant beſoin d'un ami. Adieu.

LETTRE IX.

De Dona ALMANZA, *à Miſs* CLARENCE. *

C'EST, en verſant des larmes de joie, que je m'empreſſe à remettre le calme dans votre cœur. Raſſurez-vous, ma chere Clarence ! celle que nous aimons, vivra. Eh ! que ne peut-elle vivre heureuſe ? Enfin, elle eſt, ſinon guérie, du moins hors de danger. Nous n'eſpérions plus rien. J'avois, avec ma douleur, le tourment de la vôtre. Quarante jours de la fievre la plus ardente, accompagnée d'un délire preſque continuel, l'avoient conduite aux portes du trépas : une révolution ſoudaine la rend à nos vœux. Quel moment !... mais, quoique bien éloignée d'être inſenſible à notre bonheur, elle voit, avec indifférence, ſon re-

* Il y a ici une lacune de quelques Lettres, qu'il n'a pas été poſſible de retrouver.

tour à la vie. Roſemont, terminant volontairement la ſienne, ſuccombant au déſeſpoir, eſt toujours devant ſes yeux. Pendant les accès de ſon tranſport, ſans ceſſe elle croyoit voir, elle redemandoit ſon pere; elle ſembloit frémir devant ſes bourreaux: ſes cris imploroient le Ciel, appelloient Fernand à ſon ſecours, déchiroient nos cœurs, épuiſoient en elle un reſte de forces. Une ſorte de léthargie ſuccédoit à cette agitation violente; & elle ne ſortoit d'une eſpece de mort, que pour renaître aux tourmens les plus affreux.

Dom Fernand Ximenès, rappellé par ſon maître, peu de jours après la fin déplorable de Roſemont, n'oſe plus ſe montrer devant elle. La Marquiſe Céléria, qu'il ne quitte guere, (vous n'ignorez point qu'il doit être uni à ſa fille), l'aimable Céléria paſſe les journées dans l'appartement de Stéphanie: elle y vint une ſeule fois, accompagnée de Ximenès: c'étoit, dans un de ces momens d'anéantiſſement, qui faiſoient tout craindre pour votre amie. Elle le reconnut

auſſi-tôt; &, comme ſi elle eût repris l'uſage de ſa raiſon, ranimée, tout-à-coup: Seigneur, lui dit-elle, je peux donc encore vous aſſurer de ma reconnoiſſance! mais, c'eſt pour la derniere fois. Je vais rejoindre celui que vous n'avez pu conſerver à ma tendreſſe... Félicitez-moi; je ceſſe de ſouffrir... Eh! quoi! il n'eſt plus, ajouta-t-elle, fondant en larmes; il n'eſt plus! O mon pere, vous ne pouvez m'entendre! Puis, rentrant dans ſes accès de délire; le bûcher fatal, qui la pourſuivoit ſans ceſſe, parut s'offrir à ſes yeux, pour engloutir, à la fois, Ximenès & ſon pere. Voulant les arracher aux périls, faiſant des efforts, pour s'y précipiter elle-même, fixant, avec effroi, ſes regards, ſur Dom Fernand; éloignez donc, s'écrioit-elle, les flammes qui environnent mon pere & ſon libérateur: au nom du Ciel, ſauvez leurs jours! Fernand, hors de lui-même, trop ſenſible pour n'être pas pénétré d'un ſpectacle ſi cruel & ſi touchant, en s'efforçant de la raſſurer, ne faiſoit qu'augmenter ſes terreurs. On

l'entraîna hors de cette chambre; & ce jour, plus terrible que les autres, pour Stéphanie & pour nous, penſa être le dernier des ſiens.

Depuis que la malignité de la fievre & les accidens de la maladie ont diſparu, elle n'en eſt pas moins toute entiere à ces objets douloureux; en vain nous cherchons à l'en détourner. Joignez-vous à nous! elle voudroit recevoir les conſolations de notre amitié; mais, juſqu'ici, elle n'en eſt pas ſuſceptible; & peut-être même ne devons-nous qu'à une lueur d'eſpoir, qu'elle n'oſe s'avouer, la force d'être docile à nos ſoins. Voici le trop foible motif de cet eſpoir. A peine Dom Almanza eut appris, que Milord Roſemont venoit de diſpoſer de ſes jours, qui nous étoient ſi chers, qu'il vola aux lieux où l'attiroient encore les reſtes infortunés de ſon coupable ami. On ne lui refuſa point le triſte plaiſir de les arroſer de ſes larmes; mais la mort avoit tellement défiguré ſes traits, qu'Almanza auroit conçu des doutes, ſi la réflexion ne les avoit trop tôt diſſipés. Cependant, in-

terrogé, ſans ceſſe par Stéphanie, ſur le compte de ſon pere, il crut devoir appuyer ſur cet inſtant de doute, qui pouvoit tromper ſa douleur ; mais, il s'en repentit bientôt. Voyant qu'elle n'avoit embraſſé qu'une erreur, ſon déſeſpoir n'en eut que plus d'amertume ; & toutefois cette erreur la ſoutient : je crois en être sûre.

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, de ce qu'ici, tout le monde l'adore, & ſe félicite de ce qu'elle a pu échapper au danger le plus effrayant. La joie de Ximenès en eſt extrême ; ſon ame s'eſt peinte dans la vérité de ſes alarmes. Le Comte Félici, chaque jour, s'en informe & ſe préſente à ſa porte : il ne la voit pas plus que Dom Fernand. De très-vives inſtances, de la part de Félici, (je n'en devine point le motif,) lui obtinrent de Madame de Céléria, le jour même où Stéphanie tomba malade, la grace de lui parler, un inſtant. A ſa vue, elle fit des cris affreux ; elle le prit pour un des juges impitoyables qui avoient condamné ſon pere ; & ſes frayeurs, ſon indignation, ſon ſaiſiſ-

ſement & ſon déſeſpoir furent tels, qu'il fallut l'éloigner au plus vîte. La Reine elle-même a pluſieurs fois envoyé demander de ſes nouvelles à la Marquiſe. Jamais on n'inſpira tant d'intérêt, & jamais on n'en mérita plus. Mais, j'entends déjà vos reproches, ſi je ne vous faiſois point connoître ceux avec qui elle va demeurer.

Vous-même, ma chere Clarence, n'auriez pu lui donner des ſoins plus attentifs, ni des marques d'une amitié plus tendre, que n'a ceſſé de le faire Madame de Céléria. Ses appréhenſions pour Stéphanie, les larmes que lui ont coûtées ſon état, la rigueur de ſon ſort, & la mort terrible de ſon pere, m'ont, pour jamais, attachée à cette femme charmante. Perſonne ne m'a rappellé, autant qu'elle, Milédi Roſemont. Son ame eſt auſſi ſenſible que le fut celle de mon amie: elle n'a pas moins de beauté, de douceur, de généroſité. Elle eſt jeune encore. Quoique Florizene ait dix-huit ans, ſa mere n'en a pas trente-deux. Malgré la diſtance d'âge prodigieuſe, qui eſt entr'elle &

ſon époux, (il eſt bien plus que ſeptuagénaire), jamais, à aucun égard, la conduite de ſa femme ne s'eſt démentie : elle eſt la perſonne qu'il reſpecte le plus ; &, malgré le foible outré qu'il a pour Florizene, celle qu'il aime le mieux. D'ailleurs ſon aveuglement pour cette derniere, paſſe l'expreſſion. Il faut vous avouer, que je ne me ſens pour elle aucun attrait. Soit prévention ou juſtice, elle ſeule ne m'a point paru touchée ſincérement de l'état de Stéphanie. J'ai cru appercevoir de la contrainte, à travers ſes careſſes & ſes éloges, même une ſorte de dépit de ce qu'elle lui eſt trop ſupérieure. La figure de Florizene eſt cependant très-bien ; mais, ſans nobleſſe, ſans ce charme touchant & ces graces attrayantes, avec leſquelles Stéphanie pourroit ſe paſſer d'être belle. Le ſon de la voix de Mademoiſelle de Céléria eſt déſagréable. Je ne lui trouve point la candeur ni le naturel de ſon âge ; & elle paroît trop contente de ſon eſprit, pour en avoir beaucoup. Je doute que ſon ame ſoit élevée. Sa hauteur me ſemble une

preuve du contraire. Stéphanie n'en eut jamais; & cependant, elle a encore, ſur Florizene, l'avantage d'une naiſſance plus illuſtre; mais nous en gardons ſcrupuleuſement le ſecret. Elle la croit une perſonne obſcure; &, je me trompe fort, ou les égards & la politeſſe qu'elle lui accorde, lui coûtent infiniment. Dom Almanza ne me pardonne point de la juger avec cette rigueur: peut-être ai-je tort. Quoi qu'il en ſoit, Céléria elle-même ne ſoupçonne pas à ſa fille un ſeul des défauts qui affligeroient ſon cœur. En voilà trop ſur ce ſujet.

Stéphanie avoit le projet & le deſir, dès que ſes forces le permettroient, de retourner chez moi, de s'y faire tranſporter le plus promptement qu'il ſe pourroit; mais, lorſqu'elle en a dit quelques mots à Madame de Céléria, après l'avoir aſſurée, dans les termes les plus touchans, de ſa reconnoiſſance, la Marquiſe lui a demandé, l'a conjurée, les larmes aux yeux, de ne la point quitter. Moi-même, j'ai été obligée de joindre mes prieres aux ſiennes.

Que

Que vous êtes loin d'imaginer, me diſoit-elle, combien il me ſeroit douloureux de m'en ſéparer ! Elle ne vous eſt pas plus chere qu'à moi. Dona Almanza, je vous devrai tout, ſi vous daignez me faire ce ſacrifice. Croyez que je ſuis digne d'en ſentir le prix. Vous jugez s'il m'a été poſſible ! L'intérêt de Stéphanie l'a voulu : l'amitié de Madame de Céléria, tendrement aimée de la Reine Iſabelle, peut lui être avantageuſe : mon penchant pour la Marquiſe, ſes vertus, ſes inſtances, & la facilité de nous voir tous les jours, m'en ont donné la force. Nous avons ſollicité vivement : Stéphanie s'eſt à la fin rendue. C'eſt près d'elle, c'eſt pendant qu'elle repoſe, que je vous écris. Puiſſe un ſommeil doux calmer un peu ſa douleur !.... Elle s'éveille, & veut elle-même eſſayer de vous tracer quelques lignes. Je cede à ſes ſupplications.

STÉPHANIE, à CLARENCE.

JE n'ai donc point ſuccombé ! Malheureuſe ! je ſurvis à mes pertes. Ma main

tremble;... mes yeux ne voient qu'à travers un nuage. O mon amie! tout eſt confus dans mon cœur, excepté ſa douleur profonde, & ſes tendres ſentimens pour vous. Hélas! nul eſpoir ne me reſte : ſi j'en entrevois quelque lueur, bientôt je n'en ſuis que plus à plaindre. Il eſt donc vrai? Dieu! Ah Dieu! Il n'en eſt plus!... Je ne puis continuer. STÉPHANIE.

Ses ſanglots l'en empêchent. Je me reproche ma complaiſance : eſt-elle en état d'écrire? Ne pourrons-nous adoucir ſon affliction? Comment y réſiſteroit-elle? Ah Clarence! ſervez-vous du pouvoir de l'amitié; venez à notre ſecours. Combien mon cœur a de motifs pour vous ſouhaiter impatiemment!

LETTRE X.

De la Marquiſe DE NORSEY, *à Dom* ALMANZA.

COMMENT l'aimable Miſs Roſemont n'inſpireroit-t-elle pas le plus tendre intérêt ? On l'admire, on l'aime : moi-même je lui ai payé ce double tribut, ſans la connoître ; & l'on ne m'y amene pas facilement. Me voilà donc plus tranquille pour elle & pour Clarence ! M'ont-elles aſſez fait trembler l'une & l'autre ? Il eſt impoſſible de vous peindre l'état où j'ai vu cette derniere ; raiſon, amitié, reproches, elle n'entendoit rien ; elle n'étoit qu'à ſa douleur. Peut-être qu'elle m'auroit fuie, ſi j'avois cherché à la conſoler. Nous nous déſeſpérions enſemble. Après tant de jours d'alarmes, lorſque la lettre de Dona Almanza vint les diſſiper, je crus que notre ſenſible amie deviendroit folle. Malgré le regard impoſant de Milord Clarence, elle ſautoit à ſon

cou; elle m'accabloit de careſſes. Fort bien juſques-là; mais elle auroit embraſſé l'univers. Elle rioit, pleuroit, étoit ſaiſie, vouloit parler, ne ſavoit ce qu'elle diſoit. Elle voulut, dans ce premier moment, lui écrire, il n'y eut pas moyen : elle eſt cependant parvenue à finir une lettre, que j'ai vue, qu'heureuſement j'ai proſcrite. A coup ſûr, elle ne partira point. J'agis prudemment : vous m'approuverez. J'épargne le cœur de Stéphanie; & elle me pardonnera le vol que je lui fais. Oui, oui, je l'ai dû : j'ai ſenti, par mon impreſſion, combien cette lecture lui coûteroit de larmes! Tenez, moi qui, décidément, veux me les interdire, je ſais trop, pour cette fois, quelle peine j'ai eu à m'en défendre. Auſſi, juſqu'au retour de ſes forces, je m'établis le cenſeur de toutes celles qu'elle recevra de Clarence.

Mais, quelque juſte que ſoit la douleur de Stéphanie, ceux qui l'aiment, inquiets, affligés, à qui elle eſt néceſſaire, dont elle eſt le bonheur, ne pourront-ils adoucir ſes

regrets? & d'ailleurs, pourquoi rejetter les idées qui en ſuſpendent la peine? Je me fie à mes preſſentimens; ils me diſent, que des événemens heureux, inattendus, lui ſont réſervés. Que n'a point fait pour elle la nature? Eh bien! le ſort lui-même, dont les inconſéquences continuelles ne me paroiſſoient pas dignes de ma colere, & qu'elle ſeule m'a fait haïr; le ſort qui la perſécuta, lui prépare, ſans doute, l'avenir qu'elle mérite: je me plais, du moins, à le croire. Ah! qu'elle n'aille point détruire, par ſon détachement de tout, le charme de nos eſpérances! Il en eſt une, à laquelle je n'oſe me livrer encore: quels ſeroient ma reconnoiſſance & mon enchantement, ſi elle ſe réaliſoit! Soyez, Monſieur, mon appui & mon interprête, auprès de la charmante Stéphanie. L'Eſpagne entiere ne peut lui offrir des ſentimens plus vrais que les miens: elle lui rappelle des ſouvenirs trop douloureux; & ſa patrie même..... Je n'oſe vous dire que la France eſt mille fois préférable au pays qu'elle habite. Paris eſt un

séjour charmant ; il ne seroit point pour elle un écueil. La Marquise, digne de la posséder, n'est nullement indépendante ; je le suis. Stéphanie est une preuve que l'âge ne signifie rien pour la solidité : si je n'en avois point à vingt-un ans, j'y renoncerois pour toujours. Je loge avec une mere, qui est mon guide, mon amie, qui seroit la sienne : elle embelliroit ses jours & les miens. Plus à portée de Clarence, nous irions la chercher avec le même empressement : son auguste pere, depuis qu'il plaide, ne veut plus qu'elle s'absente. Faut-il, en un mot, vous l'avouer ? je n'aime point à la savoir avec cette Florizene, que je crois connoître autant que si je l'avois vue. Le Chevalier de Rosenne, celui de mes freres que j'aime le plus tendrement, il y a plus d'une année, conduit par son goût pour les voyages, dans votre Espagne, y passa quelque mois, fut présenté à la Marquise de Céléria, lui fit souvent sa cour, la trouva aussi belle, aussi aimable, qu'elle est vertueuse & respec-

tée. Il m'étourdiſſoit éternellement de ſon éloge. Dieu ſait s'il auroit fini, ſans un portrait de Clarence, que je lui montrai, qui le fit taire; & comme je n'avois alors, avec la Marquiſe, aucune relation qui pût m'y attacher, j'en fus ravie. Je reviens à Florizene. Loin de l'avoir enchanté, mille choſes en elle lui avoient déplu; ſes prétentions, ſes mines, ſa vivacité feinte, ſa gaieté apprêtée, ſon étude continuelle, ſurtout ſon impatience, lorſqu'on louoit une jolie perſonne : en un mot, quoiqu'elle affiche le contraire, elle lui a paru n'aimer & n'admirer qu'elle. Dona Almanza la juge bien. Vous ignorez, à ce qu'il me ſemble, que tous les ſages du monde, je ne vous excepte pas, ne poſſéderont jamais le tact preſqu'infaillible, le coup d'œil rapide & juſte d'une femme d'eſprit, lorſqu'elle en apprécie une autre. J'eſpere que vous n'en appellerez plus des jugemens de la vôtre; &, à cette condition, j'accepte la raiſon que vous m'avez donnée, de votre lettre déſeſpérante à mon amie. Il n'y avoit,

dites-vous, que ce moyen violent d'empêcher qu'elle ne vînt. Que ne vous adreſſiez-vous directement à Milord Clarence? Oh! non : c'eſt encore un homme; & il s'y ſeroit pris encore plus mal peut-être, pour annoncer à ſa fille qu'elle ne devoit plus ſonger à partir. Ainſi, votre excuſe, au fond, n'eſt point trop mauvaiſe. Vous voudrez bien engager l'aimable Miſs à réfléchir un peu à l'offre empreſſée que je lui fais. Qu'elle ſe défie, encore une fois, de l'envieuſe Florizene! Son ame lui fera croire que toutes ſont nobles, franches, douces & ſenſibles : mais la ſupériorité bleſſe les ames communes; & Mademoiſelle de Célèria ne lui pardonnera point la ſienne. Un ſeul mot; & je vais la chercher en Eſpagne. Je vous devrai beaucoup, ſi vous l'obtenez : mais, Monſieur, quelque parti qu'elle prenne, je me flatte qu'elle acceptera du moins une amie ſincere! agréez mon eſtime..... Clarence arrive : la voilà qui prétend qu'elle va lui écrire d'une maniere plus raiſonnable. Je verrai cela.

CLARENCE, à ALMANZA.

APRÈS avoir tant ſouffert : quoi ! je ne puis épancher mon cœur ! Elle s'eſt emparée de ma lettre ; elle eſt bien abſolue. Je lui ai pardonné : c'eſt l'intérêt de Stéphanie qui l'anime. Ah ! Dom Almanza, s'il ſe peut, adouciſſez ſes maux ! Vous ne pourriez la perdre, ſans être privé de deux amies.

Billet de CLARENCE, à STÉPHANIE.

STÉPHANIE, ma chere Stéphanie, eſt-ce bien à vous que je m'adreſſe ? Quels ont été mes tourmens ! quelle eſt ma joie !... Ma joie.... Quand vous paroiſſez revoir à regret la lumiere, quand vous êtes devenue inſenſible au plaiſir de rendre la vie à ceux qui vous aiment ; à moi, à moi, cruelle, qui ne pourrois la ſupporter ſans vous, que votre douleur accable, pour qui vos maux, votre danger paſſé, votre état actuel, les tableaux affreux, déchirans

de ce que vous avez éprouvé, de vos regrets, de votre position..... Dieu! je frémis, en songeant.... Je m'arrête : quelques mots de plus, l'impitoyable Norsey effaceroit tout. Elle! elle, impitoyable! jamais il n'y eut d'amie plus tendre : elle est aussi la vôtre. Je lui dois tout; je n'existerois point sans elle. O Stéphanie! ne rempliſſez point d'amertume le bonheur ſi vivement ſenti de votre guériſon. N'ai-je rien mérité? n'obtiendrai-je rien? ne ſuis-je pas aſſez à plaindre de ne pouvoir ſuivre mon cœur, vous aller trouver où vous êtes, vous précautionner contre Florizene, que je hais déjà, me dévouer à Madame de Céléria, aſſurer Fernand de mon eſtime? & vous, mon amie, & vous!... je ne vous dirois rien, peut-être; je ne pourrois que répandre des larmes. Mais hélas! quand me ſera-t-il permis de vous voir! Milord Clarence, retenu par un procès important, ordonne que je reſte. Tout ſe réunit contre moi : que du moins mon vœu le plus cher ne ſoit pas trahi! Clarence

vous en conjure au nom de ſa tendreſſe, de ſes alarmes; elle vous demande de vous ménager. Quels ſeroient donc les droits d'une amie, ſi elle ne parvenoit point à adoucir les chagrins qu'elle partage? Inquiete, loin de vous, ne ſachant plus quand je vous reverrai, ô ma chere Stéphanie! combien je ſerai malheureuſe, ſi vous voulez l'être toujours!

P. S. Avec quelle ardeur je ſouhaiterois que vous donnaſſiez au ſéjour de la France, & plutôt encore à celui de l'Angleterre, la préférence ſur l'Eſpagne que j'abhorre. Madame de Norſey veut que je vous ſollicite en ſa faveur : je connois la ſincérité de ſes offres, la vérité des ſentimens que vous avez fait naître en elle. Je vous ai entretenue de ſon mérite, de ſes agrémens; & chaque jour je lui découvre des qualités qui m'y attachent davantage. Que je ſerois touchée, enfin, ſi vous vous décidiez pour ce qui nous rap-

procheroit! Cette conſidération, qui eſt tout pour moi, ne ſeroit-elle rien pour vous? Adieu mon amie, ma tendre amie.

LETTRE XI.

De Dom FERNAND XIMENÈS, *à Dom* LOPE.

SANS doute que ma lettre ne vous a point trouvé chez votre beau-frere, où elle étoit adreſſée ! Je ne ſais point craindre, & ſur-tout, dans ma poſition préſente, l'oubli ou la négligence d'un ami tel que vous. Ah ! Dom Lope, Dom Lope ! quelle poſition ! quelle ſituation que la mienne ! que de mouvemens contraires ont agité mon ame ! & quelle eſt donc la violence des ſentimens qu'elle éprouve ? Aujourd'hui, c'eſt, ſur-tout, l'indignation, le mépris, la haine, la rage, le deſir de la vengeance, qui la rempliſſent. Enfin, enfin l'heure n'eſt pas loin, où Ximenès, (ne craignez pas qu'il ſuccombe) aura puni une main meurtriere. Cette ſeule idée me rend ſupportable ce que j'ai appris, & me laiſſe la faculté de vous en inſtruire. Il n'y avoit que peu d'inſtans

que la lettre où je vous faiſois part de mon exil, de mon funeſte exil, ſans lequel j'euſſe peut-être conſervé Sidley à ſon adorable fille ; il y avoit, dis-je, très-peu d'inſtans que cette lettre étoit partie, lorſque je reçus de Ferdinand, de mon maître lui-même, quelques mots qui m'annonçoient mon rappel, & m'aſſuroient de ſes bontés, dans les termes les plus glorieux pour moi, j'oſe ajouter pour le Monarque qui diſtingue un ſujet fidele, & ſur le trône garde un ami. Dieu ! & ſon ame, l'ame la plus belle ne l'avertit point que des aſſaſſins...., que des traîtres l'environnent. Quoi ! à l'abri des ténebres le crime ſe conſomme, le vice triomphe, les cris des victimes ſont étouffés, les méchans vivent, & des lâches rampent à leurs pieds. Un des plus grands Rois de la terre, Iſabelle, ſon égale pour les vertus & l'autorité, voudront inutilement le bien : d'indignes ſujets les trompent. Et moi, je garderois le ſilence ! moi ! Mais, je ne ſuis point fait pour être délateur. Il eſt une juſ-

tice plus prompte, celle que préfere le courage, & la ſeule qui convienne à mon cœur. Combien je dois être pénétré de l'accueil que j'ai reçu de Ferdinand & d'Iſabelle, de l'intérêt qu'ils ont paru prendre à l'état de Stéphanie, & à la fin cruelle, plus cruelle qu'ils n'imaginent, de l'auteur de ſes jours?... Que deviendroit-elle, ô Dieu! ſi elle apprenoit que ſon pere, ce pere, l'objet de ſa tendreſſe & de ſes regrets, auſſi à plaindre qu'elle, d'être venu parmi des barbares, a péri par les coups de l'abominable Félici? C'eſt lui qui eſt l'aſſaſſin.... Les gens qui veilloient, en mon abſence, à tout ce qui ſe paſſoit dans la priſon où étoit renfermé l'étranger malheureux, viennent de m'apprendre qu'ils ont enfin découvert que Félici, à force d'argent, s'étoit fait ouvrir les portes pendant la nuit, & que, le lendemain, on avoit trouvé Sidley mort, couvert de ſang & de bleſſures. Quel a donc pu être le motif, le but de ce meurtre abominable? Il le paiera de ſa vie, ou m'arrachera la mienne: je ne ſerai ni ſon bour-

reau, ni ſon accuſateur; mais, je dois être, mais je ſerai le vengeur de la vertu, de Stéphanie, & de ſon pere. Le monſtre! pour mieux cacher ſon forfait juſqu'à ſon départ, (il viſite les côtes maritimes de l'Eſpagne, par l'ordre du Roi), il étoit ſans ceſſe à la porte de l'appartement de Stéphanie; il oſoit même inſiſter pour la voir. Il étoit parvenu à m'en impoſer à moi-même! Je me reprochois l'opinion que, juſques-là, j'avois eue de lui; je croyois qu'il pouvoit être ſenſible, au moins déſarmé par l'être céleſte que j'ai vu dans les bras de la mort. O mon ami!.... c'étoit ſon ouvrage. Eh! bien! il eſt venu le contempler: ſa barbarie n'étoit pas ſatisfaite. Je friſſonne..... Lui! lui, près de Stéphanie!.... Elle étoit alors dans l'excès du délire, & ne put ſupporter ſa préſence. Hélas! je l'ai moi-même épouvantée: mais cet effroi, ce me ſemble, n'étoit point de l'horreur; du moins, je le crois; j'oſe m'en flatter.... Qu'elle étoit belle & touchante dans le déſordre de ſon déſeſpoir! Quelle

douleur ! quel ſpectacle ! Ah ! mon ame n'avoit point d'idée de tout ce qu'elle a ſouffert. Sûr enfin qu'elle vivra, d'où naît le trouble ſoudain qui a ſuccédé aux tranſports de ma joie?.... Si j'étois certain qu'elle pût redevenir heureuſe, ou que, déjà, je l'euſſe vengée de Félici, je ſerois, ſans doute, plus tranquille; mais l'accablement profond où elle eſt, tant de malheurs, malgré toutes les vertus & tous les charmes, tant d'atrocités, tant de perfidies, que je ne ſoupçonnois pas, me font faire, ſur le ſort de l'humanité, les réflexions les plus affligeantes & les plus ſombres. Un dégoût, un éloignement extrême de la ſociété & de ſes faux plaiſirs en eſt la ſuite. J'ai vu Stéphanie, une ſeule fois, depuis qu'elle eſt mieux. Je m'interdis encore ſa préſence : celui qui avoit été aſſez heureux, pour lui rendre un pere, lui rappelle des ſouvenirs que je crains pour ſa ſenſibilité. En m'appercevant, elle a rougi, pâli; ſes beaux yeux ſe ſont remplis de larmes. D'une voix tremblante, elle a voulu m'adreſſer quelques

mots. Je l'ai vue prête à ſuccomber à ſon trouble. Le mien ne m'a laiſſé que la force de m'arracher d'auprès d'elle..... Suis-je donc condamné à n'être toujours, pour elle, qu'un objet importun ou pénible? Je dois, je dois, peut-être le ſouhaiter. Que d'idées confuſes! que de ſentimens inexplicables! Mais il me ſemble que je ſuis plus ſatisfait que je ne l'étois de ceux que m'inſpire Florizene: on peut, je crois, ſe trouver heureux de lui plaire, & d'être ſon époux: elle paroît charmée de la tendreſſe de ſa mere pour Stéphanie; depuis, ſurtout, que cette derniere a conſenti, vaincue par les inſtances de Madame de Céléria, à ne point s'en ſéparer, ſa fille ne ceſſe d'en faire l'éloge, & lui témoigne encore plus d'amitié, d'attentions & d'égards. L'obſcurité de la naiſſance de la belle Angloiſe afflige Mademoiſelle de Céléria, & même trop: elle en parle ſouvent; elle trouve que le rang le plus illuſtre lui étoit dû. Quant à la Marquiſe, qui penſe que la vraie grandeur eſt dans l'ame, elle ne deſire rien, dans

Stéphanie : elle a tout, à ſes yeux. Quelle charmante femme, que Madame de Céléria ! elle ne dit pas un mot, que la raiſon & le cœur ne doivent approuver. J'attends, avec impatience, votre retour, ou, du moins, de vos nouvelles. L'exécrable Comte, l'auteur des tourmens de Stéphanie, revient dans deux jours. Je ſerai informé exactement de l'heure de ſon arrivée : que n'eſt-ce, à l'inſtant, à l'inſtant même ! Je ne ſonge à cet homme, qu'avec une fureur que rien n'égale, que j'ai peine à contenir. Adieu, adieu, mon cher Dom Lope !

LETTRE XII.

De STÉPHANIE, *à* CLARENCE.

CLARENCE, CLARENCE ! n'accuſez point un cœur au déſeſpoir : ſes maux ont dû lui ôter le courage. Votre amitié le touche, l'attendrit, & l'auroit conſolé, s'il pouvoit l'être..... Trop de ſouvenirs affreux me pourſuivent.... C'eſt un pere, le pere le plus tendre & le plus malheureux que je pleure.....

Quel que ſoit mon ſort, puiſque mes jours vous ſont chers, je tâcherai d'en prendre ſoin : mais que, du moins, (ſéparée de vous-même, privée de tout), je jouiſſe de votre bonheur ! Les peines, que je vous cauſe, m'accablent. Hélas ! ſans moi, vous n'auriez jamais eu de larmes à verſer..... Quelques mots d'Almanza avoient un peu ſuſpendu ma douleur : lui-même a vu, ſans doute, que nous nous flattions en vain. Son

ſilence le prouve. Eh ! que peut eſpérer, pour moi, votre charmante amie ? ..... N'importe ! l'intérêt que je lui inſpire, ſes offres, & ſur-tout, ſes ſentimens me pénetrent. Uniſſez-vous à moi, pour qu'elle veuille recevoir mes regrets, & que mes refus ne me privent point de ſon amitié. J'ai de l'éloignement pour Paris, à proportion des plaiſirs qui s'y raſſemblent. Madame de Norſey, jolie, jeune, brillante, eſt faite pour eux : ma triſteſſe les troubleroit. Ma Patrie ne me reverra point : excepté pour Clarence, je n'y ſerois qu'un objet de compaſſion ou de curioſité. Votre ame & la mienne ſont faites pour aimer mieux ſouffrir éloignées l'une de l'autre, que de ſe rapprocher à ce prix. J'ai cédé (Dona Almanza elle-même l'a voulu) aux ſoins, aux attentions, aux égards, à l'amitié & aux inſtances d'une femme eſtimée, adorée de tous ceux qui la connoiſſent. Peut-être auſſi, que j'aurois cherché en vain à m'en défendre. Je ne ſais, mon amie, par quel charme funeſte je me ſens arrêtée dans ces

lieux témoins de mes plus cruelles infortunes : ils nourriſſent ma douleur, & je m'attache, de préférence, aux objets qui l'entretiennent.....

Cette lettre eſt commencée depuis hier : je l'ai, bien des fois, interrompue. Mes forces ne me permettent pas d'écrire longtems de ſuite. Je prolonge ainſi la douceur de m'entretenir avec vous. O mon amie! mon amie qu'allez-vous penſer de moi? Fernand Ximenès, un héros, l'appui de l'infortune, lui qui arracha Stéphanie & ſon pere à la mort, à la mort la plus effroyable, lui dont l'attente fut ſi cruellement trompée, trop généreux pour n'en avoir point eu de regrets; lui, à qui je dois tant, eh bien! je ne le vois qu'avec une contrainte, un ſaiſiſſement, un trouble pénible que je me reproche, & que je ne puis vous exprimer. Le jour affreux, la perte, hélas! trop certaine, que ſon aſpect me retrace, ſa douleur qu'il ne peut me cacher; tout, juſqu'aux ſentimens de la reconnoiſſance, me laiſſe à peine la force de le re-

cevoir, de l'entendre, de lui parler. Ce matin, il a accompagné, chez moi, la Marquiſe : je n'étois point prévenue. En la voyant, j'ai fait un cri. Je ſuis devenue tremblante, il m'a ſoutenue ; il me regardoit avec attendriſſement ; je n'ai pu retenir mes larmes. Une ſorte de fureur s'eſt peinte alors dans ſes yeux ; & il n'a pas tardé à nous quitter. S'il me croit ingrate, il eſt bien injuſte. Mais, moi, qu'ai-je fait, quand j'ai conſenti à demeurer avec Madame de Céléria ? Sans ceſſe je le verrai. Ah ! ma raiſon eſt affoiblie par tout ce que j'ai ſouffert .... A quel titre, Grand Dieu ! ſerois-je pour Florizene un objet d'envie ? Elle jouit de la tendreſſe des auteurs de ſes jours ; ils vivent ! .... ils vivent & la chériſſent ! Loin d'être telle qu'on l'a peinte à Madame de Norſey, elle paroît charmante à tous les yeux, & plus encore.... à ceux de Ximenès ; il l'aime, & elle lui eſt deſtinée : tout ſe réunit pour ſon bonheur. Moi, au contraire..... J'entends quelqu'un ; c'eſt elle.....

Ah ! mon Dieu ! dans quelle inquiétude me laiſſe la viſite de Florizene ! elle vient de me faire part de ſes craintes, avec une confiance, qu'aſſurément je ne croyois pas qu'elle eût en moi. A quoi tient donc la félicité ? Je vous parlois de la ſienne ; un moment l'a détruite ; la Marquiſe a été avertie (& Florizene l'a entendu), que, dans un lieu écarté, Fernand, qui ne croyoit avoir d'autres témoins que le Comte Félici lui avoit parlé du ton le plus menaçant, & que tous deux enſemble avoient pris le chemin d'un endroit encore plus ſolitaire. Florizene appréhende (& c'eſt-là ce qui l'occupe), qu'un duel avec ce Miniſtre, ne perde Fernand, ſans retour, dans l'eſprit du Roi. Ah ! mon amie, je ſuis ſure que c'eſt le Comte qui a tort. Ferdinand & Iſabelle ſont juſtes : mais, ô Ciel ! que mon libérateur vive, & qu'il ſoit heureux ! Quoi ! toujours craindre de nouveaux malheurs ? il en eſt donc encore pour moi ? Si Fernand ſuccomboit !..... Je ſuis née ſous l'aſtre

l'aſtre le plus funeſte; & l'intérêt qu'il doit m'inſpirer, me fait frémir pour ſes jours. Je ſuccombe à mes peines. Non; ma fatale exiſtence ne m'eſt plus qu'un poids inſupportable..... Pardonnez, pardonnez! mais, pourquoi ſuis-je condamnée à ſouffrir toujours? O Dieu! ô Dieu! que je n'implore plus qu'en tremblant, puiſſe, au moins, puiſſe le ſonge de cette nuit n'être pas un eſpoir trompeur!

Mon amie, je voyois Fernand, & je le voyois avec moins d'effroi. J'ignore comment nous nous ſommes trouvés tranſportés l'un & l'autre dans un antre ſouterrein, & affreux. Des ſpectres enſanglantés, des gouffres de feu, des bûchers couverts de reſtes palpitans, me pénétroient d'horreur. A chaque pas, de nouveaux abymes s'ouvroient devant moi; au riſque de ſa vie, il m'en préſervoit: j'étois prête à franchir le dernier. Florizene, Félici, paroiſſent armés de poignards, le regard furieux, l'air terrible. Sans que j'en ſentiſſe la cauſe, j'étois l'objet de leur rage, &

j'allois être leur victime. Fernand vole à mon secours ; tout disparoît, je reste seule ; une main invisible veut m'entraîner ; des gémissemens, des cris lugubres, des accens plaintifs se font entendre..... d'épaisses ténébres m'environnent : du fond de l'abyme, partent de longs soupirs, des sanglots ; la voix de mon pere m'appelle. *Viens, ma fille*, s'écrie-t-il ; *viens te refugier près de moi !* l'épouvante fait place aux mouvemens les plus doux ; mon cœur tressaille ; cette voix qui lui est si chere, l'attire & le console : mes maux se calment. Avec joie, je me précipite ; & le réveil me rend à la douleur. Adieu, mon amie. Fernand déjà blessé, peut-être..... ô mon pere ! vos ordres me sont sacrés : je n'aspire qu'à me réunir à vous.

LETTRE XIII.

De FERNAND XIMENÈS, *à Dom* LOPE.

QUELLE sera votre surprise ! quelle a été la mienne, & l'excès de ma joie ! Sidley..... Sidley, Dieu ! le pere de Stéphanie..... il respire ! & ce mystere, qu'il a fallu me découvrir, va vous être dévoilé.

Vous aurez partagé l'indignation qu'excitoit en mon ame jusqu'au nom de Félici : eh bien ! elle pouvoit encore s'accroître. J'étois chez le Roi, lorsqu'il y parut : à son aspect, une horreur inexprimable s'empara de mes sens, & l'obligation de la contraindre ne fit qu'augmenter la violence de mes transports. Hors de moi, prêt à les laisser éclater, & craignant moins de me perdre, que d'oublier le respect dû à la présence de Ferdinand, je sortis, &

eût pu la prévenir. Elle étoit déjà mourante, lorſque Félici s'étoit préſenté. Chaque jour, il avoit inſiſté en vain, pour être introduit. Une ſeule fois, il l'avoit vue; & elle avoit été effrayée de ſon aſpect, au point qu'il n'auroit oſé riſquer de la revoir. Ne pouvant découvrir qu'à elle ce qui intéreſſoit ſon pere, il avoit été contraint de partir, ſans qu'elle fût détrompée; mais il deſiroit ardemment qu'elle pût l'entendre. Ce ſera en votre préſence, ajouta-t-il; je ne prétends pas qu'il vous reſte la plus légere incertitude ſur les ſentimens d'un homme à qui vous avez ſemblé digne de garder un ſecret, d'où peut dépendre le ſort de Sidley, & qui l'eſt d'avoir Ximenès pour ami..... Lui, mon ami! lui, que j'ai ſoupçonné d'un crime! lui, que j'ai vu, lorſque je l'en accuſois, trembler de frayeur, plus que de colere! lui, je le ſais trop, qui ne m'aima dans aucun temps, & qui, ſans doute, ne ſe conſole d'une confiance forcée, l'ouvrage de la crainte, que par l'eſpoir de la vengeance! Penſe-t-il m'en impoſer?

N'importe, quelle que ſoit ſa haine, quels que ſoient ſes projets, je les dédaigne. Quelqu'inexplicable, lui dis-je, que ſoit votre conduite, auſſi coupable envers votre Souverain, qu'elle a penſé être funeſte à Stéphanie, ſon ſecret, que je reſpecte, & que rien n'auroit dû vous arracher, ne ſera point trahi par moi; mais je veux des preuves certaines de tout ce que vous venez de me révéler. Le moindre doute m'eût été inſupportable. Je vole avec lui chez Madame de Céléria, & fais demander à la belle Angloiſe quelques momens d'un entretien particulier. Stéphanie étoit alors avec la Marquiſe, & Dona Almanza : elle ne conſentit à nous voir, qu'en leur préſence. Cette réponſe fit héſiter Félici : mais moi, n'écoutant rien, ne me poſſédant plus, je m'élance & l'entraîne dans l'appartement de Stéphanie. Dans l'excès de mon égarement & de ma joie, je me précipite à ſes genoux : elle veut fuir. Arrêtez, m'écriai-je ! écoutez Félici..... Stéphanie, Stéphanie, ceſſez de

pleurer un pere !.... Mon pere, s'écrie-t-elle, Dieu !.... elle veut embraſſer mes genoux ; ô mon cher Dom Lope ! Elle tombe évanouie : Madame de Céléria veut en vain la ſecourir ; elle-même reſte ſans connoiſſance auprès de ſon amie, & de Dona Almanza, éperdue. Déchiré par cette ſcene touchante, tremblant pour leurs jours, je n'étois plus à moi. Félici appelle les femmes de la Marquiſe ; & mon agitation ne les ſurprit pas moins que l'état de leur maîtreſſe, & celui de Stéphanie.

Revenues à elles, impatientes d'interroger Félici & moi, bientôt elles firent diſparoître les témoins qui y mettoient obſtacle. Dieu ! ne me ſuis-je point trompée, s'écrie alors Stéphanie ? n'eſt-ce point une illuſion ? à qui dois-je la vie ? & ſes regards s'arrêterent ſur moi. Félici lui confirma l'heureuſe nouvelle que je venois lui apprendre. En l'écoutant, elle reſpiroit à peine, & ſembloit douter encore de ſon bonheur ; mais lorſqu'il lui remit la lettre de ſon pere, lorſquelle vit ſon écriture,

ſe ſaiſiſſant de cette lettre, d'une main tremblante, la poſant ſur ſon cœur, la couvrant de ſes baiſers, de ſes larmes, aſſurant Félici & moi, de ſa reconnoiſſance, priant Dona Almanza de ſe joindre à elle, ſe précipitant dans les bras de Madame de Célétia, dont les pleurs ſe mêloient aux ſiens, elle ne pouvoit ſuffire à tout ce qu'elle éprouvoit. Jamais, jamais il n'y eut de ſpectacle auſſi attendriſſant.

On convint enfin, lorſque Stéphanie fut plus calme, que ce ſecret demeureroit enſeveli juſqu'au jour où Félici pourroit avouer à Ferdinand ce qu'il avoit oſé entreprendre en faveur de Sidley. Mais, pouvez-vous concevoir que ce Miniſtre ambitieux, cruel & timide, en ſauvant le pere de Stéphanie, ſe ſoit expoſé lui-même ? Quoi ! l'humanité l'a emporté, en lui, ſur ſon propre intérêt ! Quel changement ! Stéphanie, ſans doute, eſt trop faite pour opérer un tel miracle : mais, Félici eſt-il digne d'être l'adorateur de ſes vertus ? Félici, ô Ciel ! oſeroit concevoir l'eſpérance

de lui plaire!.... Ah! Dom Lope, que votre ſageſſe, votre ſévérité peut-être, que vos conſeils me ſeroient utiles! rappellez ma raiſon, ſi toutefois ſon retour eſt poſſible. Non, non; laiſſez-moi plutôt m'ignorer moi-même; craignez d'éclairer tout à-fait mon cœur; gardez-vous de l'interroger, de le blâmer, ou de le plaindre, ſurtout de le croire prévenu. Vous me devez votre juſtice, pour l'objet de mon admiration. Si vous ne la partagiez point, ſi vous me laiſſiez entrevoir le moindre doute, enfin..... ſais-je, hélas! ce que je veux? Stéphanie, du moins, l'adorable Stéphanie ne verſe plus de larmes. Son pére vit; il exiſte loin d'elle; mais il n'a quitté l'Eſpagne, que pour y revenir dans des temps plus fortunés. J'ai vu ſa joie; elle a pénétré juſqu'au fond de mon ame; & ſon bonheur, le bonheur de Stéphanie, ne me ſuffiroit pas!.... Que dis-je? exauce-moi, ô Ciel! puiſſe, au prix de tout le mien, ſon repos n'être plus troublé! qu'au ſein du calme qui me fuit, des adorations qu'elle mé-

rite, ſes jours ſoient paiſibles, toujours heureux! & que moi ſeul.... Adieu, mon cher Dom Lope, adieu.

P. S. Je n'ai pas beſoin de vous dire que le ſecret de Sidley eſt le mien : à ce titre, vous y aviez des droits : votre ſilence, quoiqu'il me ſoit pénible, ne m'empêche point d'être juſte envers un ami.

LETTRE XIV.

De STÉPHANIE, à CLARENCE.

O BONHEUR ineſpéré!..... ô ma chere Clarence! mes yeux le reverront,... ſes bras paternels s'ouvriront encore à ſa fille! Ne me ſouhaitez plus rien;... qu'ils ſeroient inſenſibles ceux qui me plaindroient aujourd'hui! Richeſſes, grandeurs, titres vains, que je dédaigne, je vous poſſédai ſans vous appercevoir; je ne vous regrette point: qu'êtes-vous pour le cœur de Stéphanie, auprès de ce qu'elle retrouve? O vous, dont je reçus l'être, vous à qui je ſuis chere, ceſſez de vous accuſer; en vous conſervant à ma tendreſſe, vous avez tout fait pour moi: qu'ils ſoient à jamais anéantis de ma mémoire, ces inſtans ſi douloureux de votre infortune & de la mienne! Vous vivez! Clarence m'aime. Le duel de Fernand n'étoit qu'une fauſſe alarme: l'avenir le plus

fortuné s'ouvre à mes regards satisfaits. Mon amie, apprenez mon bonheur à Madame de Norsey : elle y prendra part ; &, s'il se peut, cette idée l'augmente. Les soins d'Almanza, de son vertueux époux, leur tendre intérêt, les bontés de Madame de Céléria, votre amitié, que d'obligations, dont je veux garder un souvenir éternel ! Il semble que mon cœur soit plus sensible encore depuis qu'il est heureux. Je ne puis trop vous entretenir de Madame de Céléria : elle a ressenti, autant que moi, & mes tourmens & ma joie. Je ne sais si je me trompe ? mais quelques mots échappés pourroient me faire craindre qu'elle ne soupçonnât Sidley & sa fille, de n'être point ce qu'ils veulent paroître. Je vous dirai plus : elle semble renfermer quelque secret ; son cœur n'est point tranquille. Quoique sa tristesse ait disparu avec mes chagrins, son agitation se décele aux yeux de l'amitié. Lorsque nous sommes seules, je la vois garder le silence, avec effort : je crois voir qu'elle auroit plus de peine encore à le

rompre. Je me tais : j'attends qu'elle me donne ſa confiance ; du moins, je la mériterai. Ah ! mon amie, s'il ſe pouvoit que Florizene eût toutes les vertus de ſa mere, que Fernand ſeroit heureux ! Si ſon attendriſſement & celui de Madame de Célétia ont pu ajouter en moi à l'impreſſion & au trouble des momens les plus doux de ma vie, j'aurois tort de m'en étonner : je dois m'en applaudir. Pourquoi donc ne ſuis-je pas auſſi juſte envers Félici ? La lettre de mon pere, que je vous envoie, qui m'a été remiſe par ce Miniſtre, & qui va vous inſtruire de tout, vous apprendra de quel bien je lui ſuis redevable : cependant, faut-il vous l'avouer ? je me ſens pour lui un éloignement dont la cauſe m'eſt inconnue, que je me reproche, & dont je voudrois pouvoir me rendre compte. Pardonnez-moi le déſeſpoir de ma derniere lettre ; oubliez tous mes torts, mes dangers, mes maux, tout ce qui vous affligea : livrons-nous aux délices du préſent, aux plaiſirs de l'eſpoir, & à la douceur de nous aimer.

P. S. Vous me renverrez, ma chere Clarence, ces caracteres ſacrés que je vous confie : mon cœur vous les redemande.

Lettre de Milord ROSEMONT, *envoyée à* CLARENCE *par* STÉPHANIE.

JE ſerai libre, & peut-être déjà loin de vous, ... loin de vous, ma fille! lorſque vous recevrez ma lettre. Je dois tout à Félici : c'eſt lui qui brife mes chaînes; c'eſt lui qui vous rend un pere.... Dans quelque climat que me tranſporte ma deſtinée, vous ne ſortirez jamais de mon cœur; & revenir digne du vôtre, eſt l'unique eſpoir qui ſoutiendra ma vie..... Stéphanie, raſſurez-vous; rien ne pourra m'abattre. C'eſt ma tendreſſe même qui vous répond de mon courage. Le bruit de ma mort va ſe répandre; & les regrets que vous donnerez à mon départ, le confirmeront. Il eſt néceſſaire qu'on croie que je ne ſuis plus : ſans cela, j'expoſerois celui à qui je dois

ma délivrance. Je quitte le nom de Sidley ; & je ne reprendrai le mien, qu'après avoir fait oublier mes égaremens. Ma fille, ma tranquillité ne peut renaître qu'avec ma gloire. Félici ignore qui je ſuis, & me diſtingue. Cette conduite eſt noble ; c'eſt à la mienne à juſtifier ſon opinion. Ne vous affligez point : votre ami vous en conjure ; le pere le plus tendre vous l'ordonne. Vivez tranquille, heureuſe !... Je ne vous ai coûté que trop de larmes ; & cette affreuſe idée.... Ma priſon s'ouvre : Félici paroît ; l'heure de s'éloigner eſt venue : mes forces m'abandonnent..... Stéphanie, ma fille, ma chere Stéphanie, adieu !

N. B. A cette lettre, deux autres étoient jointes du même Milord Roſemont pour Dona Almanza & ſon époux ; & elles étoient remplies de remercimens, ainſi que des recommandations les plus touchantes, concernant une fille adorée.

LETTRE XV.

De Dom LOPE, *à* FERNAND XIMENÈS.

VOUS me rendez juſtice : je ne puis jamais vous oublier : deux mots vous expliqueront mon ſilence & ma conduite. J'ai voulu que vous me cruſſiez errant ; on vous l'a mandé par mon ordre. Je vous ai trompé, mon cher Ximenès ! j'étois malade, & dangereuſement ; c'eſt ce que je craignois de vous dire : mais mon état paſſé n'eſt rien ; c'eſt celui de votre ame qui m'occupe. Vos lettres m'ont pénétré d'admiration pour Stéphanie. Ses vertus, ſes malheurs, ſes dangers, m'ont vivement ému : j'ai reſſenti vos impreſſions ; mais combien je tremble qu'elles ne deviennent dangereuſes pour votre repos, pour le ſien même !... En vain je m'impoſerois avec vous une contrainte qui n'eſt pas faite pour notre amitié. Vous ne vous êtes pas flatté, ſans

doute, que je vous aidaſſe à prolonger votre erreur. Que dis-je?... O Ximenès! elle eſt déjà détruite; & s'il ſe peut que vous vous diſſimuliez votre penchant, ce n'eſt que pour échapper à la peine de le combattre : car, plus l'objet en eſt digne, & plus vous vous devez cet effort.

Eh ! qu'oſeriez-vous attendre d'une paſſion que l'honneur vous oblige à renfermer toujours? Stéphanie, obſcure, mais vertueuſe, mérite vos égards, vos reſpects. L'aveu de votre amour vous aviliroit à ſes yeux; ou, ſi elle avoit le malheur d'y répondre, il rempliroit ſa vie d'amertume, d'opprobre peut-être. Non, vous ne l'avez point ſauvée, pour la perdre. Malgré la violence de vos paſſions, je connois votre délicateſſe : vous jouirez de vos ſacrifices; & ils vous ſeront moins pénibles que le remord. Je tremblerois, pour Stéphanie, ſi je vous eſtimois moins : mais je ne vous ſoupçonnerai jamais d'avoir eu, un ſeul inſtant, le projet de la ſéduire. Craignez cependant que votre cœur ne vous égare :

hâtez-vous d'y deſcendre. Bientôt, peut-être, il ne ſeroit plus tems. Ne me dites point que je m'alarme trop. Non, mon ami, vous n'êtes plus le même. Votre gaieté a diſparu. Le déſordre de vos lettres ne fait que s'accroître ; le nom de Stéphanie y revient ſans ceſſe : à peine vous prononcez celui de Florizene. Quoiqu'elle ſoit jeune & belle, quoique vous en conveniez, le moment qui doit vous unir l'un à l'autre, vous effraie. Vous le ſouhaitiez, avant de connoître Stéphanie. Eh ! quoi ! vous tromperiez-vous au point de ne pas lui attribuer le changement qui s'eſt fait en vous ? Juſqu'à votre extrême amitié pour Madame de Céléria, Stéphanie en eſt devenue le motif, & vous ne louez ſa fille, une ſeule fois, que parce qu'elle vous a fait l'éloge de ſa rivale.

Mais, quelque impreſſion qu'ait dû produire la ſituation ſi cruelle & ſi touchante où elle s'eſt offerte à vos yeux, une autre a ſur vous des droits. Quand Stéphanie joindroit aux charmes de la figure & à la

ſenſibilité, toutes les perfections du caractere ; quand les caprices du ſort n'auroient point mis, entre ſon état & le vôtre, une diſproportion inſurmontable ; fût-elle, en un mot, votre égale, &, par ſon origine, dans le cas de pouvoir prétendre à l'hymen de Ximenès, l'unique héritier, ſi ce n'eſt du rang ſuprême qu'occupoient ſes ancêtres, au moins de leur nom illuſtre, digne de la faveur & de l'amitié de ſon Souverain, & que les plus grands de l'Eſpagne voient encore au-deſſus d'eux ; quand il ſe pourroit, dis-je, que, ſans s'abaiſſer, il osât faire ce nouveau choix, ſes engagémens, ſa parole, ſa probité, les ordres d'un pere, la volonté du Monarque, tout lui preſcriroit d'immoler ſes vœux les plus doux. Voilà ce qu'en vous conſultant, vous vous direz. Nul eſpoir alors ne vous reſtera : & qu'eſt-ce qu'un amour qui ne peut, qui ne doit jamais être heureux ? Que d'infortunés il feroit, ſi la Marquiſe ou Florizene en avoient le moindre ſoupçon ! Leur bonheur ſeroit détruit. Vous deſirez que Stéphanie

jouiſſe du ſort qu'elle mérite : eh ! bien ! vous lui enleveriez un appui précieux, des amies qui lui ſont cheres ; &, ſi elle ſe conſoloit de cette perte, ou des peines qu'elle cauſeroit, ingrate envers ſes bienfaitrices, elle ne mériteroit plus que vos mépris.

Je ne vous cache point, que je déſapprouve votre conduite envers Félici. Sa lâcheté vous répond de ſa diſcrétion ; mais, s'il avoit eu quelque courage, ce duel vous perdoit. Le Cardinal, quoiqu'il vous eſtime, ſe ſeroit déclaré pour celui dont l'élévation eſt ſon ouvrage : Iſabelle eſt leur protectrice ; & Ferdinand lui-même auroit ſoutenu ſon Miniſtre, & ſacrifié ſon Favori. On n'eſt point délateur, on ſert ſa patrie, lorſqu'on apprend à celui qui gouverne, le mal qui ſe commet en ſon nom, les abus qu'il ignore, & ſur-tout, les crimes qu'il doit punir. Ximenès, voyez juſqu'où la paſſion entraîne, à quel point elle aveugle ! Dans toute autre circonſtance, la honte de combattre un ennemi ſi peu digne de vous, auroit commandé à votre reſſentiment, &

même à votre valeur : mais le plaiſir d'embraſſer la vengeance du pere de Stéphanie, a fermé vos yeux à tout le reſte ; &, pour la premiere fois, le reſpect dû à votre maître ne vous a point arrêté. Je n'ajoute plus qu'un mot. Vous fûtes le libérateur de Stéphanie ; & vous eûtes, alors, des droits à l'admiration. Ne démentez donc point le caractere le plus généreux & le plus noble. Son bonheur vous intéreſſe ; mais c'eſt ſa gloire, ſur-tout, qu'il faut aimer.

Adieu. Je travaille à rétablir ma ſanté, & à finir mes affaires, pour me rapprocher plutôt de vous.

LETTRE XVI.

De STÉPHANIE, *à* CLARENCE.

QUEL eſt donc l'empire de l'amour ? Eſt-il vrai, eſt-il bien vrai, mon amie, qu'il ſoit impoſſible de s'en défendre ? .... O ſentimens de la nature & de l'amitié ! aimable dépendance ! devoirs, les premiers des plaiſirs ! vous ſeuls enchanterez ma vie ; jamais, jamais mon cœur ne veut appartenir qu'à vous..... Puiſſions-nous, ô ma chere Clarence, puiſſions-nous éviter cette paſſion redoutable qui ſoumet les ames les plus fieres, déchire les plus ſenſibles, & commande à la raiſon même ! Ce que je viens d'apprendre ne le prouve que trop, & l'on m'a permis de vous le confier.

La Marquiſe enfin m'a ouvert ſon ame, ou plutôt, la circonſtance lui a arraché le ſecret inattendu, l'aveu pénible qui coûtoit à ſa délicateſſe, quoiqu'il ne lui ôte point

ſes droits à l'eſtime. J'avois donné à raccommoder un bracelet, ſur lequel eſt le portrait de mon pere. L'ouvrier ſe trompe, & le rapporte à Madame de Céléria, qui s'en empare avec précipitation. Il la quitte; elle reſte ſeule : j'arrive. Elle rêvoit trop profondément, pour m'appercevoir. Ses yeux étoient fixés ſur ce portrait. O Roſemont! Roſemont! diſoit-elle en ſoupirant... Elle me voit, s'arrête, rougit, s'embarraſſe. Ma ſurpriſe augmente ſon trouble. Nous gardons le ſilence. Je le romps la premiere. Quoi! Madame, m'écriai-je! quoi! Roſemont vous eſt connu. Il ne l'eſt, ici, que de moi ſeule, me répond la Marquiſe : ma chere Stéphanie ne m'en demandez pas davantage. Cependant, ſon cœur oppreſſé, après bien des combats, fut vaincu par mes alarmes & mes inſtances. Combien je dus être touchée! combien vous le ſerez vous-même! Oui, je veux qu'elle vous ſoit chere, autant qu'elle en eſt digne. Eh! que ne réunit-elle point? La plus belle ame, une figure charmante, l'eſprit

l'esprit qu'on voudroit avoir pour soi. A sa fraîcheur, on ne lui donneroit que vingt-cinq ans. Quoiqu'Espagnole, elle est blonde: ses yeux sont d'une douceur intéressante; ils annoncent celle de son caractere : ses chagrins n'ont pu en altérer l'égalité parfaite. Ce n'est, ni à son rang, ni même à la faveur d'Isabelle, qui la préfere à toutes les femmes de sa Cour, qu'elle doit la considération dont elle jouit. Ce n'est que par des vertus, qu'on obtient ses regards. Malgré la haute naissance de Fernand, son mérite seul lui a fait desirer de le voir l'époux de sa fille; & la plus sincere amitié les unit.

Malgré tant de droits au bonheur, sa naissance affligea le Duc de Médina, dont elle est fille. Dès cet instant, sa destinée ne fut point heureuse. Il avoit un héritier de son nom, & ne desiroit point d'autre enfant. Pour empêcher qu'elle ne partageât les biens de ce fils, l'unique objet de sa tendresse, elle fut condamnée à prendre le voile, & renfermée, dès sa plus tendre

jeuneſſe, dans un cloître, où elle voyoit, à peine, les auteurs de ſes jours. Son éloignement pour le ſacrifice qu'ils exigeoient, l'aveu qu'elle en fit, rien ne put ébranler une réſolution dont elle gémiſſoit, ſans eſpoir de la changer. Son frere, déjà trop honnête pour balancer entre un vil intérêt & l'eſtime de ſoi, joignit ſes inſtances aux ſiennes : elles furent même plus vives, & n'obtinrent pas davantage. Ce procédé rendit à ſa ſœur le courage de s'immoler à ſa fortune. Elle étoit dans ces nobles diſpoſitions, lorſqu'une priſe d'habit, qui attira preſque toute la Cour dans l'aſyle où elle alloit être immolée, y conduiſit le Marquis de Céléria. Quoiqu'il fût déjà vieux, & qu'elle fût exceſſivement jeune, ſa beauté lui fit une vive impreſſion. Il fut touché de ſon ſort. Il étoit veuf, jouiſſoit de revenus immenſes, & n'avoit point d'enfans. Il demanda en mariage Mademoiſelle de Médina, ſe hâtant d'ajouter, que non-ſeulement il ne vouloit point de dot, mais qu'il renonceroit, par ſon contrat de ma-

riage, à toute eſpérance pour l'avenir. Son pere héſita quelque tems : il ne trouvoit pas la maiſon de Céléria aſſez anciennement illuſtrée. Cependant l'alliance du Marquis étoit honorable; il joignoit aux premieres dignités de l'Etat, les plus riches poſſeſſions; & ces avantages parvinrent à déterminer le Duc. Je ne ſais point ces faits de la Marquiſe : elle reſpecte trop la mémoire de ſon pere, pour que je puiſſe les tenir d'elle. Voici ſon récit qui commence : ce n'eſt plus moi, c'eſt elle qui va parler.

« Je n'avois pas treize ans, lorſque j'épouſai M. de Céléria, & il en avoit plus de ſoixante. Ses procédés durent faire diſparoître ſon âge à mes yeux. Hélas ! ma chere Stéphanie, m'eſtimerez-vous encore ? La reconnoiſſance, l'amitié, le devoir, rien ne put me garantir d'un ſentiment trop expié, toujours malheureux, encore à préſent, vainqueur de ma raiſon, que le ſilence, le repentir même ont accru, & qui ne s'éteindra qu'avec moi. Vous me rendez du moins la juſtice d'être ſûre que

l'objet de cette paſſion l'ignore. Je vous dirai plus ; il ne chercha point à la faire naître ; il ne l'a point apperçue ; il ne m'aima jamais ; & ſon nom ajoutera encore à votre ſurpriſe.

Quelques années après mon mariage, une indiſpoſition de M. de Céléria l'obligea de partir pour les eaux : je l'accompagnai ; ce fut à Spa que nous allâmes. Les plaiſirs, les fêtes s'y ſuccédoient : la meilleure compagnie y étoit raſſemblée. Pluſieurs Anglois y vinrent. Le plus aimable de tous, ... l'ennemi de mon repos, ... Roſemont enfin..... La Marquiſe ne put continuer ; ſes yeux ſe remplirent de larmes : elle me ſerra contre ſon ſein ; & notre attendriſſement fut égal. Votre pere, reprit enfin Madame de Céléria, avoit alors vingt-ſix ans, l'extérieur le plus noble, le plus aimable, & je ne ſais quel art de plaire. Ses qualités, malgré ſon inconduite, à laquelle j'étois loin de croire, acheverent de troubler ma raiſon : il ne me reſta que celle de m'armer, avec lui, du dehors le plus froid,

Qu'il en étoit bien vengé par mon cœur! Je n'avois d'autre idée que la ſienne. Son éloge, que je ſouhaitois toujours, me rendoit interdite : ſon nom, que je ne prononçois qu'en tremblant, étoit ſans ceſſe prêt à m'échapper. Quelque tems, une jalouſie ſans objet, me fit éprouver des tourmens affreux : bientôt une rivale y vint mettre le comble (il étoit déjà veuf). Trop malheureuſe pour ne pas devenir injuſte, je le trouvai auſſi coupable, que s'il avoit lu dans mon ame : je ne le traitai plus qu'avec dédain. Quelquefois je m'abuſois au point de croire qu'il en étoit déſeſpéré; alors je m'accuſois; alors je deſirois ſon indifférence; & elle m'accabloit. La préſence de M. de Céléria, ſes ſoins, ſes attentions, ſon eſtime pour moi, achevoient de me confondre. En vain j'étois pourſuivie par le remord : mes combats ne tournoient qu'à ma honte, & qu'au triomphe de Roſemont. Avec quelle amertume je ſentis qu'il étoit devenu le maître de ma deſtinée!... O Stéphanie?.... s'il m'avoit aimée.....

j'aurois eu le courage de fuir, d'embraſſer ce moyen de conſerver ma gloire; mais il m'en auroit plus coûté, que pour ceſſer de vivre. La ſaiſon des eaux finit; & il fallut partir : je crus qu'on m'arrachoit à tout. J'emportai ſon image, & ne retrouvai pas le repos. Douze ans depuis ſe ſont écoulés : mais hélas ! le tems peut tout détruire, hors mon malheureux amour. Malgré ma volonté, entraînée par mon cœur, je n'ai vu perſonne qui ait pu me parler de Roſemont, ſans m'informer de ſon ſort. Je vous aimois, je vous admirois avant de vous connoître. Inſtruite de ſes égaremens & de votre conduite, loin de vous, je partageois vos peines. Excepté votre ſéjour en Eſpagne, & ſes derniers malheurs, je n'ignorois rien de ce qui vous intéreſſoit l'un & l'autre. Jugez ſi j'ai pu méconnoître Sidley, lorſque je l'ai revu avec vous, dans quel moment, ô Ciel ! concevez mon trouble, mes alarmes; concevez, ma chere Stéphanie, quelle a dû être ma tendreſſe pour ſa fille ! Sans vous,

aurois-je pu ſurvivre au bruit de ſa mort? J'ai gardé votre ſecret : renfermez le mien. dans l'univers, il n'eſt connu que de vous. Aimez-moi, plaignez-moi; &, s'il ſe peut, ne m'eſtimez pas moins ».

Moi, Clarence, moi l'eſtimer moins! Ses combats, ſon repentir, ſes remords, les reproches éternels qu'elle s'eſt faits; tout, juſqu'à la conſtance de ſon ſentiment, me prouve quelle eſt ſa vertu. Eh! qui ſait ſi mon pere ne l'adoroit pas en ſecret? Peut-être que, ſans le courage qu'elle a eu de lui paroître inſenſible, il ſe ſeroit trouvé bien malheureux de ne pouvoir être à elle: mais il la reſpectoit trop, pour oſer le lui dire. Mon amie, s'il n'étoit point ſans fortune; s'il étoit poſſible qu'un jour..... Veille, ô Dieu! ſur celui que ta bonté daigna me rendre! Que bientôt je puiſſe me précipiter à ſes genoux, & dans les bras de Clarence! que je les revoie! que la tranquillité de Madame de Céléria renaiſſe, & que tout ce qui eſt eſtimable ſoit heureux!

LETTRE XVII.

De FERNAND XIMENÈS, *à Dom* LOPE.

CRUEL ami, vous étiez malade, & je l'ignorois ! Vous me cachiez votre état : pourquoi m'avoir éclairé ſur le mien ?.... Qu'avez-vous fait ? Qu'oſiez-vous donc en attendre ?.... Le voilà diſſipé, ce nuage qu'un reſte de raiſon épaiſſiſſoit ſur mes yeux. Jouiſſez, s'il ſe peut, de votre barbare franchiſe, mais ſans nul eſpoir. J'adore Stéphanie : vous m'avez forcé à me l'avouer. Oui, j'atteſte le Ciel, l'amour, & l'honneur, & vous-même, de garder juſqu'à la mort, le premier ſentiment qui maîtriſa mon ame, le ſeul dont elle pouvoit s'enorgueillir, & qu'enfin je rougis d'avoir voulu méconnoître.

Stéphanie obſcure, dites-vous ! Ah ! dans votre opinion, comme dans la mienne, ſa

vertu l'éleve au-deſſus de tout. Si l'un de nous deux étoit peu digne de l'autre, ce ne ſeroit pas elle. Que me parlez-vous de reſpects & d'égards ? O tribut trop foible ! c'eſt le culte le plus pur qui lui eſt dû. Que craindriez-vous pour elle, quand vous m'eſtimeriez moins ?..... A-t-on beſoin de vertu, lorſqu'on eſt animé par la ſienne ? Elle n'eſt, hélas ! que trop gardée par ſon indifférence : elle l'eſt encore par mon amour. Sachez que les ſentimens qu'elle inſpire, s'ils pouvoient naître dans une ame commune, de ce moment, la rendroient capable de toutes les privations & de tous les ſacrifices. Puiſque ma deſtinée me condamne à n'aimer qu'elle, & à m'enchaîner ailleurs ; puiſque tel eſt mon ſort, je vivrai malheureux ; mais..... je tiendrai mes ſermens ; je le veux, j'en aurai la force : pour la mériter, cet effort m'eſt poſſible. Eh ! quel autre motif auroit-il ? Mon cœur a-t-il choiſi Florizene ? ceſſerois-je d'être fils reſpectueux ou ſujet fidele, en demandant à un pere & à mon Souve-

rain, de me priver de la vie, plutôt que de la rendre à jamais infortunée. Ne m'opposez point le rang de mes aïeux. Sans les vertus qui en ont transmis la mémoire, leur nom, quel qu'il soit, seroit tombé dans l'oubli. Sans ces mêmes vertus, croyez-vous, Dom Lope, que je me fisse gloire d'en descendre? Ils revivent dignement en moi, lorsque j'aime un objet estimable. Les titres de Stéphanie sont les plus beaux de tous. Elle est bien plus que mon égale: à qui n'est-elle pas supérieure?

L'aveu d'un amour aussi vrai que le mien, n'exciteroit point sa colere, ne me dégraderoit point à ses yeux: s'il parvenoit un jour à la fléchir, l'opprobre, dites-vous, l'opprobre & le malheur seroient son partage. Dom Lope le penseroit! lui!.... Non; dans mes bras même, elle seroit respectable, vertueuse, divinisée par son amant. Rien, rien ne peut l'avilir: une foiblesse n'est pas faite pour elle; un sentiment honore, & jusqu'à sa défaite.... Que dis-je? ô Ciel! je m'égare: où m'em-

portent le trouble, le délire, le désordre de mon cœur ? Ah ! je respecterai le repos dont elle jouit, son innocence qui l'embellit encore. Elle ne soupçonnera point ce qu'il m'en coûte, pour lui cacher mes tourmens. Sa félicité, le bonheur de la voir, me feront supporter mes peines : je crois pouvoir en répondre. Je me sens le courage de m'unir à la fille de Madame de Céléria. Stéphanie loge avec elle ; l'amitié les rassemble : je ne serai pas tout-à-fait malheureux. Que sa sécurité est touchante, depuis que l'auteur de ses jours lui est rendu ! Elle n'imagine point avoir à craindre du sort, quelque infortune que ce puisse être. Si, dans sa patrie, il existoit un mortel assez heureux, pour lui coûter le moindre regret, son ame pourroit-elle être aussi paisible ? Qu'il seroit digne d'envie, l'être que Stéphanie daigneroit distinguer ! Vous êtes loin de vous faire une idée de l'intervalle immense qui est entr'elle, & tout ce que vous avez pu voir. Vous l'ai-je donc peinte assez mal, pour que vous m'en

parliez avec ce ſang-froid inconcevable, cet odieux flegme eſpagnol, qui regne dans votre lettre, & qui m'a révolté ? Plutôt que d'être ſi injuſte envers elle, oubliez-moi; ne me répondez point.... Ah ! pardonnez, mon ami, pardonnez ! je ſuis trop à plaindre, pour que vous me trouviez coupable. Vous me ſerez toujours cher, même en me déſeſpérant. Juſqu'à la contrainte de votre ſtyle, me prouve que ce n'eſt point votre cœur que vous avez conſulté, en m'écrivant ainſi : écoutez-le plus à l'avenir. Alors, vous m'approuverez autant d'avoir voulu venger le pere de Stéphanie, que de les avoir ſauvés l'un & l'autre. Hélas ! rien n'eſt à craindre pour moi, que le malheur : un ſentiment juſte y peut conduire, ſans, pour cela, avoir moins de droits à l'eſtime.

Adieu, adieu, mon cher Dom Lope; revenez, portez-vous mieux; donnez-moi de vos nouvelles. L'amour, même le plus violent, ne peut affoiblir mon amitié pour vous.

LETTRE XVIII.

De FLORIZÈNE, *à* ELÉONORE.

NOUS ſommes unies par la conformité des penchans, celle des opinions, les liens du ſang, & une foule de confidences, qui nous répondent l'une de l'autre. Soyez donc la ſeule dépoſitaire du trouble qui m'agite. Eléonore, votre diſcrétion m'a été prouvée; & plus que jamais, ma confiance va vous l'être. Mon ame eſt en proie à des chagrins auxquels perſonne n'a dû, moins que moi, s'attendre: ils s'aigriſſent, en proportion du dédain que j'ai pour l'objet qui les cauſe. Eh! qui, à ma place, ne ſeroit révoltée? Tout ce que j'apperçois, tout ce que j'entends, a droit de me confondre, & de m'indigner: tout, juſqu'au ſort, m'eſt devenu contraire. Cette Angloiſe, qui tombe des nues, qu'on croit une merveille, ſur le rapport de je ne ſais

quel obſcur Almanza, cette inconnue, pour qui l'on ſe paſſionne, parce qu'on lui a vu diſputer un pere, ſans doute coupable, à des exécuteurs de la juſtice; cette Stéphanie enfin, que vous avez laiſſée prête à mourir, eſt guérie, conſolée, triomphante, traitée dans cette maiſon auſſi bien que moi-même, plus chere peut-être à Madame de Céléria, que ſa propre fille! & (ſerois-je juſques-là compromiſe?) Ximenès, ou je me trompe fort, Ximenès ne la voit point avec indifférence! ô comble d'abaiſſement!... puis-je, hélas! puis-je en douter? ſur-tout qu'il ne ſe flatte point que ce ſoit mon cœur qui m'ait éclairée. Je le ſuis par mon orgueil; & peut-être que les tourmens de l'amour outragé n'approchent point de ceux que j'endure. Je vous étonne! vous avez dû croire que Ximenès m'étoit cher; je ne lui conteſte point ſes avantages ſur les autres hommes. On veut qu'il ſoit mieux fait, plus charmant, plus magnifique, plus aimable qu'aucun d'eux: eh bien! j'y conſens; mais, que m'importe? je n'ai vu en

lui qu'un époux, dont la maiſon poſſéda le trône : je n'y ai vu que la haute faveur dont il jouit, & qui doit un jour l'élever à tout. Apprenez, Eléonore, apprenez que mon cœur, moins ambitieux, moins ſupérieur aux foibleſſes du ſentiment, lui auroit préféré cet éternel admirateur de ma mere, ce Chevalier de Roſenne, ce jeune François, qui, dit-on, ne cédoit en agrémens qu'à Ximenès, qui m'intéreſſoit plus, qui me plaiſoit davantage, qui excitoit moins d'enthouſiaſme, & dont l'éloge n'étoit pas ſi continuel, qu'il pût me devenir inſupportable. Ce n'eſt donc point le rôle honteux d'une rivale déſeſpérée que j'accepte aujourd'hui. De pareilles douleurs m'humilieroient trop : on dit que celles qui naiſſent de la ſenſibilité, ont un charme qui les fait adoucir. Pour moi, rien ne me conſole ; ce n'eſt que l'eſpoir de la vengeance qui me ſoutient : c'eſt elle ſeule qui me donne la force de diſſimuler ce que je ſouffre. Je me contrains au point de louer ſans ceſſe cette étrangere, dont je n'ai pas encore apperçu

les perfections. La laideur vaudroit mieux que ſa maniere d'être bien. La régularité de ſes traits forme un enſemble trop exact. Ses cheveux noirs ſont plantés avec une ſymmétrie dont l'œil ſe laſſe; ſon teint eſt d'une blancheur outrée; ſes couleurs ſont trop tendres pour une brune : ſa taille eſt trop à l'Angloiſe. On trouve le ſon de ſa voix d'une douceur enchantereſſe; il n'eſt que foible. Son naturel prétendu eſt le comble de l'art : ſon eſprit n'eſt que l'habitude de voir des gens qui en ont : ſa ſenſibilité eſt de l'autre ſiecle. Elle chante & danſe, comme ſi c'étoit ſon métier : que ſait-on ? peut-être..... Enfin, les apparences, mon éloignement pour elle, tout m'aſſure qu'elle n'eſt point faite pour habiter cette maiſon; & il ne faut point que je le témoigne; je ſerois ſuſpecte; on me croiroit jalouſe de la tendreſſe inconcevable que Madame de Célétia lui marque, ou des empreſſemens plus déplacés encore de Ximenès! C'eſt à vous que j'ai recours. Peignez ſa figure; non comme on la voit

ici, mais comme nous la voyons enſemble. Je vous contrarierai, pour que vous inſiſtiez. Paroiſſez inquiete des bruits qui ſe répandent ſur ſa conduite & ſa naiſſance : ayez l'air d'avoir entendu dire qu'elle a eu quelque intrigue en Angleterre, qu'elle n'eſt point faite pour les cercles choiſis où on l'a tranſplantée : tout cela doit être. Plaignez-la, excuſez-la ; l'impreſſion n'en ſera que plus sûre : inſenſiblement elle produira ſon effet ; il ne s'agit que de ſavoir l'attendre, & de la bien préparer. En ne précipitant rien, on n'échoue jamais. Vous ſentez que je vous ferai des reproches, de croire & de répéter des fables : conſeillez-moi alors de l'étudier davantage, & de chercher à la connoître mieux. Ce ſera la cenſure indirecte de ce qui m'entoure, & peut-être ne ſera-t-elle pas inutile : parlez ſur-tout à mon pere. Quoiqu'elle ſoit parvenue à l'enchanter lui-même, ſon adoration pour moi vous eſt connue. Faites-lui entendre que Stéphanie éloigne, de la fille la plus tendre, une mere que vous avez

peine à reconnoître, depuis l'arrivée de cette petite perſonne ; &, ſi ces moyens doux ne réuſſiſſoient pas, il en eſt d'autres..... La gaieté de Stéphanie, celle de ma mere ; la joie de Fernand, car il en eſt au point de reſſentir tout ce qui l'affecte, leur ſatisfaction me fait croire que Sidley ne s'eſt point donné la mort ; qu'il s'eſt évadé, qu'ils en ont la certitude ; & pluſieurs circonſtances réunies me confirment dans cette opinion. S'il étoit vrai, ſi je parvenois à le ſavoir, Stéphanie pourroit être forcée à rentrer dans l'obſcurité qui lui convient. J'ai un projet ; &, par exemple, tout reſſentiment à part, ne ſeroit-ce pas ſervir le Ciel, que de livrer un impie aux interpretes de ſa loi ? Que vous dirai-je, en un mot ? fallût-il me porter à toutes les extrémités, pour n'entendre plus prononcer le nom de Stéphanie, pour qu'elle diſparoiſſe de devant mes yeux ; rien ne m'arrêtera. Il eſt important que vous tâchiez de pénétrer quels ſont les ſentimens de votre oncle pour cette maudite Angloiſe. Cet

oncle, ce farouche Comte Félici, entraîné, tout comme un autre, vers elle, tombera dans votre dépendance, ſi vous devenez maîtreſſe de ſon ſecret : on ne parvient à avoir de l'empire ſur ceux qui lui reſſemblent, qu'en les enchaînant par leur intérêt. Sous le maſque d'une gaieté continuelle, je réfléchis plus qu'on ne croit. A dix-huit ans, j'ai déjà beaucoup obſervé. Mettez à profit, pour vous-même, mes découvertes : ſecondez-moi. Je ne doute point de votre zele ; je l'attends de votre amitié. Huit jours encore à ſouhaiter votre retour, vont me paroître bien longs. Parlez, avant que je vous aie vue, afin qu'on ne ſoupçonne point notre intelligence. Débutez par vous plaindre à Ximenès, de la préférence que je donne, ſur vous, à Stéphanie. Ne m'aviliſſez pas au point de laiſſer appercevoir que vous ayez la moindre alarme, ou que j'aie le moindre doute, ſur ce qu'elle lui inſpire ; dites, au contraire, à ma rivale que Fernand m'aime avec une ardeur inexprimable : & que ne puis-je être

sûre qu'elle l'adore, pour que, dans ce moment, ſon ſupplice, s'il ſe peut, ſurpaſſe le mien ! Enfin, ma chere Eléonore, faiſons juſtice. Adieu, comptez ſur moi à jamais.

P. S. Une Auguſtine, femme-de-chambre de Stéphanie, qui ſe croit impénétrable, a cependant laiſſé échapper le nom de la meilleure amie de ſa maîtreſſe. En m'informant de ce qu'eſt cette autre Angloiſe qu'on appelle Clarence, je pourrai apprendre quelque choſe de ce que je deſire ſavoir.

LETTRE XIX.

De CLARENCE, à STÉPHANIE.

NON, ma chere Stéphanie, non, il il n'eſt point ſorti de votre cœur, ce ſecret ſi cher, lorſqu'il a paſſé dans le mien : votre confiance en eſt la preuve; & je croirois vous offenſer, en vous jurant de renfermer juſqu'à ma joie extrême : ô mon amie! quel jour ſera jamais auſſi fortuné pour moi, que celui où vous m'avez fait part de votre bonheur? Vous voyez d'ici ma ſurpriſe, mes tranſports, & cependant mes incertitudes. Sans la lettre de votre pere, malgré la vôtre, malgré tout, en dépit de moi-même, j'aurois conſervé des doutes accablans : je n'en ai plus. Stéphanie, vous êtes heureuſe; j'eſpere le devenir. Que dis-je? Ah! pardonnez, ſi, vos vœux remplis, j'en forme encore! Je ſais le prix ineſtimable du bien qui vous eſt rendu;

mais que le ſort eſt loin d'être quitte envers vous ! Plus vous croyez le contraire, plus vous acquérez des droits ſur lui, plus vous en avez ſur mon cœur ; & vous ſeule ignorez combien il ſera injuſte, ſi vous n'êtes pas l'objet de toutes ſes prédilections. Alors, j'y conſens, alors je ne ſouhaiterai plus rien : juſques-là, ne me demandez point la ſeule choſe impoſſible à mon amitié.

Madame de Norſey arrive : elle voit dans mes yeux, que c'eſt à vous que j'écris. C'eſt un plaiſir qu'il ne tient qu'à moi de ne pas vous envier, s'écrie-t-elle ; .... & auſſi-tôt la voilà aſſiſe, une écritoire ſur ſes genoux : elle parle, griffonne, s'interrompt, me diſtrait, me querelle, m'embraſſe, m'aſſure que je l'impatiente, que je l'étonne ; qu'à cauſe de cela, elle m'aime ; & puis ſe remet à écrire avec une rapidité..... Charmante femme ! ſous cette apparence légere, on ne peut être plus ſolide, plus diſcrette, ni plus ſenſible : elle n'eſt Françoiſe que par les graces. Vous lui avez rendu juſtice, en lui accordant

votre confiance : celle dont Madame de Céléria m'honore m'eſt précieuſe. Soyez ſatisfaite; je lui ſuis, pour jamais, attachée. Sa tendreſſe pour vous, ſes vertus, ſes chagrins, tout lui répond de mes ſentimens : ceux mêmes qu'elle conſerve à Milord Roſemont, la rendent plus intéreſſante pour moi. Qui n'en ſeroit attendri ? Oſeroit-on appeller un crime le penchant involontaire qu'elle s'eſt reproché ? Sa conduite n'en a pas été moins eſtimable. Je la plains ; & je l'admire : mais, mon amie, le récit touchant qu'elle vous a fait, ne me paroît point, comme à vous, devoir ſi fort nous effrayer. Je crois mon cœur à l'abri de toute autre impreſſion, que celle de l'amitié. Parmi ce ſexe, plus orgueilleux de ſes vertus, que reconnoiſſant de nous les devoir, ſi j'ai diſtingué ceux qui préferent le charme réel de notre empire à la vaine uſurpation du leur, nul ne m'a fait naître l'envie de le voir ſoumis au mien ; & je ne ſouhaite que d'obtenir de Milord Clarence la grace de ne m'engager

jamais. Tel eſt le motif de ma ſécurité : je la conſerverois, même en aimant. Indifférentes ou prévenues, nous ne ſerons point coupables. Eh ! pourquoi donc auriez-vous des craintes ? les larmes du remord, ou celles qu'arrache la perte d'un ingrat, ne ſont point faites pour vous. Sûre d'être adorée, de l'être toujours, au pouvoir d'un pere incapable de vous contraindre, trop fiere, trop délicate & trop ſenſible, pour que jamais un ſentiment qui ne ſeroit point votre gloire, puiſſe entrer dans votre cœur, s'il ſe donnoit, il ſeroit heureux ; & vous en auriez, pour garant, le bonheur de celui qui s'uniroit à vous. Il eſt, il eſt peut-être réſervé à l'amour & à l'hymen réunis, de vous venger du ſort. Je n'aurai pas du moins à gémir pour vous, de ces nœuds mal aſſortis, qu'avant l'âge où l'on peut réfléchir, tremblante de déplaire, ne ſachant qu'être ſoumiſe, s'ignorant, ou n'oſant rien prévoir, on accepte en aveugle ; que bientôt, lorſqu'on eſt plus éclairée, mais lorſqu'il n'eſt plus temps, lorſque

lorſque le fatal ſerment vous entraîne, & que la victime eſt livrée ſans retour, ſuivent, hélas ! les regrets ; les déſaveux du cœur, la peine d'être liée à des devoirs qui ne ſont pas des plaiſirs, la crainte d'un ſentiment, &, s'il faut le combattre, l'effroi de ne pas triompher des alarmes, des tourmens ſans nombre, le malheur, nul eſpoir, tout ce qu'enfin vous n'éprouverez jamais. Voilà, même lorſqu'elle n'aimoit rien, quelle a été la poſition de Madame de Céléria ; mais ce ne ſera, ce ne peut être la vôtre ; & ſi vous formiez un lien, vous n'y ſeriez déterminée que par l'attrait. Qu'ils en ſont cruellement punis, les parens qui ne le conſultent point ! Quels repentirs, que de chagrins ils ſe préparent ! Quant à ceux qui, ſemblables au Duc de Médina, ne ſont peres que d'un de leurs enfans, qu'en dirois-je ? O Ciel !... je hais trop l'injuſtice & les tyrans, pour ne pas les écarter même de ma penſée. Vous verrez que l'auteur des jours de la Marquiſe aura tranſmis ſon caractere impitoyable à cette Flori-

zene, qui ne devroit être fille de Madame de Céléria, ni deſtinée à Ximenès : décidément elle me déplaît, & vous voulez en vain le contraire. Faut-il vous reprocher votre éloignement pour Félici ? Seroit-il injuſte ? Les inſpirations d'une ame auſſi honnête que la vôtre peuvent-elles la tromper ? Ah ! plutôt, votre ſonge même ne ſeroit-il qu'un avertiſſement ? *Lui & Florizene armés contre vous ?* O mon amie, vous ne m'avez jamais connue foible, ni crédule ; mais ſoyez en garde contre eux.

Eh ! mon Dieu ! Madame de Norſey n'entend plus raiſon : elle vient de finir ſa lettre ; elle veut qu'elle parte, avec la mienne : c'eſt à vous qu'elle écrivoit. J'aurois encore mille choſes à vous dire ; mais elle m'entraîne : on joue une piece nouvelle ; il lui plaît d'y aller. Quoi ! vous quitter déjà, & ne point ſavoir quand ce cruel procès, qui me retient, finira ! On dit que preſque toute ma fortune en dépend ; mais c'eſt votre abſence qui me le rend ſi pénible. Adieu, adieu, ma plus chere amie !

LETTRE XX.

De Madame DE NORSEY, *à la même.*

CHARMANTE Miſs, votre bonheur m'enchante, & ne m'a point ſurpriſe : mon cœur le preſſentoit. Clarence, au contraire, n'eſpere point ce qu'elle ſouhaite, & s'afflige de tout ce qu'elle craint : elle n'a que ce défaut ; mais je le trouve eſſentiel, puiſqu'il trouble ſa félicité. Par exemple, au premier mot de votre lettre, moi, je ſavois tout, & elle doutoit encore !.... à préſent, ne voilà-t-il pas qu'elle me prie de ne lui rien dire, pour qu'elle ſoit toute entiere au plaiſir de cauſer avec vous ? Si elle croit m'aimer autant qu'elle vous aime, aſſurément elle ſe trompe ; ſi je n'étois que ſenſible, elle me paroîtroit fort coupable. Je ne m'en prends qu'à vous, qu'à cet attrait que vous poſſédez, auquel on ne réſiſte point ; & il faut bien, malgré que j'en aie, y céder avec l'univers.

Vous nous ſaurez gré, s'il vous plaît, de la peine que nous nous donnons pour garder votre ſecret, c'eſt-à-dire, pour cacher notre ſatisfaction. Clarence, en vraie héroïne de l'amitié, n'oſe ſourire que quand nous ſommes ſeules : cependant, on la trouve ſi belle, depuis quelques jours, qu'on lui demande ſi vous êtes plus heureuſe. Elle jure que non. Moi, d'un air chagrin, je me joins à elle ; & comme cet air-là ne me va point du tout, on me croit davantage.

Je ne reviendrai point ſur des offres dont le refus ne pouvoit être adouci que par vos regrets obligeans. Mes vœux ne me donnent point de droits à l'importunité : mais, aimable Stéphanie, s'il arrivoit qu'un jour les lieux où vous êtes, vous devinſſent moins agréables, daignez, en choiſiſſant ceux que j'habite, & l'aſyle de l'amitié, payer la mienne du retour qu'elle mérite. Je n'ai pas encore eu la force d'annoncer à Clarence mon prochain départ. Une mere que j'aime, deſire mon retour ; mon cœur

ſe doit à ſon empreſſement, & il le partage; mais il m'en coûte, pour m'éloigner d'une amie. D'ailleurs, je dirai adieu le plus gaiement du monde à vos fameux Anglois. Je n'aime point des penſeurs prétendus, qui comptent leurs femmes pour rien, qui les conſultent peu, qui les écoutent à peine, & les négligent toujours : s'ils y reviennent, c'eſt par déſœuvrement, & pour remplir les vuides de leur rage de politiquer, qui m'eſt inſupportable. Elles ont beau être jolies, on leur préfere les papiers publics, & les ſublimes entretiens des cafés. Londres, à moi, ne me conviendroit point du tout. Franchement, ôtez-lui la gloire d'avoir fait naître vous & Clarence, l'orgueil de votre patrie n'a pas trop de ſens commun. Pourquoi cette admiration excluſive dont elle eſt poſſédée? Des vices & des vertus, c'eſt l'hiſtoire de tous les pays, & celle de l'Angleterre, comme du reſte du monde. Pourquoi tant d'oſtentation, ſi peu d'aménité, & la petite manie de ſe croire ſupérieurs? Dans les trois Royaumes, le

peuple s'assomme, les Grands s'enivrent, les femmes s'ennuient : tout cela est fort sot & fort ridicule. Sérieusement, pour nous apprécier, sur-tout pour nous amuser & nous plaire, vivent les François (1) ! Aussi toutes les nations raisonnables les prennent pour modeles (2). Leur galanterie (3) donne le ton : la beauté leur donne des loix ; ils ne sont vaincus que par elle : rien ne manque à leur gloire qu'un peu plus de constance ; & tant mieux encore ! Grace à leur légéreté charmante, ils ne sont guere plus inquiétans pour mon repos, que vos tristes compatriotes ; & je croirois le vôtre très en sûreté au milieu d'eux. Mais tenez, belle Stéphanie, la fierté espagnole, soumise par

(1) Je parle d'autrefois.

(2) Les François de ce tems-là se prisoient trop, pour être des copies. Cette empreinte originale & précieuse, que chaque jour ils s'efforcent de perdre, n'avoit point fait place à mille singeries étrangeres, dont ils s'avisent sans cesse, au-lieu de perfectionner ce qu'ils ont reçu de la nature.

(3) Cette galanterie, un peu loin de nous, étoit pourtant bien aimable.

l'amour, par vos attraits & vos vertus, ne ſeroit-elle point infiniment redoutable ? Mon Dieu ! je l'avoue, un ſérieux tendre, une galanterie myſtérieuſe, une paſſion qui ne ſe décele qu'aux yeux qui l'ont fait naître, qui s'exprime par des chants magiques, des concerts nocturnes, des ſoins enchanteurs, tout cela ſeroit très-propre à me tourner la tête. Oui, encore une fois, *vous êtes ſous le charme* : défiez-vous-en : ſi peu d'hommes ſont dignes de vous intéreſſer !.... Je n'irai point vous voir en Eſpagne : je tiens trop à cette inſenſibilité qui me rend heureuſe, & que l'hymen n'a fait que fortifier. Veuve depuis deux ans, liée, pendant trois, à un époux jeune, aimable, mais qui ne ſavoit pas aimer, qui ne devoit pas l'être ; ſi ſes inconſtances continuelles me révoltoient, jamais, du moins, elles n'atteignirent mon cœur ; & le regret de ſa perte eſt l'unique ſentiment que je lui aie accordé. Cependant, ſa conduite avec moi m'éclaira ſur les dangers d'un engagement. La ſeule Clarence, juſ-

qu'à ce jour, a été inſtruite de ſes torts; &, ſans héſiter, je vous en fais l'aveu, pour que ces hommes ſi ſujets à l'infidélité & aux trahiſons, n'en impoſent point, par des dehors ſéduiſans, à votre ame peu faite pour ſoupçonner l'impoſture. Je ne répondrois que de l'honnêteté d'un ſeul; & il eſt mon frere: mais malheureuſement, ce frere, mon meilleur ami, ce Chevalier de Roſenne, qui brûle du deſir de connoître Clarence, eſt ſans fortune; & je l'ai empêché de me ſuivre près d'elle. Pour cet article, & peut-être pour quelque autre encore, elle ne verra point ma lettre. Je ſuis bien plus ſenſée qu'elle ne l'imagine; mais de ſa vie elle n'a été auſſi loin d'en convenir, que dans cet inſtant. Je l'oblige (il n'y a point de réſiſtance, de ſa part, qui tienne) à venir entendre avec moi une Tragédie dont on n'a point d'opinion: il n'y a que l'amant, qui ſe tue au dénouement; & l'on craint que la princeſſe ne ſe conſole. Les ennemis de cet ouvrage, pleins d'un noble enthouſiaſme, comptent, ſi la piece

ne tombe pas, à leur fantaiſie, inſulter ceux qui n'en penſeront point de mal, jeter des oranges à la tête des acteurs, & ſignaler ainſi leur amour des Lettres & de l'humanité. Si elle me touche, comment ne pas applaudir ? Dieu ſait ce qui m'en arrivera. Adieu, belle Stéphanie.

LETTRE XXI.

De FLORIZENE, *à* ELÉONORE.

VOUS n'imaginez pas (je m'en flatte, au moins) que votre découragement puiſſe me gagner; mais il a droit de me ſurprendre. Comment eſt-il poſſible qu'un léger contre-tems ſuffiſe pour vous abattre, que les obſtacles vous intimident ou vous arrêtent; qu'enfin vous ſoyez dans une telle dépendance des moindres événemens? Eh! quand il ſeroit vrai, comme vous le penſez, que notre converſation eût été entendue de Félici, ſoit qu'il ſache ou qu'il ignore nos projets, en ſuppoſant même qu'il cherche à les renverſer, où voyez-vous la poſſibilité qu'il y reuſſiſſe? Rien, d'ailleurs, ne me ſemble plus facile, que de l'attirer dans notre parti, de lier ſes intérêts aux nôtres, & de lui faire croire qu'il n'agit que pour les ſiens. A quoi lui ſervira

sa longue expérience, & sa profonde étude dans l'art de feindre, si la nature nous en a plus appris ? Je ne vous demande plus s'il aime ? Il m'étoit essentiel de le pénétrer ; j'en ai la certitude : c'est en lui apprenant tout ce qui se passe dans son cœur, que je le forcerai de se réunir à nous. Je puis échouer ; mais seule dans l'univers, mais abandonnée de vous-même, je ne renoncerai pas pour cela au soin de ma vengeance. Mon ame ne connoît point la crainte ; si vous lui êtes soumise plus qu'à l'amitié, où sont donc les rapports entre vous & moi ? rapports que j'avois cru voir, qui fondoient notre liaison, ma confiance, la différence que je faisois de vous au reste de mon sexe, qui ne sait se rendre supérieur aux loix, aux préjudices, ni aux revers, qui gémit de ses entraves, & les porte ; de ce sexe toujours opprimé, toujours par sa faute, & qu'à ce titre, je ne plains ni n'estime. Je me rappelle, ainsi que vous, d'avoir entendu quelque bruit, près du bosquet où nous étions hier : les informa-

tions que vous avez prises, vous persuadent que ce ne pouvoit être que Félici; &, selon vous, tout est perdu. Que diriez-vous donc, si je m'en applaudissois ? D'abord, il n'a pas été question de lui; & tant mieux, pour le besoin que nous avons qu'il nous serve. Peut-être ne se croit-il point un rival tel que Ximenès : instruit de tout, s'il nous a écoutées, il lui importe d'éloigner Stéphanie de la maison où nécessairement elle le voit sans cesse; & ne doutez point qu'il ne me seconde. J'aimerois mieux, j'en conviens, qu'il ne sût point ce que nous méditons contre Sidley : adorateur de la fille, il pourroit être l'appui du pere; mais nous en serons quittes pour lui promettre ce qu'il voudra; & bientôt, si elle rejette ses vœux, (je le connois) il en deviendra le persécuteur; je le presserai de se déclarer, pour qu'il soit plutôt leur ennemi; enfin, s'il ne m'appuyoit pas, selon mon attente, malgré sa toute-puissance, je ferai parvenir, sans qu'il puisse m'en empêcher, tous les avis les plus propres à l'exécution de mes

projets. Je n'entends rien à vos alarmes. Le ſuccès de nos premieres tentatives a ſurpaſſé mon eſpoir. Déjà Fernand eſt jaloux : en inſinuant que Stéphanie avoit beaucoup de ſenſibilité, nous lui avons fait entrevoir que ce certain Milord Roſemont, qui ne place pas mieux ſon cœur qu'il n'a régi ſa fortune, intéreſſe vivement l'Angloiſe. Vos remarques à ce ſujet, qui me paroiſſent très-juſtes, & qui le déſeſperent, produiſent des merveilles : déjà il évite de la voir, & preſſe mes parens, pour fixer le jour qui doit nous unir ; déjà, Madame de Célérin, à qui mon pere, d'après ce que vous lui avez dit, aura reproché, ſans doute, de négliger ſa fille, a eu avec moi un épanchement d'ame qui m'a touchée moins qu'elle. L'éloge de Stéphanie, confondu avec le mien, m'a diſpenſée de la reconnoiſſance ; & je ſuis plus que quitte avec la Marquiſe, puiſque j'ai répondu à ſes careſſes. Cependant, on me croit enchantée de Stéphanie ; & nous n'avons rien concerté, qui n'ait eu ſon effet. Raſſurez-vous

donc, ma chere Eléonore; ne vous faites point une peine de l'éloignement que vous marque Ximenès, depuis que vous lui avez peint, ſans la flatter, l'idole qu'il encenſe. Avant de la connoître, il vous diſtinguoit; il étoit juſte, & il le redeviendra, quand nous ſerons parvenues à le déſabuſer. Je parlerai à Félici, dès que je trouverai un moment favorable, & je l'attendrai peu; je ſaurai le faire naître. Sur-tout je vous exhorte à vous défaire d'une foule de petites appréhenſions, qui livreroient vos jours à des incertitudes & des inconſéquences continuelles. Je ſais haïr, autant que je ſais vous aimer : ayez, s'il vous plaît, la même ſtabilité, le même courage, & les mêmes ſentimens. Adieu.

LETTRE XXII.

De STÉPHANIE, *à* CLARENCE.

OUI, oui, ma Clarence lira toujours dans mon ame. Je connois ſon amitié; je ſuis sûre de ſa diſcrétion; ma confiance & mes ſentimens lui ſont dus: mais, combien cette même amitié vous abuſe! Si j'ai des droits aux prédilections du ſort, ce ſont vos vœux qui me les donnent; &, pour moi, je me trouve loin de borner les miens, quand je ne deſire que le bonheur de ceux que j'aime: il ſuffit à mon cœur. Eh! pourquoi me parlez-vous d'hymen & d'amour? Dans ma poſition actuelle, l'une & l'autre me ſont ſi étrangers; moi, heureuſe par eux! moi!..... Ah! mon amie! vous oubliez donc à quel point vous me vîtes redouter un époux! Tous faiſoient naître mon effroi, avant même d'avoir à objecter (pour n'en accepter aucun) la privation

de cette opulence, & de ce faſte que je ne veux devoir à perſonne. La médiocrité de ma fortune n'a point changé mon cœur ; chaque jour, il s'affermit dans la réſolution de ſe garder à vous, à un pere, à tous les ſentimens auxquels il ſe doit : s'ils font couler des larmes, c'eſt du moins ſans remords, ſans honte, ſans ces combats douloureux, dont la Marquiſe, j'en ſuis certaine, auroit fait paſſer le trouble dans votre ame, ſi elle vous avoit peint, comme à moi, ce qu'elle a reſſenti. O ma chere Clarence ! votre ſécurité m'étonne ; & les inquiétudes de Madame de Norſey me ſurprennent. Vous me croyez inacceſſible à toute impreſſion qui pourroit faire mon malheur : je le crois auſſi, je le ſouhaite, je m'en flatte ; mais, en répondre, me paroîtroit auſſi déraiſonnable, qu'il l'eſt peut-être à votre charmante amie, de me trouver en danger, par la ſeule raiſon que j'habite l'Eſpagne. Rien de ce qu'elle imagine n'eſt à craindre pour mon repos. S'il exiſte en ces lieux des êtres redoutables, ſi

l'on y rend des ſoins tendres, empreſſés, touchans, ce n'eſt pas à moi qu'ils s'adreſſent. Deux amans, dignes, ſans doute, l'un de l'autre, & prêts d'être unis; voilà ce qui frappe mes yeux, ce que je vois, à toutes les heures, à tous les inſtans du jour. J'ignore pourquoi je ne ſerois pas tranquille. Ah! ſoyez-en sûre; quoique Fernand paroiſſe aimer Mademoiſelle de Célériа, plus encore qu'il ne faiſoit, je puis être auſſi calme, au milieu de leurs amours, que je le ſerois, ſans doute, parmi les légers concitoyens de Madame de Norſey. Ses alarmes, ſi précieuſes pour moi, par leur motif, ne ſont donc nullement fondées: mais je vais lui répondre (1), la remercier, la contrarier peut-être; & elle n'en ſera que plus charmante.

Vous ne ſauriez croire à quel point Florizene eſt curieuſe de ſavoir qui vous êtes? Une de ſes parentes, qui ne fait grace à

(1) Cette Lettre ne s'eſt point trouvée parmi celles contenues dans ce recueil.

qui que ce ſoit, des détails de la paſſion de Fernand pour Mademoiſelle de Céléria, ni de l'éloge de Félici, dont elle eſt niece, cette jeune perſonne, qu'on appelle Eléonore, m'a fait, ſur votre compte, des queſtions incroyables. Milord Roſemont, qu'aſſurément elle eſt loin de croire l'auteur de ma naiſſance, l'occupe auſſi beaucoup : elle eſt ſouvent tentée de le déſapprouver. Vous jugez ſi mon cœur s'y oppoſe, & ſi Madame de Céléria ſe joint à moi. Toutefois, & vous en ſerez ſurpriſe, Fernand, ſon libérateur, (qui croit n'être que celui de Sidley) Fernand, le plus généreux des hommes; eh bien! je m'apperçois, avec peine, qu'il ſouffre, & qu'il ſe contraint, lorſque Madame de Céléria & moi nous nous réuniſſons pour le juſtifier. Concevez-vous cette exceſſive auſtérité de mœurs? eſt-elle donc faite pour un auſſi beau caractere que le ſien? Ceux dont les torts ſont rachetés par des vertus, ont des droits à l'eſtime, à l'intérêt : je lui dirois même que l'indulgence eſt le devoir,

& plus encore l'attrait d'une ame noble, ſi, depuis quelque tems, il n'évitoit les occaſions de me parler. Ainſi, je me borne à louer, en ſa préſence, la ſenſibilité que marque Félici, lorſqu'il eſt queſtion des malheurs du pere le plus aimé, &, à mes yeux, le plus digne de l'être. O mon amie! comment ſe peut-il que Félici ſoit plus porté à plaindre quelques erreurs vivement ſenties, & cruellement expiées, que Fernand ? & d'où vient ſuis-je ſi prévenue contre l'un, qu'il me ſoit pénible de faire à l'autre un pareil reproche ? Adieu, adieu, ma chere Clarence; votre procès m'inquiete; votre abſence, & celle de mon pere, me ſont inſupportables. Incertaine de ſon ſort, je ſens que mon bonheur n'eſt point tel que je me plaiſois à le croire. La joie ſi pure & ſi vraie, de ce qu'il m'étoit rendu, me faiſoit illuſion ſur tout le reſte. Mes craintes renaiſſent; ma tranquillité s'évanouit, & je m'étonne d'avoir pu me trouver ſi heureuſe.

LETTRE XXIII.

De Dom FERNAND XIMENÈS, *à Dom* LOPE.

QUOI! vous pouvez différer de me répondre? Ah! Dom Lope, ne fût-ce que par égard pour mes inquiétudes, dites-moi que votre ſanté ſe fortifie, que votre amitié ne s'affoiblira point, que vous partagez ce que je ſouffre, que vous approuvez ce que je ſens, que du moins ma confiance, & juſqu'à mes reproches, vous ont intéreſſé: j'ignore ſi je les ai mêlés de quelque amertume, juſqu'où j'ai porté la franchiſe, à quel point enfin m'a pu entraîner l'excès d'une paſſion, contre laquelle mes efforts, vos avis, le Ciel & toutes les puiſſances de la terre ſe ſeroient réunis en vain, ſans la lumiere fatale qui ne me laiſſe que mon déſeſpoir.... Je ne me rappelle, de la lettre que je vous ai écrite, que le ſerment d'aimer, d'idolâtrer Stéphanie: ai-je encore

d'autre idée diſtincte que la ſienne? Mais, euſſé-je avec vous des torts; dans une ame telle que la vôtre, l'amitié eſt généreuſe; elle eſt indulgente; &, plus que jamais, ma poſition vous en fait un devoir. O Dom Lope! c'étoit peu de n'être point aimé, de ne devoir point aſpirer à l'être, le dernier des ſupplices, celui de la jalouſie, manquoit à mes maux; je l'éprouve. Je paierois de ma vie, le bonheur de me croire injuſte; & la penſée que je puis l'être, m'accable. Hélas! mes craintes ne ſont que trop fondées: cette certitude affreuſe me guérira de mon amour. Ah! bientôt, je l'eſpere, bientôt vous n'en douterez point, & déjà je me ſens aſſez calme, pour vous faire le récit de mes cruelles découvertes. J'étois, il y a quelques heures, avec Madame de Céléria & ſa fille: Eléonore, intime amie de Florizene, parloit ſans diſcontinuer, & ſans que je l'écoutaſſe. Le nom de Stéphanie (quel empire elle avoit ſur moi!), en pénétrant mon cœur, ramena mon attention. Eléonore,

dont je ne me pardonne point d'avoir penſé autrefois trop avantageuſement, l'odieuſe Eléonore loue ſa figure, ſon eſprit, ſon maintien & tous les charmes qu'elle poſſede, avec des reſtrictions ridicules. Madame de Céléria toujours vraie, toujours adorable, ſur-tout (eh bien! oui, j'en conviens; puis-je ceſſer d'être juſte?), ſur-tout depuis qu'elle connoît l'être le plus charmant, le plus parfait qui ſoit ſorti des mains de la nature; Madame de Céléria, dis-je, confond Eléonore, en peignant Stéphanie : Florizene ſe joint à ſa mere; le vieux Céléria lui-même en parle avec cet enthouſiaſme qu'elle n'inſpire que trop à tous ceux qui la voient : Eléonore, ſeule avoit fini par dire, qu'en effet, à beaucoup d'égards, elle trouve Stéphanie *bien*, & même *très-bien*. Un tel éloge, tant d'injuſtice, de prévention ou d'animoſité m'indignerent, & devroient révolter l'homme le plus indifférent. Figurez-vous, s'il eſt poſſible, la beauté ſurpaſſant même les efforts de l'imagination, tout ce qui fait

naître le délire, & tout ce qui lui en impoſe; la ſimplicité d'une Bergere, la taille d'une Nymphe, l'air d'une Divinité, les graces unies à la décence, à la nobleſſe, à ce charme touchant qui triomphe des mortels les plus inſenſibles, mille autres attraits, qu'un rival trop fortuné ne me fera pas haïr, que dans les jours de mon ivreſſe j'enviois à tous les yeux, qu'à préſent encore je n'oſe vous peindre, que je ne pourrois détailler à vous-même, ſans en devenir jaloux : elle ſeule enfin ignore ſes avantages. A dix-ſept ans, elle ſait cultiver ſon eſprit, ſans chercher à le montrer. Sa converſation enchante; ſa modeſtie & ſa douceur attirent : ſans ſe croire indulgente pour les autres, perſonne ne l'eſt autant; & il n'y a point de talens aimables, qu'elle ne joigne à une figure & à une ame céleſte. Jamais, jamais, je ne ſouffrirai que l'on vous outrage, chef-d'œuvre de la nature, tréſor que j'idolâtrois, tréſor d'un autre, qui ne deviez appartenir qu'à moi!... Je dus être furieux

contre la déteſtable Eléonore. Florizene, quoiqu'en la déſapprouvant, cherchoit en vain à l'excuſer. Au fond de mon cœur, (& bien injuſtement, ſans doute), je l'accuſois elle-même : je lui faiſois un crime de cë que venoit de dire ſon amie. Mais, combien la cruelle eſt vengée ! Non : quelque mépris que j'aie pour ſa façon de penſer & de voir, quelqu'envieuſe qu'elle puiſſe être, quelque averſion qu'elle m'inſpire, elle n'auroit pas eu la barbarie d'enfoncer le poignard dans mon cœur, ſi elle y avoit lu le fatal ſecret qui n'eſt connu que de vous ſeul. Toutefois, en rougiſſant du dépit de ſe voir contrariée, elle m'aſſura que mes ſentimens pour Florizene rendoient mon zele admirable, en proportion de ſon déſintéreſſement ; qu'elle voudroit ſeulement que l'objet m'en fût connu davantage, pour m'admirer encore plus ; qu'elle voudroit ſur-tout que l'opinion du public juſtifiât la mienne, & qu'il ne prêtât point à Stéphanie un peu trop de ſenſibilité pour ſa gloire, & l'honneur de ſes apologiſtes.

apologiſtes. Un regard ſévere de Madame de Céléria l'empêcha de pourſuivre. Je ne ſais ce que j'allois répondre; j'étois hors de moi. Stéphanie arriva dans cet inſtant; à ſon aſpect, je ne ſongeai plus à Eléonore, à ſes inſinuations perfides, à ſes imputations coupables : mon cœur les rejettoit. Je voyois Stéphanie, & je ne voyois plus qu'elle. Le vieux Céléria lui fait des queſtions ſur l'Angleterre, ſur les perſonnes qu'il y connoît, ſur les ſociétés où elle y vivoit. Mon pere, reprit-elle, une aïeule que j'adorois, que je pleure, & une amie digne de tout mon attachement, ſont preſque les ſeuls êtres que j'y aie diſtingués : j'évitois les autres. Cette amie ne s'appelloit-elle point Clarence, demande Florizene? — Et qu'eſt-ce, s'il vous plaît, que cette Clarence? Une des plus belles & des plus intéreſſantes perſonnes du monde, répond Stéphanie. La Marquiſe s'étonne de la curioſité de ſa fille; & avec raiſon, la trouve très-indiſcrete. Le nom de Clarence rappelle au Marquis un Milord Clarence, qu'il

a vu autrefois. Comme il a le bon eſprit d'aimer les Anglois, il fait l'éloge de ceux avec qui il a été lié; il nomme enfin, (tous mes ſens ſe ſoulevent, à ce nom odieux,) il nomme Milord Roſemont, un des plus grands Seigneurs de l'Angleterre, & des plus aimables, dit-il, jadis le plus riche, mais, par ſon inconduite, malheureux & ruiné. Stéphanie ſe trouble; & même il me ſembla que Madame de Céléria n'étoit pas tranquille : l'une & l'autre, moins agitées, auroient apperçu mon déſordre. Le Marquis continue de déſapprouver Roſemont. Stéphanie alors prend la parole, avec une vivacité, une action, une ſorte d'attendriſſement, que mon cœur ne ſut que trop bien interpréter : ce fut pour lui le trait mortel..... Hélas! ſans cette Eléonore, je n'aurois peut-être attribué qu'à la généroſité ſeule ſon empreſſement à juſtifier Roſemont. A l'entendre, les qualités que l'on aime, & toutes celles que l'on doit eſtimer, cet Anglois qu'elle oſe plaindre lorſqu'elle daigne s'y intéreſſer, ce Milord

les réunit : s'il eut quelques torts, il eſt digne de les réparer.... Dieu ! & je conſervois quelques doutes ! Non, je n'en ai plus. Vous connoiſſez donc infiniment Milord Roſemont (1), interrompt Eléonore ? Stéphanie embarraſſée tâche de ſe remettre. Attentif à tous ſes mouvemens, j'apperçois ſon embarras : il redouble, lorſqu'elle ne peut plus ne pas voir à quel point j'en ſuis confondu. Eléonore étoit triomphante. Un ſourire échappe alors à Madame de Céléria ; & je ne ſais quel air d'intelligence entre elle & Stéphanie, acheve de me confirmer mon malheur. La Marquiſe poſſede ſa confiance ; pourroit-elle approuver ſes ſentimens ?.... Roſemont cependant eſt aimé ; tout le prouve, juſqu'à ſes égaremens, qui le rendent plus cher. C'en eſt donc fait ; mon ſort eſt à jamais décidé.

(1) On doit ſe ſouvenir que le Marquis de Céléria a vu aux eaux Milord Roſemont. On a dit qu'il aime les Anglois ; il eſt aſſez ſimple qu'on parle chez lui d'un des plus remarquables, à tous égards.

Quoi ! l'amant qui l'adoroit, qui n'eût vécu que pour elle, le ſeul peut-être digne de la toucher, ne lui inſpirera jamais que de l'indifférence ! un autre lui plaît !... Elle ſeroit à lui !... Un autre !... Il ne l'obtiendra qu'en m'arrachant la vie.... Epargnez-moi les reproches : je le ſais trop ; je les mérite tous. Ai-je, ſur ſon cœur, quelques droits ? Ceux que mon amour me donne, (qu'il eſt loin d'être affoibli !) elle doit les ignorer : en fût-elle inſtruite, y fût-elle inſenſible, je n'aurois pas même celui de me plaindre. Il faut perdre le ſouvenir de tant de charmes : il faut..... Je vais preſſer le jour qui doit m'unir à Florizene. Ce jour horrible, eh bien ! il eſt devenu l'objet de mes vœux. Peut-être trouverai-je, juſques dans les maux de l'hymen, un appui contre l'amour. En un mot, je ſuis déterminé : le devoir eſt mon ſeul refuge... Que dis-je ? en eſt-il où l'on échappe à ſon cœur ? Eh ! que peut ſe promettre un infortuné, ſe ſupportant à peine, ne s'appartenant plus, s'abuſant

lorſqu'il croit pouvoir ſe guérir, ne l'eſpérant point, ne le voulant point, que l'honneur, l'amour, ſes vœux ſecrets, ſes promeſſes inconſidérées tyranniſent à la fois, qui n'enviſage que le malheur, pour prix des ſacrifices qu'il s'impoſe, & qu'un ami même ne peut plus qu'affliger, ſoit qu'il condamne ſes ſentimens, ou qu'il reſſente ſes peines?.... Que je le haïrois, ce Roſemont, s'il n'étoit pas opprimé par le ſort! Mais j'ai vu Stéphanie s'attendrir ſur ſa poſition: l'envier ne me ſuffit point; ſi je pouvois le ſervir!.... Eh! que ſais-je? Peut-être lui ſeroit-il indifférent à elle-même, ſans la compaſſion, cette vertu ſi naturelle à ſon ame, & ſi bien faite pour elle.... Hélas! en vain je voudrois m'abuſer: mon déſeſpoir ne me laiſſe point d'incertitude..... Soyez ſatisfait: dans peu, les nœuds de l'hymen uniront à Florizene le ſort déplorable de votre malheureux ami.

LETTRE XXIV.

De STÉPHANIE, à CLARENCE.

AH! Clarence, quelle étoit mon erreur! Connoiſſez mes regrets & mon injuſtice: je ne puis vous déſabuſer trop tôt. Vous avez dû croire Fernand peu ſenſible aux peines, au repentir, aux vertus de Milord Roſemont, le déſapprouvant juſqu'à la rigueur, ne pouvant ſouffrir qu'on l'excuſât, très-loin, ſur-tout, de chercher à le ſervir. C'eſt ainſi que je vous ai peint celui qui mérite mon eſtime, ma reconnoiſſance; & ſachez tout ce qui aggrave mes torts. Sachez que l'Eſpagne entiere l'admire, que l'on n'entend que ſon éloge, que l'on ne voit en lui rien qui ne juſtifie l'enthouſiaſme: & moi, moi ſeule, j'ai pu le juger ſi mal! devois-je donc interpréter contre lui ſon ſilence? Ah Dieu! & ce fut le prix de ſes bienfaits! Rendre un pere à Stépha-

nie, les ſauver avant de les connoître, ſe déclarer leur protecteur, s'oublier lui-même, s'expoſer pour eux, conſerver leurs jours, & ce qui eſt bien plus encore, reſſentir leurs tourmens, telle a été ſa conduite : & toutefois, après tant de marques de généroſité, d'intérêt, de grandeur d'ame, après tant d'obligations, quelle en a été la récompenſe ? Un ſoupçon outrageant : & je l'ai fait paſſer dans votre ame ! & la mienne, une ſeule fois coupable d'ingratitude, l'a été envers lui ! Tout m'accuſe, oui, tout : déja vous en êtes sûre ; &, s'il vous en falloit de nouvelles preuves, je vais vous les donner. Dona Almanza, de qui je les tiens, étoit avec moi, il n'y a que très-peu d'inſtans. Je lui faiſois part, comme à vous, du ſérieux inconcevable de Fernand, chaque fois qu'Eléonore prononçoit le nom de mon pere, c'eſt-à-dire, celui ſous lequel on le croit étranger à Stéphanie, celui, en un mot, de Roſemont. Je diſois à Dona Almanza ce que je vous ai mandé, & voici ce que j'en ai appris.

Un Négociant Eſpagnol, correſpondant de preſque toute l'Angleterre, & ami intime de Dom Almanza, l'avoit beaucoup queſtionné ſur les lieux qu'habitoit Roſemont. Il ignoroit qu'il étoit le même que Sidley, ainſi que tous ceux qui l'avoient vu en Eſpagne ; il ne ſoupçonnoit pas même ce ſecret : mais, ſachant que ſon ami connoiſſoit parfaitement l'Angleterre, il penſoit que lui ſeul pouvoit l'informer de ce qu'il deſiroit ſavoir. Dom Almanza ne répondit à ſes demandes, qu'en l'aſſurant que Milord Roſemont avoit diſparu, & que toutes les lettres qui arrivoient de Londres, lui en confirmoient la nouvelle. Mais, comme Almanza l'interrogeoit vivement ſur les motifs qui le rendoient ſi curieux d'inſtructions au ſujet de Milord, c'eſt, lui répondit-il, que je ſuis chargé de lui faire une reſtitution conſidérable, de la part d'un homme qui ne ſe nomme pas. Enfin, la converſation tomba ſur Dom Fernand Ximenès ; & le Négociant, alors, en fit l'éloge avec une chaleur, & un attendriſ-

ſement qui l'amenerent, malgré les défenſes qu'il en avoit reçues, à confier à ſon ami, que la prétendue reſtitution dépoſée entre ſes mains, & deſtinée à Milord Roſemont, lui avoit été remiſe par Ximenès; qu'il avoit même évité de ſe découvrir à lui, ſe contentant de lui recommander de n'épargner nuls ſoins, nulles démarches, aucunes tentatives, pour qu'un bien qui appartenoit à Milord Roſemont, lui parvînt, ſans que jamais il sût par quelle voie. Jugez des tranſports d'Almanza, qui, ſous cette feinte reſtitution, démêla bientôt la délicateſſe du bienfait. Concevez ce que je devins en l'apprenant. Ah! mon amie, que Madame de Norſey ne diſe plus, & ſurtout qu'elle ne penſe jamais, qu'il n'exiſte qu'un ſeul homme, digne d'être excepté de ſon ſexe, & diſtingué par le nôtre. Fernand a tant de vertus, que ſes titres, ſon eſprit, & les agrémens de ſa figure, diſparoiſſent devant elles. Comment donc ſe peut-il que Mademoiſelle de Céléria ne s'entretienne jamais que de ſon origine, des richeſſes

qu'il poſſede, des honneurs auxquels il eſt fait pour parvenir, & de l'éclat emprunté qui l'environne; tandis que, fût-il ſans fortune, ſans naiſſance, n'eût-il à lui offrir d'autre bien que ſon cœur, d'autre conſidération que celle qui tient à ſa perſonne; unie à lui, elle auroit tout. O ma chere Clarence! ainſi que vous & Madame de Norſey, deviendrai-je injuſte envers Florizene? Elle eſt adorée de Fernand: quel éloge peut égaler celui-là? Vous voulez cependant que je ſois en garde contre elle & Félici! Je n'y ſuis que trop portée. Ne confirmez pas en moi un ſentiment que la reconnoiſſance m'oblige de combattre. Il faut bien vous le dire: les aſſiduités de Félici chez Madame de Céléria, me ſont preſque auſſi déſagréables que ſi j'en étois l'objet: j'eſpere que je n'y ai nulle part. Ce n'eſt ſans doute qu'un effet de mon malheur, s'il s'attache à me ſuivre; mais combien il m'en coûte pour ſupporter ſa préſence, & ſur-tout depuis que j'ai fait à Fernand, ſi ſupérieur à lui, l'injure de le croire moins généreux! Je

ne puis me pardonner ce que m'inſpire Florizene : ce n'eſt jamais qu'avec le ſecours de la réflexion que je penſe du bien d'elle. Quoi ! malgré mon attachement pour Madame de Céléria, j'ai peine à aimer ſa fille !... Hélas ! mes chagrins auroient-ils changé mon caractere ! La Marquiſe me fait prier de paſſer dans ſon appartement : que va-t-elle m'apprendre ?.... Peut-être l'union de Mademoiſelle de Céléria & de Fernand eſt-elle devenue plus prochaine, & que l'on veut m'en faire part. Eléonore, toujours confiante à l'excès, ne me parle que de leur impatience ; je connois, d'ailleurs, celle de la Marquiſe, & j'ai dans l'idée.... Mais on m'attend : il faut, ma chere Clarence, il faut m'arracher à vous.

LETTRE XXV.

De la même, à la même.

LE mariage de Florizene est fixé; avant trois jours, elle sera, pour jamais, la compagne, l'épouse..... hélas! & que ne puis-je dire, le bonheur de Fernand! Je ne me trompois point dans mes conjectures: c'étoit, pour m'entretenir de sa joie, que Madame de Célérin me demandoit. Sa fille triomphante, enchantée, étoit près d'elle. L'approche de l'heure redoutable, où elle va contracter un engagement que la mort seule pourra rompre, semboit ne mêler aucune crainte à sa félicité: quoi! pas même l'effroi de survivre à celui qui lui est cher, ou à la perte de son cœur! Pour moi, je l'avoue, tout ce qui intéresse la Marquise, a des droits sur le mien; sa satisfaction me touche: mais la seule idée d'un lien qu'on ne peut briser jamais, dût-il vous accabler de douleurs!... cette idée affreuse me causoit un

saiſiſſement qui m'étonnoit moi-même. Puiſſe, ô Ciel! puiſſe Fernand être toujours heureux! Eh! peut-on en être plus digne? Je ne puis vous dire le trouble & la triſteſſe où m'a laiſſée l'air ſombre, & preſque le déſeſpoir, avec lequel il a reçu le compliment que je viens de faire. Il étoit près d'entrer chez Madame de Céléria, lorſque j'en ſuis ſortie: en me voyant, il a héſité, frémi; j'ai frémi moi-même; j'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; enfin, il m'a préſenté une main tremblante; je n'oſois l'accepter, ni la refuſer. Croyez, lui ai-je dit, que la nouvelle que j'apprends, dès qu'elle comble les vœux de mon libérateur, ſatisfait les miens, & que je ſouhaite ardemment qu'il ſoit le plus heureux des hommes. Moi! s'écrie-t-il, moi!..... Ah! Miſs, Miſs, dans l'univers entier il n'exiſte qu'un ſeul mortel auſſi fortuné que je ſuis miſérable. Vous, Fernand! ai-je répondu avec le plus vif effroi! Ah! quelle peine peut donc être la vôtre? Vous aimez, & sûrement vous l'êtes. Je le

ſuis, m'a-t-il répondu, avec une ſorte d'égarement ; je le ſuis... Eléonore alors a paru : il s'eſt éloigné ; & moi, avant de pouvoir reprendre ma lettre, je ſuis reſtée quelques momens immobile, ne pouvant ni concevoir ce que je venois d'entendre, ni me remettre de l'agitation qui en devoit être la ſuite. Il ſe pourroit que Florizene ne l'aimât point..... que ſon affliction m'eſt douloureuſe ! Quel eſt donc ce mortel, dont il envie le ſort ? Ah ! Fernand, Fernand ! qui pourra prétendre au bonheur, ſi vous êtes infortuné ? Non ; il n'eſt pas poſſible que vos ſentimens ſoient payés d'ingratitude : c'eſt l'excès de votre amour qui vous abuſe ; & Florizene, moins ſenſible que vous, peut-être, le deviendra autant, puiſqu'elle va vous appartenir. Adieu, mon amie ; je n'ai pas la force de m'entretenir plus long-tems, même avec vous.

LETTRE XXVI.

De Dom FERNAND, *à Dom* LOPE.

FRÉMISSEZ!.... mon malheur eſt au comble; vos conſeils m'ont perdu. Je vais prononcer le ſerment le plus coupable, puiſque mon cœur l'abhorre. Non; Ximenès, jadis votre ami, & qui en fut digne, n'eſt plus, hélas! qu'un inſenſé, que ſes promeſſes déſeſperent, à qui tout eſt odieux, qui vous connoît à peine, qui ne ſe connoît plus, détaché de la vie, de l'amour, de l'amitié, de la gloire, de vous, de Stéphanie même..... De Stéphanie! ah! malheureux! que dis-je? Par-delà le trépas, ſeul bien que j'attends, mon amour ſubſiſtera; elle en ſera pourſuivie; je ſerai vengé de ſon indifférence pour moi, de ſes ſentimens pour un autre: cet autre n'aura point mon idolâtrie; elle ne ſera point heureuſe..... Barbare Ximenès! tu

peux ſoutenir cette penſée. Stéphanie ! être céleſte, j'ai dû vous adorer, & non me flatter d'aucun eſpoir : mais, puiſque votre cœur ne peut être à moi, du moins, hélas ! du moins, ne ſoyez pas aſſez cruelle, pour me parler de bonheur. Je le ſens ; ſa généroſité me tue. Depuis quelques mots qui me ſont échappés dans un moment où je n'étois plus à moi, quoiqu'elle ait attribué à Florizene le trouble où elle m'a vu, mes malheurs, dont elle ignore l'excès & la cauſe, paroiſſent la toucher. Eh ! que ne m'accable-t-elle plutôt de ſa haine ? ce ſeroit abréger mes tourmens. Demain, demain, eſt le jour fatal ; demain, je ſerai à Florizene. Stéphanie, elle ſeule, me livre aux horreurs d'un tel ſupplice !... Jamais je n'euſſe conſenti à cet engagement, ſi ſon cœur n'eût été qu'inſenſible. Ai-je pu m'y réſoudre, le ſolliciter, le vouloir ? Qu'ai-je fait ?.... Adieu, Dom Lope ; je ſuis & je ſerai le plus infortuné des hommes.

P. S. Je ne vous recommande point de

cacher à l'univers l'excès de mes tourmens, & même au vertueux Almanza, qui part pour Barcelone, & qui veut vous remettre ma lettre. Hélas ! quand vous la recevrez.... Adieu, adieu.

LETTRE XXVII.

De Dom LOPE, *à* XIMENÈS.

EH bien ! oui, je ſouffre avec vous ; mais je ne me repens point, & nous aurions tort de nous plaindre l'un de l'autre. Quoique votre ſatisfaction me ſoit chere, j'ai dû cependant lui préférer votre gloire ; j'ai dû réſiſter à mon cœur, & m'attendre à vos reproches : j'eſpere, du moins, que vous me rendrez la juſtice d'être bien sûr que votre déſeſpoir a pénétré mon ame, ſans m'alarmer, un moment, ſur votre conduite avec Florizene. Puiſque ſon bonheur vous eſt confié, ſon bonheur eſt certain. Quel que ſoit l'empire des paſſions, & la violence des vôtres, vos principes ſont inaltérables. Jamais le ſort, ni l'amour lui-même, ni le trop intéreſſant objet, ſi funeſte à votre repos, jamais rien ne pourra l'emporter, en vous, ſur l'honneur. Croyez,

ô mon ami ! qu'il adoucira vos tourmens ; qu'il vous fera trouver quelque charme, dans le lien qui vous paroît le comble de l'infortune. Je vois Florizene heureuſe par vous ; &, plus que vous ne penſez, on s'attache à ſes propres bienfaits. Vous jouirez de ſa félicité ; elle ſera votre ouvrage : je vais même plus loin. Ces nœuds, formés par la convenance, fortifiés par l'eſtime ; ces nœuds, dont l'illuſion ne vous aura point exagéré les douceurs, en acquerront, chaque jour, d'inattendues ; & elles auront cet avantage ſur celles dont l'enchantement momentané diſparoît avec l'amour. N'euſſé-je enfin à vous oppoſer que vos propres paroles ; n'eſt-ce pas vous qui m'avez dit : *L'être qui, ſatisfait de ſoi, peut ſe refugier au ſein d'un ami vertueux, eſt sûr de ſon courage.* Eh bien ! le moment en eſt venu ; &, s'il n'étoit pas pour vous, celui du triomphe ; ſi Ximenès, que la deſtinée la plus brillante appelle, reſtoit abattu ſous le poids de ſes fers, s'il ne ſavoit point ſe ſervir de ſes forces, ſe com-

mander, se vaincre, devenir supérieur aux événemens, & maître de lui-même, que seroit-il, je ne dis point aux yeux d'un ami, mais aux siens?.... Combattre, s'agiter, souffrir; voilà le sort des foibles mortels! Ce qui les distingue, ce n'est que leur constance à supporter leurs maux, & à garder leurs vertus. Je connois les vôtres; mais, mon ami, ne pensez pas qu'il suffise de vous immoler à elles; il y faut trouver des consolations. Quoi! affligé, jaloux, en proie aux douleurs, à la haine, peut-être, malheureux par Milord Rosemont, un mouvement sublime a fait taire, en vous, jusqu'à l'amour au désespoir! Eh! quel autre, à votre place, sans y mêler nulle ostentation, sans vouloir ni reconnoissance, ni admiration, ni éloge, nul autre prix que le bienfait lui-même; quel autre, dis-je, oseroit se promettre d'avoir l'ame assez grande, pour servir un rival? Vous, cependant, vous en avez eu la force, & vous ne pourriez rien en faveur de l'amitié! Rassurez-moi; écrivez-moi: bientôt je volerai

vers vous. Mes affaires n'intéreſſent que ma fortune : je les abandonnerai (& ce ne ſera point un ſacrifice) pour aller, ſinon adoucir, au moins partager vos peines. Dans l'état où vous êtes, puis-je ſonger à moi? Dom Almanza, qui m'a remis votre lettre, à qui j'ai caché ce qu'elle contient, & qui me devancera près de vous ; Dom Almanza, votre ami ſincere, & le mien, vous dira tout ce que je fais pour vous revoir inceſſamment. Ne cherchez pas même à deviner comment je ſuis inſtruit de votre action ſi noble envers Roſemont ; j'en garderai le ſecret. Celui de qui je le tiens, ne le trahira point ; il reſtera renfermé au fond de nos ames ; & quoique j'en aie la jouiſſance, malgré vous, ne m'enviez point le plaiſir qu'elle m'a donné.

Que ne puis-je faire entendre à Dom Almanza d'éloigner Stéphanie, s'il en a le pouvoir, de la maiſon où le ſort vous fixe! J'oſe, hélas! vous le dire encore : elle n'y ſera, pour vous, qu'un objet de regrets amers, qu'un écueil à votre raiſon, qu'un

obſtacle à votre bonheur. La voyant ſans ceſſe, le trait s'approfondira chaque jour : ſon eſtime, ſes vœux, ſa reconnoiſſance, ne vous ſont que des motifs de déſeſpoir. Ah ! s'il vous étoit poſſible de la fuir ! .... Sachez, toutefois, qu'Almanza, qui n'en parle qu'avec un attendriſſement, qu'avec un enthouſiaſme que je ne cherche point à vous taire, m'a aſſuré que ſon penchant, autant que ſa poſition, la portoit à reſter toujours libre ; ainſi, quel que ſoit ſon attachement pour Milord Roſemont, car il ne donne point d'autre nom à l'intérêt qu'elle prend à lui, ceſſez du moins de craindre qu'elle ne devienne le tréſor d'un autre. Eh ! que ne pouvez-vous, heureux de ſon amitié, ne voir plus en elle que l'objet d'un culte pur, durable, déſintéreſſé, digne de tous deux !

Je viens d'être interrompu par une lettre que reçoit & que m'apporte Dom Almanza.... Quelle nouvelle ! quoi ! une chûte qui met dans le plus grand danger le pere de Florizene, a différé votre hymen ! C'eſt

Dona Almanza, qui le mande à ſon mari : elle y ajoute que la belle Angloiſe n'eſt pas moins touchée de ſon accident, que la Marquiſe, que ſa fille, & que vous-même. Vous ne douterez point que je n'y prenne part; &, quoique j'ignore ce qui doit en réſulter pour ou contre votre union prochaine, puiſqu'il en eſt tems encore, liſez dans mon ame.

Quand j'ai cru que vous n'aviez point un éloignement décidé pour Mademoiſelle de Céléria, vos obligations ſe ſont préſentées à moi, avec d'autant plus de force, que je penſois que votre cœur (il pouvoit n'être que ſéduit) ſeroit bientôt d'accord avec elles. Lorſque j'ai été certain du contraire, je devois croire que vous aviez prononcé le ſerment qui vous lioit pour jamais; & en effet, ſans l'événement qui l'a ſuſpendu, je n'avois plus à vous faire enviſager que vos reſſources, puiſque je parlois à l'époux de Florizene. Je n'ai point changé de façon de penſer; vos promeſſes ſubſiſtent. Je ne m'abuſe point ſur ce qu'elles

vous imposent, sur les persécutions que vous éprouverez, & que vous attirerez à Stéphanie, en vous dégageant de votre parole : je prévois les peines qui en seront la suite. Le Roi mécontent, un pere absolu & irrité, Florizene au désespoir peut-être, le public soulevé par sa famille réunie contre vous, la Marquise elle-même, aujourd'hui votre amie, ne ressentant plus que l'injure de sa fille, & encore une fois, Stéphanie, Stéphanie que vous adorez, en butte à des ressentimens, à des injustices, à des chagrins qu'elle ne pourra vous pardonner ; voilà ce qu'en renonçant à Florizene, vous devez naturellement attendre, & ce qui doit suffire pour vous ôter tout espoir d'être jamais à sa rivale. Quoi qu'il en soit, & quelque parti que vous preniez, dussé-je vous rester seul, croyez que je vous suis dévoué pour toute ma vie. Adieu, mon cher Ximenès.

LETTRE XXVIII.

De FLORIZENE, *à* ELÉONORE.

ELÉONORE, c'eſt à vous maintenant d'appuyer mon courage : lui-même a peine à ſurmonter mes terreurs. J'ai devant les yeux un pere expirant : verrai-je, hélas ! mes eſpérances s'anéantir avec lui ? Je verſe des pleurs de rage..... Dieu ! ô Dieu ! ſi c'étoit en vain !.... Eh ! quoi ! je n'aurois été à la veille de l'emporter ſur l'amour de Fernand, que pour accroître le triomphe de ma rivale ! J'allois me venger de ſa haine pour moi ; j'allois être à lui : un jour, un ſeul jour de plus, & je partageois ſon rang, je portois ſon nom, je jouiſſois de ſa gloire ! Me voilà retombée dans les alarmes, auſſi troublée, auſſi incertaine, & plus malheureuſe que je ne l'étois.... Qui ? moi ! je céderois au ſort ! Non : jamais ; qu'il ſoit barbare à ſon gré, il faut le

vaincre, lorſqu'on ne peut l'adoucir : ſachez ce que je viens de faire.

Vous eûtes raiſon de croire que Félici avoit entendu notre converſation ; mais il étoit loin de penſer que je le ſoupçonnois : je lui laiſſai ſon erreur, pour qu'il crût ma confiance volontaire ; & j'attendois impatiamment qu'il la ſollicitât. Hier enfin, Madame de Céléria & moi nous étions auprès de mon pere. Félici, que ſon état afflige, par la ſeule raiſon qu'il deſire de voir la deſtinée de Fernand liée, pour toujours, à la mienne, Félici envoya demander à la Marquiſe s'il ne pourroit l'entretenir quelques inſtans ? Nous apprîmes qu'il attendoit ſa réponſe dans la galerie qui précede l'appartement de mon pere..... Elle ne vouloit point le quitter ; elle me chargea d'offrir au Comte ſes regrets & ſes excuſes. Mes pleurs les interrompirent. Ne les contraignez point, Mademoiſelle, me dit alors Félici ; ils ſont l'éloge de votre ame : mais que diriez-vous, ſi je vous apprenois qu'aucuns des mouvemens qui l'agitent, ne me ſont inconnus ?

Ah ! Comte, lui répondis-je, ma douleur eſt juſte : elle a tous les motifs ; & quand je pourrois échapper à votre pénétration, vous auriez bien des droits ſur ma confiance, ſi je n'appréhendois de vous affliger en vous éclairant. Banniſſez cette crainte, interrompit-il ; expliquez-vous, belle Florizene : confiez-vous à un homme qui partage vos peines, qui ſouhaite votre bonheur, & qui ſe dévoue à tous vos intérêts. Eh bien, repris-je, me pardonneriez-vous d'avoir démêlé vos ſentimens ? Dois-je vous apprendre que Fernand, que le ſeul époux qui me convienne, eſt votre rival ? Seroit-ce en inquiétant votre cœur, que je parviendrois à calmer le mien ? Oui, me répondit votre oncle, puiſque c'eſt en nous réuniſſant, que nous détournerons les coups qui nous menacent.... Vous penſez donc, continua-t-il, de l'air le plus ſombre, que Fernand Ximenès eſt moins malheureux que moi ? Je penſe, répliquai-je, que ce Roſemont, dont vous faites l'éloge ſi généreuſement, eſt l'unique mortel qui ſoit

cher à Stephanie : cependant, il eſt, par ſon inconduite, errant & miſérable. Celles de ſa claſſe ſont plus intéreſſées que tendres : ſans aimer Fernand, il ſeroit poſſible qu'elle prétendît à ſa main, & que, malgré la baſſeſſe de ſon origine..... Peut-être, s'écria Félici, peut-être qu'il n'y en a point de plus noble. Puis, je crus entrevoir qu'il étoit fâché de ce qu'il venoit de dire. Il ajouta que, du moins, tout l'annonçoit en elle ; & il rêva profondément. Un long entretien auroit été ſuſpect. Nous convînmes de nous revoir, d'agir de concert, d'employer tous les moyens, & juſqu'à l'autorité du Monarque & d'Iſabelle, pour que l'état même de M. de Céléria ne ſuſpendît plus cet hymen, l'objet de mon ambition, & que l'on croit celui de tous mes vœux. Il ſera plus aiſé enſuite d'obliger Stéphanie à quitter cette maiſon : votre oncle le ſouhaite autant que moi-même ; & notre accord rend le ſuccès plus certain. Mais, d'où vient n'eſt-il jaloux que de Fernand ? comment ne l'eſt-il point de

Roſemont ? Seroit-il inſtruit de ce qui regarde cette étrangere ; beaucoup plus qu'il ne veut le paroître ? Mille ſoupçons naiſſent dans mon eſprit ; je n'oſe m'arrêter à aucuns : l'obſcurité m'environne ; elle redouble mes alarmes. Bientôt cependant j'en ſaurai davantage. Nous finîmes cette converſation par votre éloge. Je l'aſſurai que vous ſaviez mes ſecrets, que vous étiez digne des ſiens. Il lui importe qu'on ne devine point notre intelligence : je lui ai fait ſentir de quelle utilité nous ſeroit un tiers tel que vous. Vous allez lui devenir néceſſaire ; & le voilà enfin ſous votre dépendance. Il a toutefois exigé que je lui confiaſſe comment j'avois pu ſavoir que Sidley vivoit encore. Il a bien fallu ne lui point laiſſer ignorer, qu'une des femmes de ma mere avoit tout entendu, le jour où Stéphanie en avoit appris la nouvelle. Je l'ai vu frémir, à ces mots. Il s'eſt précipitamment acquis la diſcrétion de cette femme : je lui ai promis toute celle qu'il a voulu. Alors, il m'a avoué qu'il n'avoit

pas perdu un ſeul mot de notre converſation. J'ai montré une ſurpriſe extrême; & je penſerois qu'elle lui a ſemblé véritable, ſi, avec lui, les apparences ſignifioient quelque choſe. S'imagine-t-il, par exemple, que je le croie ſuſceptible de s'enflammer pour la vertu ou pour l'amour? S'il protege Sidley, c'eſt pour obtenir ſa fille; & il n'attache qu'un prix momentané à cette conquête. Voilà ce qui m'enchante; voilà ce qui me fait lui pardonner ſa prévention pour elle. Il ſaura lui tout promettre, tout feindre, violer tous ſes ſermens; & quoiqu'il n'ait rien de ce qui peut toucher un cœur, il eſt aſſez adroit, & Stéphanie aſſez vaine pour qu'elle ſuccombe aux pieges que, ſans doute, il lui prépare: elle ſera punie; je ſerai heureuſe. Je ne vous cache ni mes tourmens, ni mes reſſources: les obſtacles ne doivent ſervir qu'à doubler nos forces. Plaignez-moi; ſoutenez-moi: Preſſez votre oncle de déclarer ſes ſentimens; & quel qu'en ſoit l'effet, rien n'affoiblira ceux que j'ai pour vous.

LETTRE XXIX.

STÉPHANIE, à CLARENCE.

FOIBLES mortels, ne ſommes-nous donc que les triſtes jouets du ſort? Hélas! ſi le bonheur n'eſt qu'un rêve, ſi l'eſpoir abuſe toujours, quel préſent plus funeſte que celui de la vie? A peine elle commence, combien d'amertumes la troublent! Peut-on même ſe promettre, que, plus ou moins infortunée, elle s'écoulera ſans remords? On dit les paſſions ſi tyranniques!.... Le ton de ma lettre ſe reſſent de la ſituation de mon ame: depuis pluſieurs jours, elle ne ſe repoſe que ſur des objets affligeans. Mes larmes ne ſont point taries; j'en vois répandre: mon cœur eſt déchiré.

Le chagrin a ſuccédé à la joie dans cette maiſon. M. de Céléria eſt au plus mal; il vient de faire une chûte, que ſon grand âge rend très-dangereuſe: la fievre, qui s'y

eſt jointe, & ſon extrême foibleſſe, font tout craindre. Madame de Céléria, au déſeſpoir, le ſert, le veille, le conſole, renferme ce qu'elle appréhende, attendrit tout ce qui l'environne, & ſe croit cependant coupable envers l'époux dont elle n'a pas ceſſé un ſeul inſtant de faire le bonheur. Pour Fernand, tantôt agité à l'excès, tantôt dans un accablement profond, je le crois partagé entre les inquiétudes que lui cauſe le Marquis, & le chagrin, ſans doute, de ce qu'à la veille d'être à Mademoiſelle de Céléria, il a vu différer le jour de ſon hymen. Eh ! quelle autre pourroit être l'objet de ſes ſentimens ? Mais tout me confirme dans l'opinion qu'elle le rend malheureux ; & j'ai beſoin, pour le lui pardonner, de me ſouvenir qu'elle va peut-être ſe voir privée de l'auteur de ſes jours. O mon amie ! l'état du ſien, ce qu'elle paroît ſouffrir (car, je ſerai juſte, elle n'eſt point à elle, depuis l'accident qui nous afflige tous), les alarmes de la fille, les vertus & les dangers du pere, me ramenent bien douloureuſement ſur

tout ce que j'ai éprouvé. O vous, de qui je reçus la vie, combien de tems m'abandonnerez-vous à la peine de votre abſence, à l'incertitude de votre ſort? Suis-je condamnée à languir ſous un ciel étranger, ſeule, tremblante pour vous, ſéparée de ma patrie, de Clarence, de vous, mon pere! environnée d'écueils peut-être, ... & n'ayant plus, pour ſupporter de nouveaux tourmens, le courage que j'avois reçu de la nature, que m'a enlevé l'excès de l'infortune, & dont je ne peux devoir le retour qu'à la conviction de votre bonheur? Mon amie, on daigne en vain ne s'occuper que du mien: je me ſens une profonde mélancolie. Dans les momens même où tout ce qui m'entoure ſe livroit à la gaieté, au milieu des fêtes, je ſentois mes pleurs prêts à couler, en voyant l'orgueilleuſe ſatisfaction de Florizene, que Fernand ne pouvoit partager: elle n'eſt pas aſſez tendre, pour un cœur comme le ſien. J'étois prête à la conjurer de le rendre plus heureux. Les confidences que venoit

me faire cette jeune Eléonore, dont je vous ai parlé, sur leur amour mutuel, me rassuroient peu, & ne me consoloient point : la félicité même de Madame de Céléria, d'une amie si digne de m'être chere, étoit loin de distraire ma tristesse ; & Félici n'a fait que la redoubler, en venant m'apprendre que son Monarque m'accordoit une pension de 3000 piastres. S'il est vrai que je la doive à ce Ministre, puis-je m'applaudir d'une obligation, dont nul sentiment qui lui soit avantageux ne m'acquitte ? J'ai reçu cette nouvelle avec une sorte d'effroi, dont il s'est apperçu. Qui ne seroit troublée par celui d'être de plus en plus ingrate ? Il m'a vue interdite. Eh quoi ! s'est-il écrié, Mademoiselle, le généreux Ferdinand n'a-t-il pas droit de prétendre, lorsqu'il est juste, que vous y soyez sensible ? Mais peut-être que cette nouvelle auroit plus de charme pour vous, si un autre que Félici ?.... Il s'est tû ; il a soupiré. Daignez, a-t-il repris, daignez croire, du moins..... Sans savoir ce qu'il alloit dire, inquiete qu'il

m'achevât, je me suis hâtée de lui répondre que les bontés de Ferdinand & d'Isabelle m'étoient précieuses ; que je devois rendre graces à celui qui en étoit le dispensateur, & le supplier, sur-tout, de mettre à leurs pieds mon éternelle reconnoissance. Il vouloit poursuivre..... En le priant de m'accompagner chez la Marquise, à qui je ne pouvois trop tôt faire part de ce qui m'intéressoit, j'ai paru l'affliger ; mais il s'est fait un mérite de sa soumission : je le redoute plus que jamais, depuis cet entretien. Ah ! mon amie, si, pour comble de malheur, j'inspirois à Félici un sentiment !... Eh ! lequel ?... Cependant, lorsqu'il me croit d'une naissance obscure, pourroit-il, sans être sûr de m'offenser, former le projet de descendre jusqu'à moi ? Je ne pense pas qu'aucun mortel ait l'ame assez basse pour ne voir en Stéphanie (si elle est placée par le sort au dernier rang), que l'objet d'un goût momentané : mais, jusqu'aux vues les plus légitimes lui deviendroient une injure, de la part de tous ceux qui se la croiroient

point leur égale. Ainſi, mon éloignement pour Félici ne doit point m'alarmer : ſon amour me diſpenſeroit de le voir ; & je ne ſerois point coupable envers lui. S'il n'a été qu'humain, en ſervant mon pere & moi, toute mon eſtime lui eſt due : ſi d'autres motifs l'ont déterminé, ils anéantiſſent ce qu'il a fait en ma faveur ; & dès qu'il ne peut m'inſpirer rien, dès que, par ma poſition, (quand mon indifférence n'y ſeroit pas un obſtacle invincible) il ne doit pas ſonger à moi ; l'éviter alors, ſeroit ma premiere obligation ; & je penſe, mon amie que vous m'approuverez.

Je me ſuis hâtée de vous faire part des bienfaits de cette Cour. J'euſſe été au déſeſpoir que vous ſuſſiez plutôt qu'il ne me reſtoit rien : le peu de fortune, que le ſort ne m'avoit point enlevé, fut envahi par le cruel Tribunal ; & quelques pierreries que Dona Almanza étoit parvenue à ſauver, m'avoient ſeules miſe dans le cas de me ſouſtraire aux inſtances généreuſes & délicates de Madame de Célérin. Adieu,

adieu, ma chere Clarence; je hais votre procès, vos affaires, tout ce qui m'éloigne de vous.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE XXX.

De Dom ALMANZA, *à Dom* LOPE.

QUAND Dom Lope m'a confié le ſecret de ſon ami, il n'a fait que confirmer mes doutes : depuis long-tems, je craignois ce qu'avec raiſon, il a cru devoir m'apprendre. J'admire, j'eſtime & j'aime Ximenès : Stéphanie, la charmante Stéphanie n'eſt pas moins chere à Dona Almanza, & à moi, que ſi elle nous appartenoit. Tout ce qui regarde l'un & l'autre nous intéreſſe : mais eux-mêmes, ſoyez-en sûr, ne pourront deviner, que j'en aie la moindre connoiſſance. Vous m'avez rendu juſtice ; & vous avez lu dans mon ame, puiſque vous m'avez ouvert la vôtre : vous y avez dû voir, ſur-tout, que Dom Almanza, malgré votre jeuneſſe, s'honore de votre amitié.

Ce n'eſt pas le moindre malheur de Fernand, que la commiſſion dont la Cour

vous charge, puiſqu'elle vous retient loin de lui. Je reſſens ſa peine & la vôtre : je vous ai vu, ſans héſiter, ſacrifier le ſoin de vos affaires, à l'empreſſement de le revoir, à l'eſpérance de lui être utile, & à celle de le conſoler. Le devoir vous arrête : ceux qui vous reſſemblent, n'ont rien à lui oppoſer. Combien cependant vous ſeriez néceſſaire à ce jeune héros, que la gloire chérit, mais que l'amour accable, & que je vois, avec douleur, condamné à des maux & à des tourmens éternels, s'il ne parvient point à ſe guérir d'une paſſion qui ne peut être qu'infortunée ! Ne tentez plus de ſavoir de moi ce qu'eſt Stéphanie. La nature a tout fait pour elle : le ſort l'a privée de tout, excepté de ſa vertu, de ſes charmes, d'une fermeté au-deſſus de ſon âge, de ſon ſexe, du nôtre même, du nôtre ſi vain, que le ſien égale ſouvent, ſurpaſſe quelquefois ; & ſi ce n'eſt, autant que Stéphanie, aſſez du moins pour que, vaincus par ce ſexe intéreſſant, nous ceſſions de prétendre lui donner des loix.

L'état enfin de la fille de Sidley, quel qu'il ſoit, eſt relevé par la nobleſſe de ſon ame : rien de ſi pur que la ſienne, & que ſes ſentimens pour Roſemont. Vous me demandez s'il eſt de l'âge de votre ami, ou du vôtre ? Ximenès n'a pas vingt-quatre ans ; vous en avez vingt-ſix : Roſemont en a trente-huit. Vous vous étonnez de ce qu'après tant d'égaremens, il eſt l'objet de la prédilection de Stéphanie ; elle le doit, à tous les titres, puiſqu'il a toutes les vertus : des paſſions trop vives les ont obſcurcies, & ne les ont point éteintes. J'ai vu ſon repentir ; je ſuis certain de ſon retour. Toutefois que Fernand ſe raſſure, ce prétendu rival n'eſt point à craindre : nul ne l'eſt pour lui. Stéphanie libre, & voulant l'être toujours, ne connoît point cet amour qu'elle inſpire : puiſſe Fernand lui cacher, à jamais, le ſien ! C'eſt le plus redoutable pour elle ; il n'en eſt aucun, qu'elle doive moins écouter. Je connois ſes forces, ſa délicateſſe, ce que lui dicte ſa reconnoiſſance, ſon amitié, toutes ſes obligations

envers Madame de Céléria ; elle met ſon bonheur à l'union qu'elle croit bien aſſortie, de Fernand & de ſa fille : ſi Stéphanie formoit des vœux contraires, ils ne pourroient être que le malheur du reſte de ſa vie. Vous ne pouvez le répéter trop à votre illuſtre ami. Je voudrois qu'il me parlât : qu'ajouterois-je cependant à la ſageſſe de vos conſeils ? & que ſont-ils, hélas ! contre l'aſcendant qui le ſubjugue ? comment le déſordre extrême de ſon cœur ne frappe-t-il point tous les yeux ? Florizene, ou je me trompe fort, n'en ignore point la cauſe : elle contraint ſon dépit ; je crois l'avoir deviné. Je plains Fernand : je tremble pour Stéphanie ; je n'oſe l'éclairer. Mon ſilence eſt coupable. Si je le romps, je ſuis imprudent & cruel ; je la prive de l'eſpece de ſécurité dont elle jouit depuis ſi peu de tems : je l'enleve à Madame de Céléria, ſon amie, ſon appui, ſa conſolation. J'afflige l'une & l'autre ; je détruis leur tranquillité, je déſeſpere Fernand ; & qui ſait où le porteroit la douleur de ſa perte ? car cette perte eſt

certaine, & jamais il ne la reverra, du moment qu'elle ſera inſtruite de ſon amour. Ah! plutôt, laiſſons-lui, tant qu'il ſera poſſible, l'heureuſe ignorance où elle eſt! Je me contente de ne point perdre de vue Florizene. Il me ſemble appercevoir qu'elle & Félici, quoiqu'ils s'évitent ſouvent, s'entendent à merveille: je ne veux point d'ailleurs me permettre de la juger. Peut-être ſera-t-elle le bonheur de Fernand? peut-être n'a-t-elle que les défauts qui naiſſent de la crainte qu'une autre ne lui plaiſe davantage? Il eſt trop fait pour qu'on l'aime; & puiſſe-t-elle ſavoir aimer? Quant à Félici, quelque mal qu'en diſe le public, il eſt cependant vrai qu'il a très-généreuſement ſauvé Sidley, & qu'il a pour ſa fille des égards qui me donneront la plus haute idée de lui, ſi c'eſt la juſtice, & non l'amour, qui en eſt le principe: je le deſire d'autant plus, que je ſais combien cet amour lui ſeroit odieux. Hier, il vint chez moi; il me traite, depuis quelque tems, avec beaucoup de diſtinction. Après m'avoir

parlé d'elle, avec une chaleur dont il m'avoit paru ſuſceptible, il ſe plaignit de ce qu'elle l'accabloit de ſes dédains : je cherchai à le diſſuader. Il inſinua enſuite qu'elle n'étoit point placée chez Madame de Célériа ; qu'un établiſſement avantageux étoit le ſeul moyen convenable de la ſouſtraire aux dépendances déſagréables de ſa poſition. Il me fit preſſentir qu'il ſe plairoit à réparer, envers moi, les injuſtices du ſort, ſi je la déterminois. Je ne promis point de l'entreprendre ; & je l'aſſurai que je l'entreprendrois en vain. Il inſiſta ; il me dit qu'il pourroit s'offrir de tels partis pour elle, qu'ils vaincroient ſes répugnances. Faſſe le Ciel, pour l'intérêt de Sidley & de ſa fille, que ce ne ſoit point lui-même !... car elle perſiſtera dans ſes refus, & lui, dans ſon reſſentiment. Il finit par me parler de Dom Fernand Ximenès, en homme qui le voit des yeux d'un rival. Je n'ai pas dû lui plaire ; mais le comble de la baſſeſſe eſt de mentir à ſon cœur : il y en auroit à ne pas louer votre ami, & nulle conſidération n'a pu m'en empêcher. J'apprends, de jour en

jour, combien il mérite de l'être. Je vous ai dit que, jaloux de Roſemont, mais le ſachant malheureux, ſa bienfaiſance l'avoit emporté ſur ſon amour. Eh bien ! quoique ſes ſollicitations aient obtenu de Ferdinand une penſion de trois mille piaſtres, qui vient d'être accordée à Stéphanie, il a laiſſé Félici s'en faire un mérite auprès d'elle. J'ai ſu de quelqu'un qui poſſede la confiance du Roi, que Fernand l'avoit ſupplié de lui permettre de ne point paroître l'auteur de cette grace : *mais*, pour cette fois, Stéphanie n'en ſera point informée par Dona Almanza. Il ne réunit que trop de moyens de ſéductions : tant de vertus le rendroient trop dangereux pour elle, & nous lui tairons ce nouveau trait qui nous enchante. L'état triſte de M. de Céléria laiſſe peu d'eſpérance pour ſa guériſon. Le mariage de Florizene & de Fernand eſt toujours ſuſpendu ; mais il eſt inévitable : je deſire ardemment qu'il ſoit heureux. Je ſuis auſſi attaché à Fernand que vous-même ; & je me voue à Dom Lope, pour toute ma vie.

LETTRE XXXI.

De Dom FERNAND XIMENÈS, *à Dom* LOPE.

MALGRÉ ſes vœux & les miens, la préſence du ſeul ami qui connoiſſe mon cœur, m'eſt donc toujours ravie ! Ah ! devrois-je ſouhaiter votre retour ? Et dans quelle ſituation s'offrira à vos yeux celui qui devoit peut-être prétendre à des jours plus doux ?

L'emportement, le délire, les tranſports de mon amour, ont fait place à un morne chagrin, à une eſpece d'apathie plus douloureuſe que tout ce que j'ai éprouvé. Je ceſſe de m'abuſer ſur ce que je dois à moi-même, à Stéphanie, à ſa bienfaitrice : elle eſt mere de Florizene ; je n'ai plus qu'à m'immoler..... C'en eſt fait ; vœux, projets, eſpoir, tout eſt anéanti : je ne cherche plus à échapper à mon ſort, il faut le ſubir ; & c'eſt mon amour même qui m'en im-

poſe la loi. Oui; c'eſt cet amour, plus violent qu'il ne fut jamais, c'eſt lui qui l'ordonne. Ce que la raiſon, le devoir, l'amitié même, n'euſſent point obtenu, Stéphanie, la ſeule Stéphanie..... Recevez l'unique aveu qui me reſte à vous faire. Si je ne l'adorois point, ſi Florizene elle-même peut-être n'eût pas dévoilé mes véritables ſentimens, ſachez que pour rompre mon mariage avec elle, je m'expoſerois à tout, à la diſgrace de mon Souverain, au courroux de mon pere, à de plus grands malheurs, s'il en eſt (non pas à de plus ſenſibles). Sachez de plus, que ſans paſſion pour une autre, l'orgueil de Mademoiſelle de Céléria me rendroit inſenſible à ſes charmes; que lorſqu'elle me parle avec une ſorte de tendreſſe, (depuis quelque tems, elle y contraint ſa vanité), je ne la crois pas aſſez vraie, pour me reprocher d'être ingrat. Avant de connoître Stéphanie, diſtrait, diſſipé, écoutant peu mon cœur, je penſois indiſtinctement que, quelle que fût la femme qui me ſeroit deſtinée,

elle me conviendroit : je me croyois sûr, au moins, de ne pas lui déplaire. En commençant d'aimer, je perdis cette confiance. J'ai vu, avec une peine mortelle, que je ne pouvois inspirer à Stéphanie que de l'indifférence : j'ai vu, avec joie, celle de Florizene ; mais j'ai été effrayé du peu de sympathie de nos caracteres, de mes dispositions pour elle, peut-être de mon injustice. Je me suis consulté : l'éloignement qu'elle m'inspire, est à un tel point, que, guéri de ma passion, je le conserverois encore. Cependant, & vous avez raison de le croire, sûr de n'en point rendre responsable celle qui en est l'objet, de n'oublier jamais, que les loix l'ayant mise une fois dans ma dépendance, ma probité m'en rend l'appui, &, s'il le falloit, contre moi-même : malheureux, mais résolu à souffrir sans l'affliger, n'embrassant nulles chimeres, ne croyant point à ce bonheur prétendu, que le cœur seul peut donner, renonçant à tout, cédant à ma destinée, ne voulant point de la reconnois-

ſance de Florizene, ce n'eſt que pour moi que j'agirai, en la rendant heureuſe, puiſque je ne l'aime, ni ne puis l'aimer. Je me ſens, en un mot, le courage d'aſſocier mes malheureux jours aux ſiens : vous m'avez vu y ſouſcrire avec effort ; c'eſt volontairement aujourd'hui que je m'y décide. L'intérêt de mon bonheur ne l'emportera point ſur celui de l'être adorable, à qui l'on imputeroit cette rupture, quoiqu'elle ignore ſon ouvrage, ſon empire, mes combats, mes tourmens ; & que ſon cœur, prévenu pour un autre, ne l'éclaire point ſur ce qu'elle me coûte..... Je lui tairai juſqu'au ſacrifice affreux que je fais à ſon repos ; j'expirerai (ſans avoir trahi mon ſecret), digne du moins de ſa tendreſſe..... de ſa tendreſſe, hélas ! le premier des biens, le ſeul, celui d'un rival, dont j'envie juſqu'aux infortunes : eh ! que m'importe que Stéphanie ſoit déterminée à ne lui accorder jamais le don précieux de ſa main, ſi ſes refus ſont adoucis par le moindre regret, s'il l'intéreſſe ?... Quelle différence de ſon ſort

ſort au mien ! Toutefois, en le ſervant, qu'ai-je fait qui mérite tant d'éloges ? Eh ! que peut l'amour le plus malheureux, ſur les devoirs de l'humanité ? En empoiſonner les plaiſirs, non en arrêter les effets. Rival, ou autre, mon ſemblable a ſur moi des droits ; & peut-être ſont-ils plus ſacrés encore à un cœur déſeſpéré. Sur-tout, mon ami, que cette action ſi ſimple, qui doit vous le paroître plus qu'à perſonne, reſte au fond de votre ame ; & que Stéphanie n'en puiſſe jamais avoir connoiſſance ! Je ne pourrois ſupporter le gré qu'elle m'en ſauroit. Florizene & Eléonore la louent & la careſſent depuis quelque tems, au point de m'être devenues auſſi ſuſpectes l'une que l'autre : elles ſont loin de pouvoir l'apprécier. Félici oſe être ſon admirateur ; &, s'il étoit ſuſceptible d'impreſſions honnêtes, je penſerois qu'elle a changé ſon caractere. La Marquiſe, ſon amie vraie, ſe partage entre les ſoins les plus rares, les plus touchans, les plus aſſidus pour M. de Céléria, & une ſenſibilité bien juſte envers Stépha-

nie, qui ne voit perſonne, qui ne la quitte point, qui veille & s'afflige avec elle : le Marquis paroît moins mal depuis hier. J'ai repris quelque eſpérance : lui-même ſe flatte ; & tous ceux qui le connoiſſent, deſirent que ce ne ſoit pas en vain. Ferdinand preſſé, ſans doute, par mon pere, veut abſolument que, profitant de ce mieux, l'union de ſa fille & de moi ſe termine ſans plus de délais : Almanza ſemble les craindre ; & Stéphanie elle-même... elle ſera obéie : vous ſerez tous contens. Ne doutez plus de mes forces : ne me parlez point de conſolation ; ſouffrir, eſt déſormais mon ſeul partage : mais vous me connoîtrez. Fernand, s'il ne peut ſe vaincre, ſait ſe commander : votre eſtime & votre amitié lui ſeront toujours dues. Adieu, Dom Lope.

LETTRE XXXII.

De CLARENCE, *à* STÉPHANIE.

O MON amie, ma tendre amie! pourquoi cette triſteſſe qui vous accable, & que vous avez fait paſſer dans mon cœur? d'où vient n'enviſagez-vous plus aujourd'hui que des ſujets d'affliction? Le ſort, il eſt vrai, fut envers vous injuſte, impitoyable: qui le ſait mieux que moi? Cependant, lorſqu'il paroît s'être laiſſé fléchir, que chaque jour amene celui où vous reverrez l'auteur de votre naiſſance, faut-il que le paſſé éterniſe vos maux, vous rende le préſent amer, & vous enleve même à l'eſpoir? Vous ſembliez heureuſe par lui. Je vous ai vue, au ſein même de l'infortune, ne trembler que pour un pere, ne ſuccomber qu'à l'erreur de ſa perte; & dès qu'il vous fut rendu, ne plus former de vœux, ne m'en point permettre. Nul

changement, depuis, ne s'eſt fait dans votre poſition : eh ! comment ne m'inquiéterois-je pas de celui de votre ame ? Je me rappelle Stéphanie, ſi courageuſe autrefois ; Stéphanie qui ſoutenoit mes forces, quand elle étoit plus malheureuſe qu'on ne fut jamais : n'eſt-elle plus ſupérieure à moi ? Madame de Norſey m'accuſe de ne prévoir que pour craindre : ah ! du moins que je n'aie pas ce reproche à vous faire ! Je conçois que l'état du Marquis, la déſolation de ce qui lui appartient, les alarmes de Madame de Céléria pénetrent votre cœur. Cependant, le grand âge de ſon époux (on dit qu'il a plus de quatre-vingts ans) ne lui permettoit guere de ſe flatter qu'elle le conſerveroit long-tems encore ; & cette ſéparation doit être adoucie, ſinon pour elle, au moins pour vous qui l'aimez, par la conduite qu'elle a toujours eue avec lui.

O combien je vous admire, vous voyant ſi touchée des inquiétudes de Florizene, de cette fille altiere, qui penſa vous coûter

la vie, en vous apprenant, avec une imprudence, qu'un cœur ſenſible, ou ſeulement généreux, n'eût pas commiſe, que Sidley s'étoit donné la mort ! Depuis ce jour, je l'ai jugée ; je l'ai eue en horreur : tout ce qu'on m'en a dit, a confirmé mon opinion. Vous, la ſeule qui l'excuſiez, & qui en euſſiez fait l'éloge, s'il avoit été poſſible, vous-même m'aviez montré, à travers vos ménagemens, le beſoin qu'elle a de votre indulgence. Fernand l'aime, l'adore : eſt-il bien vrai ? Avec tant de vertus, il s'avoue ſon eſclave ; il deviendra ſon époux ; *il le veut*, *il le ſouhaite* ; *il s'afflige de ce qu'elle n'eſt pas aſſez tendre* : c'eſt d'elle enfin que ſon ſort dépend ! Vous paroiſſez en être sûre ; vous craignez qu'il ne ſoit pas heureux. C'eſt, ſur-tout, ſa profonde triſteſſe qui m'étonne : ſeroit-elle une preuve qu'il la connoît, qu'il n'eſt point abuſé par ſon amour ? Comment donc oſe-t-il s'unir à elle ? comment ne peut-il ſouffrir que ce mariage, ſi certain, ſoit ſeulement différé ? ou plutôt, n'eſt-ce

point que cet hymen, qu'il lui eſt impoſſible de rompre, lui eſt déſagréable ? Pour conſerver de lui l'opinion que vous voulez que j'en aie, il m'eſt néceſſaire de le penſer. Rien de plus touchant, que ſa bienfaiſance envers Milord Roſemont ! Mais vous ſerez peut-être ſurpriſe de ce que Madame de Norſey, lorſque je lui ai lu cet article de votre lettre, s'eſt écriée : ah ! mon Dieu ! cette maudite Eſpagne !.... je le diſois bien..... tant de généroſité, tant de nobleſſe, un déſintéreſſement ſi rare.... dites-lui, recommandez-lui..... en France, elle ſera plus tranquille. Stéphanie ne ſe doute point..... il faut qu'elle parte.... Et toujours des demi-mots.... je n'ai pu la faire parler plus clairement : c'etoit le moment de ſon départ ; & bientôt nous nous ſommes arrachées en pleurs l'une à l'autre. Je la regrette, & je l'aime plus que jamais, depuis que j'ai vu combien vous lui êtes chere : mais, mon amie, ſéparée d'elle & de vous, quelle conſolation je trouverois à vous ſavoir enſemble !

Elle vous écrira ; &, ſi ſes inſtances & mon amitié pouvoient obtenir ce qu'elle ſouhaite, votre abſence m'en deviendroit moins inſupportable. Il n'y a au monde que la volonté d'un pere qui puiſſe m'empêcher de voler vers vous. Enfin, le terme de ſon procès approche, ainſi que celui de mes privations : je partirai auſſi-tôt, quel qu'en ſoit l'événement. Toutes les apparences m'annoncent le ſuccès ; mais, vous embraſſer, eſt le premier bien pour mon cœur. Adieu, adieu, ma chere Stéphanie.

P. S. Une de mes femmes vient, à l'inſtant, de me rendre compte, qu'un inconnu lui a demandé l'adreſſe de Milord Roſemont. Imprudemment elle a dit qu'il ne portoit plus ce nom-là : heureuſement qu'elle ignore ſous lequel il a paru en Eſpagne. Elle a ajouté que Milord & ſa fille avoient quitté l'Angleterre. On l'a interrogée, pour ſavoir le ſéjour de leur réſidence : elle n'en eſt pas inſtruite ; elle n'a pu répondre à cette queſtion. Mais, du

moins, vous ſavez le lieu qu'habite Stéphanie, a-t-on repris; & l'indiſcrete Juſtine a repliqué qu'il ne convenoit qu'à ſa maîtreſſe, amie intime de Miſs Roſemont, de l'appeller Stéphanie. Je ſais bien, a-t-elle ajouté, qu'il ne lui reſte plus de ſa fortune paſſée, que l'honneur d'avoir tout ſacrifié à ſon pere; mais, pour être pauvre, elle n'en eſt pas moins de la plus illuſtre naiſſance, & puis, ſi belle, ſi bonne, ... avec cela, une conduite ſi reſpectable !... Quelque douceur qu'ait pour moi votre éloge, je ſuis déſolée de ce que cet inconnu (ah ! Dieu ! s'il etoit mal intentionné !) a pu apprendre par elle, que Stéphanie n'eſt autre que Miſs Roſemont. O mon amie ! Félici & Florizene m'alarment; les lettres de Dona Almanza ne me raſſurent point ſur leur compte : de grace, examinez-les attentivement. Dites à Madame de Céléria, avec quelle vérité je partage tout ce qu'elle reſſent. Mais, quoi ! ſans cette penſion de la cour d'Eſpagne, vous n'aviez plus rien; & je l'ignorois ! Ah ! cruelle amie !....

LETTRE XXXIII.

De STÉPHANIE, à CLARENCE.

VOUS me croyez en proie à de vaines terreurs, affligée ſans motif, peut-être même je vous paroîs foible : mais, hélas ! en tout lieu, pourſuivie par les chagrins de ceux qui me ſont chers, puis-je ſupporter mon ſort ? Jouir de leur bonheur m'en auroit tenu lieu : je n'avois point renoncé à celui-là ; il me fuit : & je trouverois des forces ! Otez-moi donc, grand Dieu ! cette ame, ſemblable à celle de Clarence, qui, juſqu'à ce jour, ne m'a été donnée que pour le malheur de ma vie.

Après avoir reçu votre lettre, voulant vous ſatisfaire, je m'efforçai de vaincre ma triſteſſe. Ni ma raiſon, ni mon cœur ne m'en offrirent le moyen : j'aimois mieux les accuſer que vous ; & un moment d'eſpérance acheva de me convaincre de mes

torts. Le mieux de M. de Céléria, pendant quelques jours, remplit de joie ſa maiſon, ſes amies, la Marquiſe ſur-tout; & leur félicité jointe à vos inſtances, ſi elle ne parvint point à calmer mon ame, la conſola, du moins. On profita de cette lueur trompeuſe, pour parler au Marquis de l'hymen de ſa fille & de Ximenès: on crut que la douceur de les unir acheveroit de lui rendre la ſanté. Madame de Céléria, auſſi attachée à ſa fille qu'à ſon époux, appuyoit cet avis: Iſabelle ſouhaitoit qu'il prévalût; elle s'expliqua. Parlerai-je ici de mes vœux? Je n'en pouvois former de contraires à ceux de Madame de Céléria; & je me réunis à elle, pour engager le Marquis à déterminer le jour de cet hymen. Dès qu'il l'eût preſcrit, il ſembla ſe ranimer, & parut même aſſez bien pour pouvoir être tranſporté dans la chapelle de ſon palais, où devoit ſe faire la célébration. Que vous dirai-je? hélas! ce jour qu'il croyoit le plus beau des ſiens, ce triſte jour venu, on ſe raſſembla chez lui..... Etoit-ce un preſſentiment? Je

pouvois à peine me ſoutenir : je ne ſais quel mouvement douloureux, inexplicable, me rendoit pénible le bonheur même de Madame de Céléria. Fernand, pâle, éperdu, accablé, paroiſſoit ne voir & n'entendre aucun de ceux qui étoient près de lui : le Duc Ximenès, ſon pere, l'examinoit avec ſurpriſe. Florizene & ſa mere, ſatisfaites, heureuſes, n'appercevoient ni l'étonnement inquiet de l'un, ni le déſordre de l'autre, ni même l'abattement exceſſif d'Eléonore ; il n'étoit pas moins marqué que celui de Fernand. Le reſte de l'aſſemblée ſe livroit à la joie. Enfin, on n'attendoit plus qu'une ſeule perſonne, lorſqu'une foibleſſe qui prit au Marquis, & qui fut longue, nous jeta dans les plus vives alarmes. Revenu à lui, voyant notre affliction, elle parut l'attendrir ; il nous en aſſura dans les termes les plus touchans : mais, ne ſe ſentant plus aſſez de forces pour aſſiſter à la cérémonie, que l'heure ne permettoit point de retarder, il fit approcher ſa fille & Fernand ; il appella la Marquiſe : Repréſentez-moi près d'eux,

quitte preſque point Madame de Céléria : un cœur comme le ſien peut-il n'être point pénétré de l'accablement où elle eſt ? Mais, qui ſeroit plus que moi ingrate envers cette femme intéreſſante, ſi je ne reſſentois point ſes peines ? Quoiqu'elle deſire uniquement de voir ſa fille l'épouſe de Ximenès, on craint qu'elle n'y conſente point, avant l'expiration des ſix premiers mois de ſon deuil. Je ſuis perſuadée du contraire ; mais l'état où elle eſt, a rendu juſqu'ici cette queſtion impoſſible. Fernand n'en murmure point : eſt-ce, comme vous le penſez, que cet hymen n'auroit nul charme pour lui ? Sur-tout, croyez ce qui pourra confirmer davantage l'opinion qui lui eſt due : peut-être le trouble d'Eléonore, égal au ſien, lorſqu'il étoit prêt de ſe donner pour toujours, peut-être ſeroit-il une preuve..... Ah ! que je plaindrois Florizène, ſi elle poſſédoit ſa main, ſans obtenir ſon cœur ! Que je le plaindrois lui-même !..... & qu'Eléonore ſeroit malheureuſe !

Si cependant Fernand l'aimoit,.... eh bien, ce ne ſeroit, dans ſa poſition, qu'un tourment de plus; elle ne ſouffriroit pas ſeule. Voudriez-vous donc encore, qu'au milieu des maux dont je ſuis le témoin, ou la victime, je puiſſe croire ma vie conſacrée à autre choſe qu'à la douleur? Celles d'un pere tendrement chéri m'ont rendu, dès mes premieres années, l'exiſtence amere, ma patrie même, un ſéjour affreux. Que m'a offert l'Eſpagne? les flammes, le ſupplice, la mort; enfin, une perte plus ſenſible. Si j'ai reſpiré quelques inſtans; ſi j'ai trouvé des vertus, des ſoins, des amis, ſous un ciel étranger, bientôt leurs pleurs ont renouvellé les miens! ils gémiſſent! Sais-je, hélas! ſi mon pere eſt heureux?..... Clarence eſt retenue loin de moi, par un procès cruel, qui intéreſſe ſa fortune entiere: je n'aime que pour ſouffrir. Aſſurez, Madame de Norſey, que tous les pays me ſont funeſtes: la France me le deviendroit. J'envelopperois, dans ma deſtinée, votre charmante amie: il faut que la ſienne ſoit bril-

lante & paiſible. D'ailleurs, quoique je me ſente de l'attrait pour elle, retenue par un aſcendant invincible, je ne puis m'arracher aux lieux où je vois des infortunés ; ils ont les premiers droits ſur mon cœur. Mais, que ſignifient ſes appréhenſions ? pourquoi refuſe-t-elle de s'expliquer ? enviſage-t-elle pour moi de nouvelles peines ? O Dieu ! n'en ai-je pas aſſez éprouvées ? Tout m'inquiete, tout me déſeſpere ; Madame de Norſey elle-même, & vous, ma chere Clarence, vous qui prétendez appercevoir en moi un changement que ma poſition me juſtifieroit..... ſi je cherchois à m'en rendre compte ! devriez-vous ajouter à mes alarmes ? Raſſurez-vous, au ſujet des informations qu'on a priſes ſur ce qui me regarde. Perſonne ici n'a intérêt de me nuire : il faut croire que Florizene & Félici en ſont incapables ; tous deux peuvent avoir des vertus. Quels qu'ils ſoient, je ne ſais point les craindre, & je ſaurois leur pardonner. Le deuil & la triſteſſe de Madame de Célérin m'ont délivrée des aſſiduités fatigantes de

ce même Félici : excepté ſes plus proches, elle ne reçoit que Dona Almanza, ſon reſpectable époux, le duc Ximenès, & Fernand. Adieu, ma chere Clarence ! écrivez à la Marquiſe ; elle y ſera ſenſible : elle deſire votre amitié ; elle parle de vous ſans ceſſe : je n'aurai jamais d'amie qui ne ſoit la vôtre. Le tems, l'abſence, quelque événement que ce ſoit, ne pourront nous déſunir. Adieu, adieu !

FIN de la premiere Partie.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST, Imprimeur du Roi, place Cambrai.

121690